Les Grands Dossiers des Sciences Humaines

HISTOIRE

HORS-SÉRIE N° 9

Mythes
Démocratie
Droit
Philosophie
Art de vivre

Rome Athènes

Que nous ont-elles transmis ?

www.scienceshumaines.com / HORS-SÉRIE N° 9 - DÉCEMBRE 2020 - JANVIER 2021 - 8,90 €
8,90 € BEL / LUX 9,40 € – SUISSE 16,10 CHF – CANADA 15,99 $CAN – ITA / PORT (CONT) 9,90 € – DOM/S 9,90 € – TOM / S 1400/ CFP – MAR 85 MAD – LIBAN 10,80 € – AFRIQUE 5900 XAF
L 18937 - 9 H - F: 8,90 € - RD

Nouveauté

Merci à tous les **contributeurs Ulule** pour leur **soutien !**

L'HUMANOLOGUE
L'HUMANOLOGUE
Les humains comme on ne vous les a jamais racontés
N° 1
L'animal imaginatif
Pourquoi nous sommes d'incorrigibles rêveurs
Âge d'or : c'était mieux avant ? | Questions/réponses : une histoire du vélo
Portrait : Abd el-Kader | Tranche de vie : mon honneur pour une place de cinéma
Comment on devient humanologue
Aborigènes, un secret dévoilé
Éloge de l'agressivité sans violence
Amour, les lois de l'attraction
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - HORS-SÉRIE - L'HUMANOLOGUE N° 1 - SEPTEMBRE-OCTOBRE-NOVEMBRE 2020 - 15 €

Le **N° 1** encore disponible dans l'abonnement

Abonnez-vous :

https://www.scienceshumaines.com/humanologue

L'Humanologue est une publication de
SCIENCES HUMAINES

ÉDITORIAL

Une Antiquité source d'inspiration

Aux sources de l'histoire européenne, il existe un Monde. Un univers construit autour de la Méditerranée. Il s'est bâti en deux temps, grec puis romain. On dit ce Monde antique, mais il reste plus que jamais d'actualité, car il a nourri notre Monde moderne. C'était un temps de connexions, d'échanges. Des réseaux commerciaux ont fait de la Méditerranée une *Mare nostrum*.

L'Antiquité grecque amena un lot d'innovations décisives. Dans l'espace commun qu'ils arpentaient avec leurs navires, les Grecs édifièrent une économie prospère de marchands. Ils améliorèrent ou inventèrent des techniques qui sont au fondement de notre mode de vie. Cela commence par une écriture, une monnaie, puis le développement d'instruments financiers comme le prêt à intérêt. Cela inclut l'art de bien parler, d'agencer ses mots pour convaincre. Cela peut rimer avec un art consommé de la guerre, associant une efficacité brutale basée sur la coopération des hoplites au pragmatisme de la ruse. Cela va de pair avec l'exercice de la démocratie, la réflexion philosophique, la pensée historique et tant d'autres éléments qui structurent notre société. Les Grecs surent mettre ces idéaux au centre de leur existence. Ce faisant, ils améliorèrent des pratiques, des concepts, des dynamiques dont nous sommes les héritiers.

L'Antiquité romaine fut un moment d'approfondissement des connexions grecques. Mais elle fut aussi originale. Rome inventa une République, puis un Empire, qui allaient structurer les imaginaires politiques à venir. Elle mit en place des dispositifs d'aide sociale, sut entretenir la cohabitation d'innombrables langues et religions dans un marché commun prospère. Elle souda cet ensemble colossal par l'idée de citoyenneté, matérialisé par un urbanisme à l'ampleur sans précédent. Nous roulons sur des tracés routiers optimisés par les ingénieurs romains, nous nous extasions d'aqueducs et de ponts tellement durables qu'ils nous sont parvenus quasi intacts. Or nous nous inquiétons de la chute de Rome, que nous imaginons liée à la décadence, l'immigration, les crises économiques ou le changement climatique…, pour mieux fantasmer sur la possible fin de notre civilisation. Mais si nous devions retenir quelque chose de Rome, ne serait-ce pas son immortalité ? Rome dura plus d'un millénaire, et elle est encore présente dans nos représentations et dans nos institutions, notre façon de dire le droit ou de concevoir le Monde.

LAURENT TESTOT

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
FONDATEUR: Jean-François Dortier

REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION:
Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE: Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière
Magaly El Mehdi - Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot

RÉDACTION
RÉDACTRICE EN CHEF
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20
RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS
Martine Fournier - 03 86 72 07 09
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10
CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION
Martha Zuber
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31
(cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03
(chef de rubrique Lire)
Maud Navarre - 03 86 72 07 16
(cheffe de rubrique Point sur)
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - 03 86 72 17 27
Louisa Yousfi
DIRECTION ARTISTIQUE:
Brigitte Devaux - Isabelle Mouton
ICONOGRAPHIE:
Hugo Albandea- 03 86 72 17 34
DOCUMENTATION:
Alexandre Lepême 03 86 72 17 23
SITE INTERNET:
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE:
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08
PROMOTION/PUBLICITÉ:
Patricia Ballon - 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
▪ En kiosque MLP – Contact : À juste titres, Laetitia Canole : 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs: www.direct-editeurs.fr

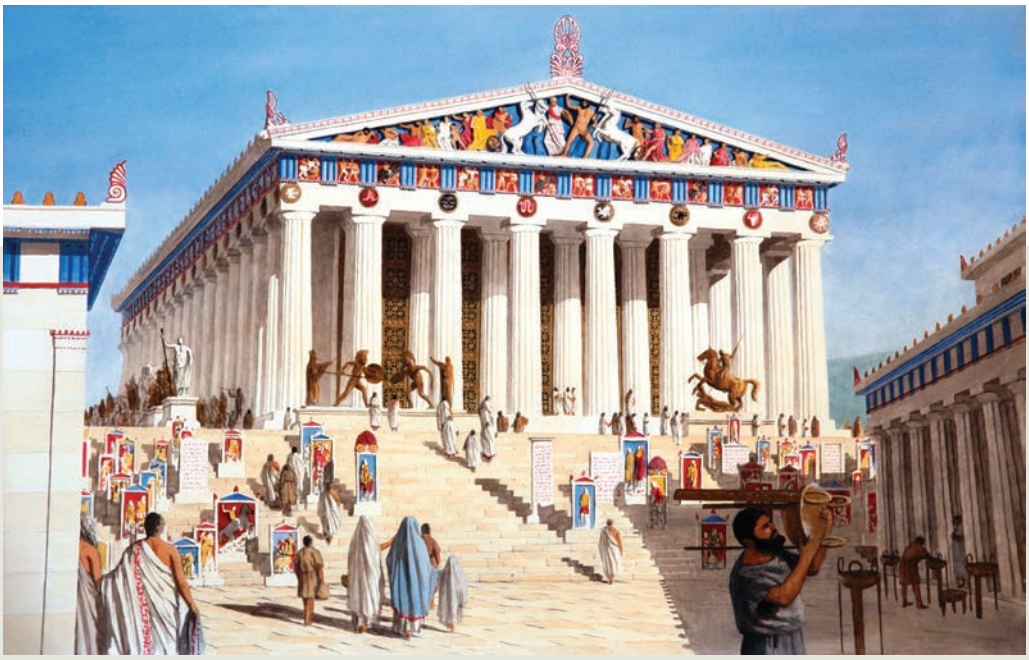
ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot: agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon: 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 03 86 72 17 21
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38
IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois le roi
Origine du papier: Suède
Taux de fibres recyclées: 0 %
Certification: PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.005 kg/t
CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE:
Isabelle Mouton
Couverture: Romaoslo/Getty
Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire: 0223 K 87599
ISSN: 1777-375X
Dépôt légal à parution

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

SOMMAIRE

Rome,



Balage Balogh/archaeologyillustrated.com/AKG

6 L'Antiquité en héritage
LAURENT TESTOT

10 Chronologie de la Grèce antique
LAURENT TESTOT

12 Chronologie de la Rome antique
LAURENT TESTOT

14 L'art de vivre dans l'Antiquité
ANNIE COLLOGNAT

20 Points de repère
Les sages en Grèce et à Rome
JUSTINE CANONNE

22 Les Grecs croyaient moyennement en leurs mythes
RENCONTRE AVEC MARCEL DETIENNE

25 Le paganisme était-il plus tolérant que le monothéisme ?
SARAH REY

28 Points de repère
Quand César devint un dieu
JOHN SCHEID

30 Grec et latin, à quoi servent les langues anciennes
PIERRE JUDET DE LA COMBE

32 Les secrets des grands orateurs
CYRIL DELHAY

36 Athènes, la démocratie au berceau
JEAN-MARIE POTTIER

40 Splendeur et misère de la République romaine
JEAN-MARIE POTTIER

42 Points de repère
Aux noms du peuple
JEAN-MARIE POTTIER

Athènes : que nous ont-elles transmis ?

COORDONNÉ PAR LAURENT TESTOT

44 On a mythifié les historiens antiques dans le grand récit du miracle grec
RENCONTRE AVEC FRANÇOIS HARTOG

48 Achille et Ulysse, force et ruse dans la Grèce antique
JEAN-VINCENT HOLEINDRE

52 Rome, le militaire au service du pouvoir
YANN LE BOHEC

56 Les quatre foyers de la pensée grecque
JEAN-FRANÇOIS DORTIER

60 Médecine, pourquoi il faut relire Hippocrate ?
VÉRONIQUE BOUDON-MILLOT

Musée du Louvre

Granger/Bridgeman

62 L'érotisme gréco-romain, aux sources de nos rapports au corps
CHRISTIAN-GEORGES SCHWENTZEL

66 Antiquité, une économie proto-capitaliste ?
VÉRONIQUE CHANKOWSKI

70 Le droit romain, aux racines de l'Occident
ALDO SCHIAVONE

74 La chute de Rome, éternel miroir de nos peurs
LAURENT TESTOT

L'Antiquité en héritage

En un millénaire, du 5e siècle avant notre ère au 5e siècle après, l'histoire bascula sur une nouvelle trajectoire. En quoi sommes-nous les héritiers de cette Antiquité gréco-romaine ?

On raconte qu'au commencement, il y eut les ténèbres, la barbarie. Les historiens d'antan voyaient en cette ère les âges obscurs de la Grèce. Du 12e au 8e siècle avant notre ère, ce moment précédait l'époque classique, celle d'une gloire dont nous aimons nous penser les héritiers. Le Soleil de la civilisation, dit-on, se leva alors avec Homère. Un poète à l'existence moins que certaine, une œuvre réelle qui transforme en épopées le sac de la ville de Troie et l'errance misérable d'un migrant nommé Ulysse. Le ton était donné, on reconnaît l'écho des mythes d'origine.

Nous sommes partis en quête de ces sources, de cette Antiquité grandiose qui fut celle des cités-États telle Athènes, avant d'être celle de Rome, République puis Empire. Nous avons questionné les récits fondateurs. Que devons-nous vraiment à ces civilisations ? Ont-elles été si exceptionnelles que des siècles après leur disparition, nous désirions penser qu'elles demeurent en nous, dans nos façons de philosopher, de parler en public, de négocier le politique, de faire la guerre, de soigner nos corps, de gérer nos ressources, de dire le droit, voire d'imaginer notre fin ?

LAURENT TESTOT
Journaliste. Dernier ouvrage paru : *La Nouvelle Histoire du Monde*, Sciences Humaines Éditions, 2019.

Du mythe à la philosophie, allers et retours

Annie Collognat, professeure de lettres classiques, ouvre le bal avec un personnage aussi énigmatique qu'Homère : Pythagore, un touche-à-tout végétarien connaissant les secrets de l'univers. De ses enseignements, et des réflexions des innombrables penseurs qui lui succédèrent, nous pouvons évidemment retenir tout un spectre de maximes pour bien vivre, prêt à l'emploi. Compilé dans un rayon « sagesses antiques », il prend trop souvent la poussière dans nos bibliothèques, juste à côté du foisonnant rayon « développement personnel », qui pourtant n'en est trop souvent que la pâle continuation.

Toutes ces préoccupations pour une vie bonne, visant à bien se connaître pour ne jamais outrepasser ses limites, pour trouver un « juste milieu », portent en elles un idéal, un humanisme fondamental qu'il importe de redécouvrir. Car tout se passe comme si nous nous soucions comme d'une guigne des recommandations prodiguées par ces Anciens. Nous consumons notre existence dans un tourbillon d'activités, nous oublions de réfléchir, nous nous trouvons démunis face à la mort faute d'y avoir pensé… Oui, décidément, la redécouverte de la sagesse antique est plus que jamais une nécessité.

Marcel Detienne (1935-2019), hellé-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Culture Club/Getty

L'Empire romain, scène de rue, illustration de J. Williamson.

niste et anthropologue, s'attache à comprendre si les Grecs croyaient, ou non, en leurs mythes. Il rappelle qu'en Grèce, il y eut un avant et un après Platon. Le philosophe athénien met au centre une conception de la vérité rationnelle, absolue, qui n'admet pas la contradiction – une chose est vraie ou non – et qui s'oppose ainsi à la vérité rituelle du mythe. Nous percevons aujourd'hui le mythe comme une vérité, immuable. Pour les Grecs de l'Antiquité, le mythe donnait forme aux connaissances partagées et évoluait avec la société. Mythe et vérité sont deux formes de pensée qui coexistent, chez les Grecs comme chez nous. On peut croire au Minotaure ou aux extraterrestres, tout en sachant que la Crète est à une semaine de navigation et que des hommes ont marché sur la Lune. Le mythe n'est ni faux ni vrai, et Platon en était conscient, lui qui soulignait que « *le mythe ne doit pas être cru, mais utilisé politiquement* ». Une sentence plus que jamais d'utilité, en ces temps de *fake news* ?

Nous avons demandé à l'historienne Sarah Rey de se mesurer à une idée commune : le paganisme aurait-il été plus tolérant que le monothéisme, qui sous sa forme chrétienne l'a supplanté en Occident à partir du 4e siècle ? En un sens, oui, puisque le polythéisme impliquait la cohabitation des dieux, qu'il ne →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GON

→ défendait pas de vérité absolue et se souciait peu du blasphème. Seul comptait le rite, qu'il fût bien accompli, et à Rome que les citoyens rendent un culte à l'État. Professeur honoraire au Collège de France, John Scheid illustre ce cas de figure avec un dieu inattendu, Jules César, divinisé quelques semaines avant sa mort.

Bien parler, un legs politique

Pierre Judet de la Combe, directeur de recherches à l'Ehess, nous offre un plaidoyer passionné pour l'apprentissage de langues que d'aucuns disent « mortes ». Le latin et le grec ont en commun d'aider la pensée à sortir des rails de l'efficience du langage. Ils offrent un antidote précieux à cette idée qui fait de la langue un outil ne servant qu'à communiquer (pour vendre des lessives, des smartphones ou des candidats à des élections). Et si l'on prolonge la démarche, une fois happé par le jeu de la version, captivé par ces réflexions du passé, on rentre dans une nouvelle dimension : celle de l'épaisseur historique des langues. Comprendre comment ont évolué les racines, pourquoi les mots ont changé de sens avec les époques, c'est se libérer de l'impression que le monde est en l'état où il ne pourrait qu'être. Une langue de plus dans la tête, c'est un outil d'émancipation de plus pour l'esprit.

Cyril Delhay, professeur d'art oratoire, nous livre dans un abécédaire les figures clés des techniques de rhétorique, recueil précédé d'un plaidoyer pour réveiller les mânes des anciens orateurs, apprendre à vivre un discours, à l'incarner quand on le déclame. On se prend à rêver. De Périclès à Cicéron, combien de mots changèrent les destins des peuples ? Aujourd'hui, alors que le besoin de changer le monde démange nombre d'entre nous, la rhétorique mérite définitivement que l'on s'intéresse à elle.

C'est en Grèce qu'est née l'alchimie liant la démocratie et la politique. Ces deux pratiques, même si elles sont désignées par des mots grecs renvoyant respectivement au pouvoir du peuple et à l'organisation de la cité, n'ont évidemment pas été inventées dans la Grèce d'il y a vingt-cinq siècles. Mais elles y ont fusionné au point de produire des régimes particulièrement performants dans leur capacité à faire adhérer des populations à un projet. À travers l'histoire d'Athènes, le journaliste Jean-Marie Pottier nous conte cette genèse. On verra vivre cette cité-État dans ses paradoxes, son modèle reposant sur l'appropriation du travail d'une foule d'esclaves et l'exclusion des femmes. Athènes fut tellement puissante qu'elle constitua un véritable empire maritime avant d'être défaite par sa rivale Sparte.

Si cette expérience démocratique dura moins de deux siècles, elle n'en imprégna pas moins durablement les esprits. Certains de ses ingrédients sont néanmoins tombés dans l'oubli : ainsi du tirage au sort, permettant de s'assurer que les mêmes personnes ne s'accaparent toujours la « chose publique »… Un processus récemment remis au goût du jour en France, lorsqu'il s'est agi de désigner les 150 participants à la Convention citoyenne pour le climat.

Des publica, ou la chose publique en latin. Voici le tour de Rome d'entrer en scène. Royauté à l'origine, devenue République pour les cinq siècles qui précèdent notre ère. Une République longtemps insubmersible, fondée sur une expérience originale de *checks and balances*, poids et contrepoids permettant aux plus riches et aux héritiers aristocratiques d'influer sur le système, tout en garantissant aux moins biens dotés l'exercice d'une part du pouvoir politique. Le cocktail évolua en fonction des coteries et des nécessités, mais il fit de Rome une communauté soudée à même de s'imposer à l'Italie, puis à la Méditerranée entière. La République précéda l'Empire, elle le construisit même, au moins du point de vue de l'hégémonie territoriale. L'analogie avec les États-Unis, pays qui a pris Rome comme modèle lorsqu'il construisit ses intitutions il y a plus de trois siècles, avant d'exercer un quasi-monopole de l'hyperpuissance à la fin du 20e siècle, est tentante. Au point que nombreux sont les essayistes d'outre-Atlantique à poser la question : « Sommes-nous Rome ? » Mais de quelle Rome s'agit-il ? Toutes pourraient être pertinentes : une République qui voit se délabrer la part démocratique des institutions ? Un empire sur le point d'être défié par une puissance émergente (la Perse au 3e siècle, la Chine aujourd'hui) ? Ou un monde bousculé, où de nouvelles idéologies reconfigurent les fondements des sociétés (le christianisme au 4e siècle, le capitalisme dérégulé aujourd'hui) ?

Rome fit de la citoyenneté, de la paix et de la prospérité un puissant ciment social, source de la résilience de ses institutions.

Guerre et paix pour des âges d'or

Dans une *interview* menée par notre collaborateur Régis Meyran, l'historien François Hartog revient sur le passage du mythe à l'histoire comme discipline scientifique, cette transition entre les épopées d'Homère et les *Enquêtes, Historia*, d'Hérodote, au 5e siècle avant notre ère. C'est déjà une histoire « à parts égales », puisqu'Hérodote s'intéresse autant au point de vue des non-Grecs, les Barbares, qu'à celui des Grecs. Bientôt Thucydide, en théoricien d'une histoire du présent, narrera l'affrontement entre Sparte et Athènes, dont il a été le témoin direct. Suivront Polybe, qui s'efforcera de comprendre pourquoi les Romains ont vaincu les Grecs, et Denys d'Halicarnasse, qui voudra convaincre les Romains de ce que les Grecs les ont conquis par leur culture. Surgira une histoire « universelle » centrée sur Rome, celle de Tite-Live. Histoire nationale, connectée, globale, subalterne… Dans les débats entre tenants de diverses formes historiographiques aujourd'hui, chacun y retrouvera un saint

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

patron, qui l'aura symboliquement précédé dans sa démarche.

Pour Jean-Vincent Holeindre, professeur à l'Université Paris II Panthéon-Assas, ce sont la force et la ruse, incarnées par les figures mythiques du guerrier Achille et du stratège Ulysse, qui se combinent pour mener à la victoire. Si l'histoire ne se répète pas, les réflexions guerrières de l'Antiquité ont toujours une charge instructive.

Yann Le Bohec, à travers l'histoire du millénaire que dura la puissance militaire de Rome, nous expose les deux faces du succès romain. Côté armées, Rome a élaboré par étapes un dispositif de combat extrêmement efficient et adaptable, l'infanterie lourde des légionnaires. Sur le versant politique, elle avait devancé le diagnostic du stratège prussien Carl Von Clausewitz : « *La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens.* » Les Romains surent stabiliser leur conquête de l'Italie en accordant, fait sans précédent dans l'histoire, la nationalité romaine aux peuples vaincus au lieu de les réduire en esclavage. Ils firent ensuite de cette citoyenneté, et de la prospérité qu'apportait la paix, un puissant ciment social, à la source de la formidable résilience de leurs institutions.

Au 19e siècle fut inventée l'expression de « miracle grec », sous la plume d'Ernest Renan, ébloui par le faste que laissait deviner le spectacle des ruines de l'Athènes antique. Cet itinéraire, que trace Jean-François Dortier à travers les lieux de savoir de la Grèce antique, est buissonnant. Il y eut quatre pôles majeurs du savoir grec, autant de manières d'étudier le monde : l'école de Milet (Asie centrale, côte de l'actuelle Turquie), où au 6e siècle avant notre ère apparurent philosophie, alphabet et monnaie, école symbolisée par la figure du savant polymathe Thalès ; le Sud de l'Italie (dit la Grande Grèce car ses côtes étaient parsemées de cités hellènes), où enseignaient alors Pythagore à Crotone, puis Parménide à Élée, initiateur de la métaphysique ; l'Athènes du 4e siècle avant notre ère, avec Platon et Aristote ; enfin Alexandrie d'Égypte et sa bibliothèque, phare de la science antique sous la dynastie des Ptolémée – en ce dernier lieu officièrent Ératosthène et Claude Ptolémée, pères de la géographie… Il est instructif de noter que trois des quatre lieux du savoir grec furent, *in fine*, hors de la Grèce que nous connaissons aujourd'hui.

Héritages structurants

« *Être utile ou du moins ne pas nuire.* » On a retenu d'Hippocrate et de Galien, les deux géants de la médecine antique, des maximes, un vocabulaire, mais aussi une tradition morale et les bases d'une démarche scientifique : « *À une époque où la religion et la magie tenaient encore tant de place et où la maladie, vécue comme une souillure, était souvent considérée comme un châtiment envoyé par les dieux, Hippocrate a imposé la vision d'une médecine résolument rationnelle dont les savoirs doivent être basés sur une méthode* », nous apprend Véronique Boudon-Millot, directrice de recherche au CNRS. Elle complète : « *C'est en effet parce qu'il a confiance en son médecin que le malade pourra à la fois accepter des traitements difficiles sans désobéir et surtout tout lui dire sans rien cacher.* » Quant à l'idée de ne pas nuire, elle est extraite d'un ouvrage d'Hippocrate titré… *Épidémies*.

En historien, Christian-Georges Schwentzel s'attaque au genre de l'art. Il souligne à quel point les canons de la statuaire gréco-romaine imprègnent encore nos représentations en matière d'érotisme, de rapports entre les sexes : dans l'art antique, le corps de l'homme est mis en scène nu, sans apprêts, car la virilité est supposée se suffire à elle-même. Alors que le corps de la femme est soit voilé sans pourtant dissimuler, soit saisi en plein déshabillage. Ces représentations ont « *pour vocation de satisfaire des désirs de domination masculine* » ; elles se prolongent jusqu'à nos jours, par exemple dans certains clichés des publicités contemporaines.

Véronique Chankowski, professeure d'histoire et d'économie antiques, met en scène un débat. Il oppose les tenants d'une économie libérale, qui revendiquent les marchands de l'Antiquité comme précurseurs, aux militants de l'économie dirigée, qui insistent sur les contrôles exercés sur les échanges par les institutions antiques. La controverse a évolué, épousant les évolutions économiques du 20e siècle. Les parallèles sont facilités en ce qu'on trouve dans l'Antiquité, pour la première fois, les éléments de base des économies modernes : monnaie, investissements publics, philanthropie, mise en place d'échanges inégaux, prolétarisation, monopoles, contrôle du change, développement urbain, banques privées, prêt à intérêt et hypothèques, le tout chapeauté par des instances démocratiques…

L'historien et juriste Aldo Schiavone, nous embarque au fil de l'histoire étonnante de notre droit moderne, issu en droite ligne d'une codification tardive du droit romain. Un colossal malentendu fit accroire que ce droit recelait des principes entrés dans nos imaginaires, qui ont façonné notre société depuis la Renaissance. Nous aurions inventé par accident un ordre normatif supposément universel, suite à un usage orienté des efforts de mise en ordre du droit entrepris par l'empereur byzantin Justinien au 6e siècle de notre ère. Cet héritage a bouleversé le monde, en créant un nouvel imaginaire du droit, celui des personnes physiques ou morales.

À la fin de cette histoire, nous reviendrons sur un autre imaginaire, celui de la chute. L'effondrement de l'Empire romain d'Occident est la matrice de toutes les peurs de fin des civilisations. Il n'y manque rien de ce qui fait le sel d'un péplum hollywoodien ou des journaux du JT : hordes de barbares incendiant les villes, flots de réfugiés apeurés, économie qui s'écroule, un changement climatique pour faire bonne mesure. Mais avant de se plonger dans ce décor de fin du monde reconstitué au prisme de nos angoisses, il faut prendre le temps de savourer l'apparition d'un monde nouveau au fil de ce hors-série. Car la chute, si chute il y eut, fut précédée d'un millénaire hors du commun, qui nous a forgés tels que nous sommes. ●

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Chronologie de la Grèce antique

13e siècle avant notre ère :
fin de la civilisation mycénienne en Grèce et en Asie mineure (côtes aujourd'hui turques alors occupées par des peuples grecs ; sous l'Empire romain, le terme désignera la moitié ouest de l'actuelle Anatolie) ; époque supposée de la guerre de Troie, et fin de l'âge du bronze. S'ensuit une période « archaïque » mal documentée, appelée par certains historiens les « siècles obscurs ».

Époque archaïque (≈ -750 / -480)

8e siècle avant notre ère :
fixation du canon des épopées de l'*Iliade*, puis de l'*Odyssée*, attribuées au poète Homère. Apparition de l'écriture grecque classique, inspirée de l'alphabet phénicien. Premiers jeux panhélléniques à Olympie. Fondation de comptoirs commerciaux en Méditerranée, telle Cumes, dans la baie de Naples. L'hellénisation de la moitié sud de l'Italie est constitutive de la Grande-Grèce, zone étendue de civilisation grecque.

7e siècle avant notre ère :
mise en avant du mode de combat en « phalanges », soudant des fantassins en manœuvres collectives. Premières monnaies attestées à Éphèse, cité grecque d'Asie mineure.

-657 :
fondation de Byzance, à l'entrée du Bosphore, et implantation grecque en mer Noire.

≈-621 :
le législateur athénien Dracon impose des lois écrites pour être accessibles à tous.

≈ -600 :
fondation légendaire de Marseille, comptoir de Phocée, cité grecque d'Asie mineure.

-594 :
le législateur athénien Solon interdit la mise en esclavage d'un Athénien par un autre et efface les dettes des emprunteurs en faillite.

≈ -550 :
le philosophe et thaumaturge Pythagore enseigne en Grande-Grèce.

-508 :
le réformateur Clisthène réorganise la citoyenneté à Athènes.

-499 / -490 :
première guerre médique. La révolte des cités d'Ionie contre l'Empire perse entraîne une attaque sur le monde grec, marquée par la victoire grecque à Marathon en -490.

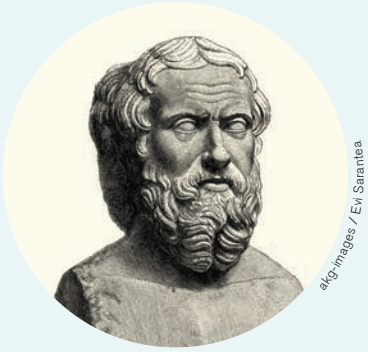
-480 / -479 :
deuxième guerre médique, marquée par la défaite du roi spartiate Léonidas aux Thermopyles, le sac d'Athènes, la victoire navale des Grecs à Salamine, et la victoire terrestre, définitive, à Platées.

Époque classique (-480 / -423)

-478 / -477 :
fondation par Athènes de la Ligue de Délos, qui permet à Athènes de faire financer son *imperium* par les autres cités, sous prétexte de fédérer la défense contre la Perse.

-472 :
Eschyle rédige sa tragédie *Les Perses*.

-431 / -404 :
Sparte conteste l'hégémonie d'Athènes lors des guerres du Péloponnèse, dont l'historien Thucydice fera le récit. Le stratège athénien Périclès meurt en -429 de la « peste d'Athènes » (probablement le typhus). Athènes capitule en -404.


akg-images / Evi Sarantea

≈-425 :
mort d'Hérodote, considéré comme le « père de l'histoire ».

-399 :
à Athènes, procès et mort de Socrate.

≈-387 :
Platon fonde l'Académie.

-377 :
mort d'Hippocrate, considéré comme « le père de la médecine ».

-370 :
publication de *L' Anabase,* dans laquelle Xénophon raconte comment une armée de 10 000 mercenaires grecs s'est frayée un chemin *via* l'actuelle Turquie jusqu'en Grèce.

≈-335 :
Aristote fonde le Lycée.

-338 :
la victoire du roi Philippe II sur les cités grecques coalisées à Chéronée (Béotie) entraîne la conquête de la Grèce par la Macédoine.

-334 / -325 :
Alexandre le Grand, fils de Philippe II, conquiert l'Empire perse, de l'Égypte à l'Afghanistan. Il met en contact la Méditerranée et l'Inde. La déthésaurisation des trésors perses dope l'économie d'échanges déjà à l'œuvre autour de la mer Égée.

-323 :
mort d'Alexandre. Ses généraux se partagent son héritage, les Lagides se fixant en Égypte, les Séleucides en Perse…

Époque hellénistique (-323 / -30)

≈-306 :
Épicure postule que le monde est fait d'atomes et que le souverain bien est l'absence de douleur (ataraxie).

2e et 1er siècles avant notre ère :
les Romains conquièrent la Grèce, État après État. La langue grecque servira de *lingua franca* au nouvel Empire, dans laquelle les élites des royaumes grecs sont progressivement intégrées par l'accès à la citoyenneté romaine.

-126 :
mort du stratège Polybe, qui se fait l'historien de l'ascension de Rome et de sa conquête de la Méditerranée.

Époque romaine (à partir de -30…)

-30 :
Octave, futur empereur Auguste, parachève l'inclusion de la Grèce dans l'Empire.

330 :
l'empereur Constantin fonde Constantinople sur le site de Byzance. La ville va devenir capitale de l'Empire romain d'Orient, alors que l'Empire romain occidental se désintègre au 5e siècle.

1453 :
prise de Constantinople par les Turcs ottomans. ● Laurent Testot

Chronologie de la Rome antique

akg-images

-753: date mythique de la fondation de la ville par Romulus, point de départ du calendrier romain. Rome est probablement un bourg de la tribu des Latins, dirigé par un roi.

Royauté

De -615 à -509 : sous les rois étrusques, Rome s'étend sur sept collines : Palatin, Capitole, Quirinal, Viminal, Esquilin, Cælius, Aventin.

République

≈ -509 : fondation de la République, sous la conduite du Sénat, assemblée d'anciens et riches patriarches, à la tête de la plèbe, peuple des hommes libres.

-390 : les Gaulois razzient Rome.

-338 : ayant triomphé des cités italiques rivales, Rome leur accorde le bénéfice de la citoyenneté romaine, renforçant sa domination de la Péninsule.

-264/-241 : première guerre punique entre Rome et Carthage. Rome annexe la Sicile.

-218/-201 : deuxième guerre punique. Hannibal franchit les Alpes, mais renonce à prendre Rome.

-149/-146 : troisième guerre punique. Carthage, vaincue, est rasée. Rome domine la Méditerranée.

-107 : Alors que Rome approche le million d'habitants, les inégalités s'accroissent. Les frères Gracchus échouent à imposer une politique de redistribution. Le consul Marius professionalise les légions, qui se révèlent plus attachées à leur général qu'à Rome.

-91 : guerre civile, remportée par le général Sylla en -81.

-73/-70 : révolte des esclaves menée par Spartacus.

-66/-57 : ayant amassé une immense fortune, le général Lucullus consacre à sa retraite à la gastronomie.

-60 : Pompée, Crassus et César forment le premier *triumvirat*.

-58/-52 : campagne de César en Gaule.

≈-55 : Lucrèce rédige *De Rerum Natura*, long poème en prose sur l'épicurisme.

De -49 à -45 : guerre civile. César franchit le Rubicon, marche sur Rome et établit la dictature. Son rival Pompée est assassiné en -48.

-44 : ides de Mars : assassinat de César.

-31 : bataille navale d'Actium. Octave bat Marc Antoine et Cléopâtre, reine d'Égypte.

-31 : Tite-Live entame son *Histoire de Rome depuis sa fondation* en 142 livres.

Empire

-27 : Octave reçoit tous les pouvoirs et prend le nom d'Auguste. En -12, il est élu grand pontife, titulaire des pouvoirs civils et religieux.

≈-6 : naissance de Jésus, crucifié ≈30.

≈+5 : apogée de la production d'œuvres poétiques par Virgile, Horace, Ovide…

9 : défaite à Teutoburg, Rome renonce à envahir la Germanie.

64 : Rome est dévastée par un incendie.

65 : le philosophe stoïcien Sénèque est acculé au suicide par Néron.

70 : destruction du Temple de Jérusalem alors que les légions combattent une révolte en Judée.

79 : Pompéi et Herculanum ensevelies sous les cendres du Vésuve.

80 : inauguration du Colisée (pouvant recevoir 50 000 spectateurs) à Rome.

84 : Rome parachève la conquête de la Bretagne (aujourd'hui Angleterre).

110 : Tacite rédige les *Annales*, une histoire de Rome au 1er siècle.

125 : mort du philosophe Plutarque, auteur des *Vies parallèles des hommes illustres*.

135 : la destruction de Jérusalem sanctionne une nouvelle révolte

judéenne. La ville est rebaptisée Aelia Capitolina.

165 : la peste antonine (probablement la variole) ravage l'Empire.

≈201 : mort de Galien, promoteur de la médecine expérimentale.

212 : l'édit de Caracalla accorde aux hommes libres de l'Empire la citoyenneté romaine.

235-285 : la crise du 3e siècle voit se succéder les empereurs-soldats alors que les difficultés politiques, économiques et militaires s'additionnent. À partir de 260, des réformes permettent de restaurer l'unité de l'Empire. 260 : soulèvement et Empire des Gaules, qui dure jusqu'en 274. 273 : défaite de Zénobie, reine de Palmyre, à la tête d'un soulèvement des provinces orientales de l'Empire.

246 : Plotin fonde à Rome son école de philosophie néoplatonicienne.

274 : le culte oriental de Sol Invictus est proclamé religion d'État.

312 : victoire de Constantin sur Maxence au Pont-Milvius.

378 : défaite romaine face aux Goths à Andrinople.

395 : à la mort de l'empereur Théodose, l'Empire est scindé entre Empire romain d'Occident et Empire romain d'Orient.

405 : achèvement de la traduction en latin (Vulgate) de la Bible chrétienne sous la direction de saint Jérôme.

405 ou 406 : Les Huns franchissent le Rhin gelé.

410 : les Wisigoths pillent Rome sous la conduite de leur roi Alaric.

415 : lynchage par une foule chrétienne de la philosophe néopaïenne Hypatie à Alexandrie.

426 : saint Augustin termine la rédaction de *La Cité de Dieu*.

451 : sous la houlette du patrice romain Aetius, une alliance gallo-romaine et germanique écrase les troupes d'Attila aux champs catalauniques.

476 : fin officielle de l'Empire romain d'Occident, alors que le général barbare Odoacre dépose le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule.

● Laurent Testot

Règnes des principaux empereurs romains

Dynastie des Julio-Claudiens
-27 / +14 : Auguste
14-37 : Tibère
37-41 : Caligula
41-54 : Claude
54-68 : Néron

Dynastie des Flaviens
69-79 : Vespasien
79-81 : Titus
81-96 : Domitien

Dynastie des Antonins
98-117 : Trajan
117-138 : Hadrien
138-161 : Antonin le Pieux
161-180 : Marc Aurèle
177-192 : Commode

Dynastie des Sévères
193-211 : Septime Sévère
198-217 : Caracalla
235-285 : crise du 3e siècle
244-249 : Philippe l'Arabe
284-305 : Dioclétien. Il met en place la Tétrarchie, un système séparant l'Empire entre Orient et Occident, chacune des parties étant dotée de deux empereurs.
306-337 : Constantin. Empereur d'Occident en 306, il met fin à la Tétrarchie en 324
337-361 : Constance II.
360-363 : Julien l'Apostat
379-395 : Théodose Ier

NB : certains empereurs ont pris leur héritier comme empereur adjoint pour préparer la succession, d'autres ont été en rivalité lors de guerres civiles, ce qui explique les chevauchements de règne. **L.T.**

L'art de vivre dans l'Antiquité

Quête de sérénité, maîtrise des passions, tempérance et sobriété forment quelques-uns des préceptes de la sagesse antique de l'Occident. Cette longue tradition philosophique a permis aux Anciens de forger un art de vivre dont il nous reste beaucoup à apprendre aujourd'hui.

Imaginez un homme qui vous assure avoir été un guerrier sept siècles auparavant – un certain Euphorbe, tué par le roi grec Ménélas sous les remparts de Troie –, une espèce de fou qui se dit « ami de la sagesse » et qui prétend connaître tous les secrets de l'univers. Une sorte de maître Yoda, qui serait prêcheur végétarien, avec une jambe en or et le don d'ubiquité…

« *Il y avait à Crotone un homme qui était né dans l'île de Samos : fuyant sa patrie et ses maîtres, il s'était volontairement exilé par haine de la tyrannie. Si éloignés que soient les dieux dans les espaces célestes, il s'élevait jusqu'à eux par la méditation, et ce que la nature refuse aux regards des humains, il le recueillait par les yeux de l'esprit. Après avoir pénétré par la puissance de sa pensée et par un travail infatigable tous les secrets de l'univers, il les communiquait aux autres. Entouré de disciples silencieux, que ses discours remplissaient d'admiration, il expliquait les origines du vaste monde, les principes des êtres et des choses, ce que c'est que la nature, la divinité, d'où vient la neige, comment se forme la foudre, si c'est Jupiter ou le choc des vents dans le ciel qui produit le tonnerre, ce qui fait trembler la terre, selon quelle loi les astres se déplacent, enfin tous les mystères cachés aux mortels* »

(Ovide, *Métamorphoses*, XV, vers 60-72).

Car s'il était sage et savant, ce gourou, chamane, astronome, qui vivait au 6e siècle av. J.-C., prônait le végétarisme le plus strict et défendait la théorie de la métempsycose, ou plutôt de la métensomatose (l'âme immortelle connaît des existences successives dans des corps différents). La règle interdisait de prononcer son nom – il était « Lui », purement et simplement –, mais tous les penseurs, antiques et modernes, l'ont révéré comme le Maître par excellence : pour le philosophe allemand Georg Hegel, il est « *le premier maître universel* » (*Leçons sur l'histoire de la philosophie*, 1828). S'il a exercé une influence considérable sur la pensée en Occident, il n'est plus guère connu aujourd'hui du grand public qu'en tant qu'inventeur d'un célèbre théorème en mathématiques.

Le beau parleur pythien

Capable de parler au nom d'Apollon, comme la fameuse Pythie de Delphes, cet homme, c'est précisément le « parleur (*agoreuein* en grec) pythien » : Pythagore, l'inventeur de la *philosophia*, cet amour de la sagesse, qui s'occupe des choses de la nature et de l'esprit, qui explore la physique et la métaphysique, qui fonde une éthique dans la pratique du quotidien. →

Pythagore et ses élèves à Crotone, gravure sur bois anonyme (1876).

ANNIE COLLOGNAT
Fondatrice et présidente d'honneur de l'association Pallas (Paris, arts, littératures et langues anciennes), qui vise à promouvoir les héritages des cultures antiques, elle a publié de nombreux ouvrages sur des œuvres de littérature antique et classique, tel le *Petit dictionnaire de la sagesse antique. Ce que nous enseignent les anciens*, Omnibus, 2015, et dirigé notamment le *Dictionnaire de la mythologie gréco-romaine. Illustrée par les récits de l'Antiquité*, Omnibus, 2016.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

tefano Bianchetti/Getty

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

➔ « *Un jour, Léon, roi des Phliasiens, entendit Pythagore discourir sur certains points avec tant de savoir et d'éloquence, que, saisi d'admiration, il lui demanda quel était l'art dont il faisait profession. À quoi Pythagore répondit qu'il n'en savait aucun, mais qu'il était philosophe. Surpris de la nouveauté de ce nom, le roi le pria de lui dire qui étaient donc les philosophes, et en quoi ils différaient des autres hommes. Pythagore répondit : "Tandis que les uns cherchent la gloire, et les autres les richesses, il y a une troisième espèce d'hommes, mais peu nombreuse, qui, regardant tout le reste comme rien, s'applique principalement à la contemplation des choses naturelles. Ce sont ces derniers qui se disent philosophes, c'est-à-dire, amateurs de la sagesse."* ».

(Cicéron, *Tusculanes*, V).

« Je suis plus sage que cet homme (…). Il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. »

Selon la majorité des auteurs, Pythagore (comme plus tard Socrate) n'aurait rien écrit. Si certains, comme Héraclite, lui attribuaient trois traités, *De l'éducation*, *De la politique* et *De la nature*, on considérait que ces œuvres avaient été rédigées par des disciples. De fait, entre mythe et réalité, le personnage historique de Pythagore reste très mal connu ; son enseignement s'assimile à « l'école » qu'il a fondée, dont Platon fut l'un des élèves et le poète latin Lucrèce, le plus ardent porte-parole : une sorte de secte d'initiés, à la fois philosophique, religieuse et scientifique, à la recherche d'une harmonie morale pour l'homme, dans un monde où « *tout change et rien ne meurt* ». Manifestement influencée par l'orphisme, par la pensée égyptienne, et sans doute aussi par les mathématiques et l'astronomie babyloniennes, l'école pythagoricienne a fourni des travaux d'une telle richesse qu'ils ont très fortement marqué toutes les époques et toutes les cultures d'Occident et d'Orient, dans toutes les disciplines : mathématiques, musique, philosophie, astronomie, etc.

On prête à Pythagore une série de préceptes moraux, appelés « *Vers dorés* » (*encadré p. 17*) : pour certains, ils seraient l'œuvre de l'un de ses disciples, Lysis de Tarente ; pour d'autres, ce serait une composition d'un philosophe néoplatonicien du 5e siècle apr. J.-C., Hiéroclès d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit, cet ensemble de maximes, qui tiennent à la fois de la prière et de la leçon de morale, joua un rôle déterminant dans l'élaboration et la diffusion de ce que nous nommons aujourd'hui « la sagesse antique ».

Il s'agit avant tout de conseils concrets, destinés à fonder un « art de vivre » au quotidien : ils sont issus d'une tradition sapientiale très ancienne, d'origine orientale, à la fois religieuse et juridique, comme en témoignent les proverbes bibliques ou le code d'Hammourabi. Chez les Sumériens et les Égyptiens (les deux plus anciennes civilisations connues par l'écriture), des préceptes de vie étaient ainsi rassemblés en collections, à usage sans doute pédagogique. Celles-ci ont circulé dans tout le Proche et le Moyen-Orient, fondant une sorte d'autorité immémoriale, une réglementation constituée de « vérités éternelles » qui assuraient la permanence d'un ordre moral *ne varietur*.

C'est à cette source qu'ont puisé aussi les fameux « Sept Sages » de la Grèce (650-550 av. J.-C.), avant Pythagore. Entre mythe et histoire, sept experts légendaires, comme les sept merveilles du monde antique, représentent en effet la sagesse venue de l'expérience, qu'elle soit scientifique avec Thalès (un autre inventeur de théorème) ou politique avec Solon, poète et législateur d'Athènes, vénéré comme le « père de la démocratie ». Attribués à l'un ou à l'autre d'entre eux, des apophtegmes, transmis de génération en génération et soigneusement répertoriés par Diogène Laërce au 4e siècle apr. J.-C., constituent le socle de toute la morale antique. Ils prônent la modération et la justice, dans des énoncés « bien frappés », au style lapidaire et archaïsant, faits pour s'imprimer dans la mémoire, à la manière des commandements bibliques : « *Sois modéré dans le bonheur et prudent dans les événements contraires* », « *Montre-toi toujours le même envers tes amis, qu'ils soient heureux ou malheureux* », « *Acquitte-toi de tes promesses, quelles qu'elles soient* », « *Ne divulgue pas les secrets qui te sont confiés* », pour prendre exemple dans les maximes prêtées à Périandre, maître sévère de la cité de Corinthe de 627 à 585 av. J.-C.

Préceptes pour un art de vivre

Ces impératifs incantatoires tiennent encore d'une forme de « chamanisme » religieux, dont témoigne la référence constante au dieu Apollon, « maître de vérité » en son sanctuaire de Delphes. Mais ils annoncent aussi une mise en place progressivement laïque de la vie dans la cité. C'est la leçon du théâtre : l'*Orestie* d'Eschyle (458 av. J.-C.) s'achève par l'instauration de la justice des hommes sous la protection des dieux qui incarnent les lumières de la raison (Apollon et Athéna) face aux ténèbres de la vengeance primitive, de la terrible « loi du talion » représentée par les Érinyes (les Furies des Romains). La leçon est donc ancienne, bien avant celle de Socrate : « *Je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

du moins je suis un peu plus sage, car je ne crois pas savoir ce que je ne sais pas »
(Platon, *Apologie de Socrate*).

Avant tout, ordre et mesure : chaque chose à sa place, et chaque place soigneusement définie. C'est la quintessence de cette « sagesse grecque » qu'enseignait déjà la parole du mythe (*muthos*) avant la rationalisation du logos : mise en ordre de l'univers (élimination du chaos, instauration du cosmos), mise en ordre de la cité (*dikè* et *nomos*, instauration de la « justice » et de la « loi »).

Pour l'homme, un maître mot et un *leitmotiv* : le juste milieu. Ce qui implique de bien se connaître pour ne jamais outrepasser les limites, comme le résument les deux commandements incontournables, inscrits précisément au fronton du temple d'Apollon à Delphes. Ils sont la règle des règles : *Mèdén agan* (« rien de trop », devise de Solon) et *Gnôthi seauton* (« Connais-toi toi-même », devise de Thalès).

Ordre et mesure

Chacun d'entre nous, en effet, reçoit son « lot » – sa portion (*moira* en grec) de vie, de richesse, de bonheur, de joies et d'épreuves –, fixé par une puissance transcendante, le destin que les Grecs nomment *anankè* (nécessité) et les Romains *fatum*. Il revient à trois vieilles fileuses, les Moires ou Parques, de le concrétiser symboliquement en tissant et en coupant le fil de chaque vie. Il revient aux hommes de le faire fructifier en pratiquant le « bien-vivre » : c'est là leur espace de liberté dans un monde contingent, c'est leur devoir et leur dignité d'homme, précisément.

Sans chercher à rivaliser avec les Immortels (la limite du dessus), sans se laisser aller aux instincts de la bête (la limite du dessous) – « *ni ange ni bête* », dira Blaise Pascal – est donc heureux (*eudaimôn*) celui qui, acceptant son lot, parvient à concilier son petit dieu intérieur (au sens du fameux *daimon* socratique) avec le monde extérieur, où il est engagé avec autrui. Même →

Extraits des **Vers dorés** attribués à Pythagore

À l'image de l'âge d'or qui correspond chez les Grecs à l'âge de la vertu et du bonheur, ces vers attribués à Pythagore furent qualifiés de « dorés » car ils renferment la doctrine la plus pure aux yeux des Anciens. Les *Vers dorés* ont été traduits en vers eumolpiques (terme grec signifiant « harmonieux », désignant ici des alexandrins sans rime) par l'écrivain et philologue français Antoine Fabre d'Olivet.

« Rends aux Dieux Immortels le culte consacré. (…)
Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père
Choisis pour ton ami l'ami de la vertu ; (…)
Il t'est donné de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter,
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret, ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.
Ne parle ni n'agis point sans avoir réfléchi,
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le Destin
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les et tâche
Autant que tu pourras d'en adoucir les traits. (…)
Crains l'exemple d'autrui, pense d'après toi-même :
Consulte, délibère et choisis librement. (…)
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent contempler l'avenir ;
Ce que tu ne sais pas, ne prétends pas le faire ;
Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense avec mesure
Au corps les aliments, à l'esprit le repos. (…)
Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière
Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? Qu'ai-je fait ?
Si c'est mal abstiens-toi, si c'est bien persévère. (…)
Homme sage, homme heureux, respire dans le port.
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien,
En laissant sur le corps régner l'intelligence,
Afin qu'en t'élevant dans l'Éther radieux
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même ! »

Vers dorés de Pythagore, traduction « en vers eumolpiques »
d'Antoine Fabre d'Olivet, 1813.

Article publié initialement dans Jean-François Dortier (dir.), « Apprendre à vivre – des philosophies antiques au développement personnel », Les Grands Dossiers des Sciences humaines, n° 23, juin-juillet-août 2011.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

➔ pour les stoïciens les plus exigeants, ceux qui recommandent de faire de son for intérieur un fort intérieur, tel Marc Aurèle, la vie de « l'homme de bien » se conçoit nécessairement dans une dimension altruiste : « *Adopte à l'essai la vie de l'homme de bien qui apprécie son lot et se contente, quant à lui, d'agir justement et d'être bienveillant* » (*Pensées pour moi-même*).

La sagesse antique est d'abord un humanisme, au sens le plus simple et le plus fort du terme. Montaigne en est nourri : « *Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie* » (*Essais*, livre III, chapitre XIII, 1588).

À la loterie universelle, l'homme a reçu sa part de temps. Comme Pythagore, il sait que « c*e que nous avons été, ce que nous sommes, nous ne le serons plus demain* » (Ovide, *Métamorphoses*, XV, vers 215-216), car le temps, comme un fleuve, ne s'arrête jamais et « dévore tout ce qui existe » (*tempus edax rerum*).

Carpe diem

Donc, pour bien vivre, il faut savoir accepter la mort : « *Toute la sagesse et le raisonnement du monde se concentrent en ce point : nous apprendre à ne pas craindre de mourir* » (Montaigne, *Essais*, livre I, chapitre XIX, « *Que philosopher, c'est apprendre à mourir* »). La leçon est déjà dans l'*Odyssée* (chant V), quand Ulysse refuse le don d'immortalité que lui offre la divine nymphe Calypso pour tenter de le garder auprès d'elle : vieillir et mourir sont inscrits dans la condition humaine. Si la vie ne vaut rien, rien ne vaut la vie quand on la passe chez soi auprès de ceux que l'on aime (en l'occurrence à Ithaque, auprès de la sage Pénélope, dont Ulysse est séparé depuis près de vingt ans).

C'est en effet un constat et une constante de la pensée antique, que résume ainsi Épicure : « *S'il était possible que l'homme pût toujours vivre, le plaisir qu'il aurait ne serait pas plus grand que celui qu'il goûte dans l'espace limité de sa vie, s'il pouvait assez élever sa raison pour en bien considérer les bornes. Celui qui considère la fin du corps et les bornes de sa durée, et qui se délivre des craintes de l'avenir, rend par ce moyen la vie parfaitement heureuse ; de sorte que l'homme, satisfait de sa manière de vivre, n'a point besoin pour sa félicité de l'infinité des temps ; il n'est pas même privé de plaisir, quoiqu'il s'aperçoive que sa condition mortelle le conduit insensiblement au tombeau, puisqu'il y trouve ce qui termine heureusement sa course* » (*Maximes capitale*s, XX).

Voilà donc un autre principe fondamental du « bien-vivre » pour les Anciens, grecs et romains : « cueillir le jour » – c'est le sens du fameux *carpe diem* emprunté au poète latin Horace (*Odes*, I, vers 8) – sans gâcher son temps en vaines considérations.

Deux courants essentiels se partagent cet enseignement du bonheur à partir du 3e siècle av. J.-C. : l'épicurisme, donc, souvent caricaturalement résumé à ce *carpe diem*, et le stoïcisme, qui connaît sa plus belle expression à l'époque impériale romaine avec Sénèque, le célèbre précepteur de Néron (il se suicida sur l'ordre de l'empereur en 65), l'esclave affranchi Épictète (mort vers 125) et l'empereur-philosophe Marc Aurèle (mort en 180). Pour les uns comme pour les autres, épicuriens et stoïciens, rappelons-le, il s'agit de (bien) vivre en donnant un sens au présent, sans se réfugier dans une illusoire fuite vers l'avant (le futur) ou vers l'arrière (le passé).

« *Tiens pour ton dernier jour chaque jour qui a brillé pour toi : l'heure sur laquelle tu n'auras pas compté te viendra comme un heureux sursi*s »
(Horace, *Épîtres*, Livre I, vers 13-14).

« *Hâte-toi donc de vivre et conçois chaque jour comme une vie entière* »
(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, lettre CI).

« *Demain sera trop tard :*
*vis donc dès aujourd'hu*i »
(Martial, *Épigrammes*, livre I, vers 12).

« *La perfection du caractère consiste à passer chaque journée comme si c'était la dernière, à éviter l'agitation, la torpeur et l'hypocrisie* »
(Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, VIII, 69).

Pour être sage et heureux

Loin d'être une invitation au farniente dans un individualisme égoïste, comme un lecteur moderne pourrait le penser un peu trop hâtivement, cette morale du (bon) temps – celui dont on sait jouir – suppose un authentique « souci de soi », une pratique de chaque instant, proche des exercices que pratiquent les sportifs : c'est précisément le sens du mot « ascèse » en grec. Ce point fondamental réunit tant épicuriens que stoïciens et cyniques, dont les divergences ne sont souvent qu'apparentes : est sage et heureux celui qui sait profiter de lui-même, en se prémunissant des excès qui pourraient l'enchaîner à ce qu'il y a de plus animal en lui.

Si nous voulons donc être à notre tour sages et heureux, il nous faut apprendre à :

- refuser les fausses valeurs que sont les honneurs, les richesses ou encore le pouvoir ;
- renoncer à tout ce qui est inutile et vain, qui vient de l'envie et qui risque de provoquer le trouble, la déception et la douleur ;
- ne pas nourrir d'angoisses inutiles et accepter les manifestations de la finitude, telles que la vieillesse et la mort, qui sont inévitables puisque nous sommes mortels ;
- ne pas nous agiter vainement ;
- connaître et suivre la nature/sa nature, afin d'être en harmonie avec le monde/avec soi-même ;
- pratiquer la mesure et la justice ;
- ménager du temps à soi et pour soi (ce que les Romains nomment *otium*).

Bref, chercher la plénitude dans ce que la vie nous apporte au jour le jour, sans nous occuper de ce qui nous détourne de nous-mêmes et ne nous regarde pas. Un tel programme exige lucidité et détermination : « *Si tu fais attention, tu*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

verras que la plus grande partie de la vie se passe à mal faire, une grande à ne rien faire, et le tout à faire autre chose que ce qu'on devrait faire. Montre-moi donc un homme capable de donner un prix au temps, qui sache ce que vaut un jour, qui comprenne qu'il meurt un peu chaque jour ! Sois complètement maître de toutes tes heures. Tu dépendras moins du temps de demain si tu sais prendre en main le temps d'aujourd'hui »

(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I).

Comme on le voit, la sagesse, ça se mérite : c'est la grande leçon de la philosophie occidentale, mais aussi son grand paradoxe. Fondamentalement ascétique, différente de la philosophie orientale, essentiellement contemplative, elle demande d'aimer la sagesse sans vouloir être comblé par l'objet de son amour (car le désir, quand il est comblé, supprime le désir, comme on le sait).

Le philosophe a compris que s'il parvenait à être pleinement sage, il ne serait plus philosophe : il se trouverait dans la condition des dieux qui, comme le dit Platon, n'ont nul désir d'être sages puisqu'ils le sont, ou bien dans celle des sots ignorants, qui s'imaginent bêtement jouir de toute la sagesse possible sans aucun effort. Le sage occidental place donc son bonheur dans sa quête, qui ne peut se dissoudre dans le néant d'une béatitude parfaite : même s'il vise l'ataraxie (l'absence de tout trouble), qui exige une tension permanente de tout son être, il ne parviendra jamais complètement au « nirvana ».

Loin de chercher un refuge dans un ailleurs qui ne serait qu'une fuite (la promesse d'une vie heureuse après la mort, le rêve, les paradis artificiels que sont les drogues), il revendique sa part de responsabilité : « *Change d'âme et non de ciel* », conseillait encore Sénèque à son ami Lucilius, qui se plaignait de ne pas avoir trouvé la paix en voyageant (*Lettres*, XXVIII).

À chacun donc d'avoir le courage d'être cohérent avec soi-même pour « recoller » les morceaux de son moi éclaté par les épreuves, les passions et les envies. À chacun, ici et maintenant, d'« *épuiser le champ du possible* », pour reprendre la belle expression du poète grec Pindare (518-438 av. J.-C.) : *Mè, phila psucha, bion athanaton speude, tan d'emprakton antlei machanan*, soit « *N'aspire pas, ô mon âme, à la vie immortelle mais épuise le champ du possible* » (*Pythiques*, III, vers 109-110). ●

Article initialement publié dans « Apprendre à vivre », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n° 23, juin-juillet-août 2011.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

OPTION HORS-SÉRIE
12 € SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS

2 numéros hors-série/an
* Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 an Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
☐ OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
☐ OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €

☐ **Je règle aujourd'hui la somme de** _____ €
☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire
Expire le
Cryptogramme
(3 derniers chiffres CB)

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex
Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **HS9GD**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

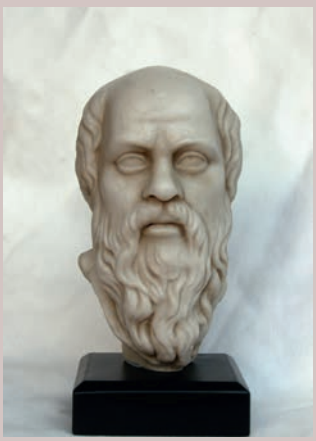
Points de repère
Les sages en Grèce et à Rome

Les Sept Sages : Thalès, Solon, Chilon, Pittacos, Bias, Cléobule, Périandre (650 – 550 av. J.-C.)

Hommes politiques (Solon, Périandre, Pittacos) ou savants (Thalès), les Sept Sages (la liste « officielle » fut établie par Diogène Laërce) énoncèrent, d'une manière brève et laconique, des maximes dont certaines passeront à la postérité, telle la célèbre formule « *connais-toi toi-même* », attribuée à Thalès.

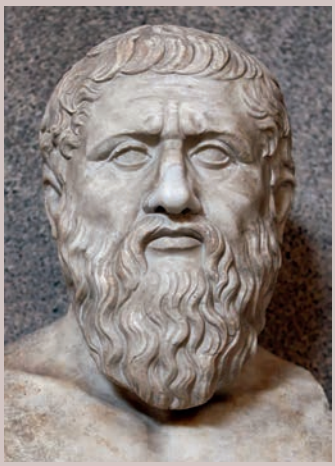
Pythagore (vers 580 – vers 495 av. J.-C.)

Mathématicien, musicien, initié aux mystères orientaux, on lui prête l'invention du mot « philosophie », littéralement « l'amour de la sagesse ». Ce penseur grec est souvent assimilé à l'« école » qu'il a fondée, grande source d'influence en philosophie, en mathématiques et en astronomie.


DR

Socrate (470 – 399 av. J.-C.)

Né près d'Athènes, il commence à enseigner dans les rues. Au gré des rencontres, il « questionne » ses interlocuteurs pour leur faire prendre conscience de leur ignorance et leur délivrer ses leçons philosophiques. Accusé de pervertir la jeunesse, il est condamné à boire la ciguë. Il n'a laissé aucun écrit : sa philosophie fondée sur la raison – source de la connaissance de soi et du bonheur – nous est léguée par Platon.

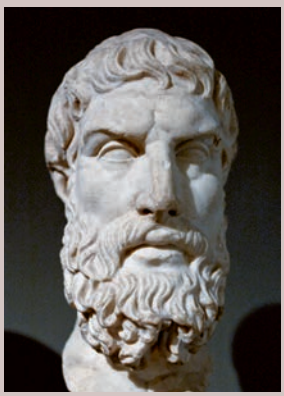

DR

Platon (428 ou 427 – 347 ou 346 av. J.-C.)

Né dans une famille aristocratique athénienne, ce disciple de Socrate fonde l'Académie, sur le modèle de l'école pythagoricienne. Lui qui avait espéré former un « roi philosophe » y renonce après son échec auprès du tyran de Syracuse, Denys II le Jeune.

Épicure (vers 341 – vers 270 av. J.-C.)

Philosophe autodidacte, il fonde « l'école du Jardin », nommée ainsi car il réunissait ses disciples dans son jardin d'Athènes. Souvent interprété comme une morale hédoniste, l'épicurisme invite en fait à se conduire avec sobriété


DR

en cherchant à éviter la douleur. L'excès est source de souffrance selon Épicure, pour qui « *celui qui ne sait se contenter de peu ne sera content de rien* ».

Cicéron (106 – 43 av. J.-C.)

Initié à la philosophie grecque, il se lance dans une carrière politique à Rome. Ancien partisan de Pompée contre César, il est assassiné sur l'ordre de Marc-Antoine. Son œuvre mêle traités politiques et réflexion philosophique, à la croisée de l'épicurisme et du stoïcisme. Dans ses lettres et entretiens, il traite de la mort, de l'immortalité de l'âme, de la vertu et de l'amitié.

Lucrèce (vers 98 – vers 55 av. J.-C.)

Né dans le sud de l'Italie, il est l'auteur de l'œuvre poétique *De la nature des choses* (*De natura rerum*), qui expose la doctrine d'Épicure et défend l'exercice de la raison contre le fanatisme religieux.

Horace (65 – 8 av. J.-C.)

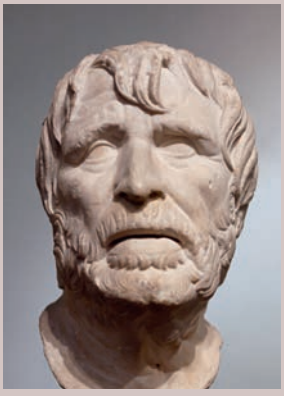
Poète romain, ami de Virgile et protégé de Mécène, son œuvre, qui compte notamment les *Satires*, *Odes* et *Épîtres*, est empreinte de sagesse épicurienne et stoïcienne. Il est l'auteur du célèbre « *carpe diem* » (« Cueille le jour ») : « *Pendant que nous parlons, le temps jaloux a fui : cueille donc le jour présent, sans trop te fier au lendemain.* »

Ovide (43 av. J.-C. – 17 ou 18 apr. J.-C.)

« Poète de l'amour », il publie *L'Art d'aimer*, avant d'entreprendre les *Métamorphoses*, l'une de ses grandes œuvres, reprenant des récits mythologiques. Condamné à l'exil par l'empereur Auguste, il finit ses jours loin de Rome.

Sénèque (vers 4 av. J.-C. – 65 apr. J.-C.)

Pétri de philosophie stoïcienne, ce moraliste, auteur de *La Constance du sage* et de *La Vie heureuse*, est le précepteur puis le conseiller de l'empereur Néron. Il prêche la méditation et entretient une correspondance avec son ami Lucilius. Dans *La Brièveté de la vie*, il écrit : « *Vous vivez comme si vous étiez destinés à vivre toujours, jamais vous ne prenez conscience de votre fragilité, vous ne faites pas attention à tout ce temps déjà passé.* »



DR

Épictète (50 – 125 ou 130 apr. J.-C.)

Esclave affranchi, il s'instruit à Rome auprès d'un stoïcien prônant une vie ascétique teintée de cynisme. L'enseignement d'Épictète était uniquement oral. Son œuvre nous est transmise par l'un de ses disciples, Flavius Arrien, dans les *Entretiens* et le *Manuel.*

DR

Marc Aurèle (121– 180 apr. J.-C.)

D'une grande rigueur morale, l'empereur romain laisse un recueil de notes personnelles intitulé *Pensées pour moi-même* dans lequel il exprime ses préceptes de philosophie pratique. Exhortant à se comporter en homme de bien, il insiste, comme Sénèque, sur la brièveté de l'existence : « *Agis, parle et pense dans l'idée que tu peux, sur l'heure, sortir de la vie.* » ●

Justine Canonne

Article publié initialement dans Jean-François Dortier (dir.), « Apprendre à vivre – des philosophies antiques au développement personnel », *Les Grands Dossiers des Sciences humaines*, n° 23, juin-juillet-août 2011.

Les Grecs croyaient modérément en leurs mythes

Rencontre avec **Marcel Detienne**

Disparu en 2019, Marcel Detienne n'avait pas son pareil pour naviguer entre histoire et anthropologie, comparant notre mythologie à celle des Grecs antiques.

Quelle importance les mythes avaient-ils pour les anciens Grecs ?

Parmi les histoires que la nourrice racontait au petit enfant, certaines furent oubliées, mais d'autres reprises et retravaillées par la mémoire collective, jusqu'à ce qu'un petit nombre d'histoires émergent pour apparaître comme exemplaires aux yeux de tous. C'est ce que Claude Lévi-Strauss appelait « *la cristallisation du mythe* ». Dès lors, tout le monde allait se référer à ce récit en considérant qu'il était vrai, c'est-à-dire, très prosaïquement, en s'accordant sur la structure générale du récit.

Quelle vérité les Grecs leur attribuaient-ils ?

Pour vous répondre, il est nécessaire de s'intéresser à l'histoire de cette notion et aux différents sens qu'on lui a donnés, même s'il est vrai que notre conception actuelle de la vérité plonge en partie ses racines dans l'héritage grec. Pour nous Occidentaux, la question de la vérité, rationnelle et obéissant au principe de non-contradiction, est centrale. Alors qu'en Grèce archaïque, les individus étaient sensibles à une autre forme de vérité, rattachée à des représentations religieuses. Les poètes, les devins et les rois exerçant la justice étaient dépositaires d'une telle vérité, efficace par la parole, rituelle et conforme à l'ordre religieux des choses. Dans ce cadre, la vérité pouvait être ambiguë : les mythes ne s'embarrassaient pas d'éléments contradictoires.

Avec Platon (5e-4e siècle av. J.C.) et les néoplatoniciens (à Rome à partir du 3e siècle ap. J.C.), c'est la version platonicienne de la vérité, obéissant au principe de l'argumentation et de la non-contradiction, qui apparaît et vient jusqu'à nous : c'est-à-dire une vérité immobile, à rapprocher de l'idée du mythe immuable, qui définit des identités fixes. Une telle conception du mythe amena Platon à défendre une vision très stratifiée et figée de la société athénienne. Voyez la façon dont le philosophe avait repris le mythe hésiodique des quatre races antiques, dont tout Grec aurait dû être imprégné dès la naissance de façon à accepter le fait d'être né et de mourir dans telle ou telle classe.

Tout le monde était-il d'accord sur la vérité des récits mythiques ?

Les Grecs, dès l'époque archaïque, discutaient du contenu des mythes, se demandant probablement ce que les Anciens avaient voulu dire… Il existait donc

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Leonardo Cendamo/Getty

MARCEL DETIENNE

Helléniste, il fut directeur d'études à l'EPHE, puis professeur à l'université Johns Hopkins de Baltimore. Avec ses collègues Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, il a contribué, dès les années 1960, à dépoussiérer les études sur la Grèce antique. À la frontière entre l'histoire et l'anthropologie, et sous l'influence de Claude Lévi-Strauss, Marcel Detienne entendait retrouver ce que furent la pensée et la vie collective des Grecs, loin des idéalisations qu'en a fournies la pensée occidentale, obsédée par le « miracle grec ». Depuis *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque* (1967), il n'a eu de cesse de critiquer la manière savante de théoriser les mythes avec *L'Invention de la mythologie* (1981), et a dressé des parallèles entre les conceptions de l'autochtonie chez les Grecs et la fabrication des identités nationales en Europe (*L'Identité nationale, une énigme*, 2010).

une marge de manœuvre dans la signification des mythes. Mais il faut bien comprendre que ce sont des histoires que tout le monde doit connaître : il n'y a là aucune autorité *ex cathedra*, mais une autorité populaire, dictée par la coutume. Cette autorité du mythe était très forte. Pour vous donner un élément de comparaison, la croyance en l'histoire légendaire d'un saint local est à mon sens semblable à la croyance des Grecs en leurs mythes. D'ailleurs, la pensée chrétienne, des Pères de l'Église à Vatican II, sera obligée de prendre en compte cette autorité de la croyance populaire pour ne pas se mettre à dos ses fidèles.

Les mythes sont-ils irrationnels ?

On a cru pendant longtemps que la pensée mythique avait précédé la pensée rationnelle. Selon le philologue allemand Max Müller au 19e siècle, les mythes donnaient accès à un langage universel et primordial dont Dieu avait fait cadeau aux hommes, et qu'il considérait comme une façon prérationnelle de voir le monde. On a compris depuis, en particulier grâce à l'éthologie, que le langage n'est pas la plus ancienne forme de communication.

Plus généralement, le mythe n'est pas une croyance particulièrement fausse qui aurait précédé la pensée rationnelle. Nous avons plutôt affaire à deux formes de pensée qui cohabitent habituellement chez les Grecs, comme chez nous d'ailleurs. Pour ce qui est de la pensée raisonnée, il faut aller voir chez Thucydide qui, au 5e siècle avant J.C., ne se prive pas de critiquer Platon qu'il qualifie de « *mytheux* » ; il milite pour que l'historien analyse les situations du présent tout en écartant les fables et les rumeurs. Il cherchera ainsi à expliquer la guerre du Péloponnèse (le conflit entre Athènes et Sparte) par ses causes profondes : les actions humaines. Il a écrit de très beaux passages très lucides sur la nécessité d'atteindre la rationalité, qu'il voyait comme un processus nécessitant un effort permanent de la pensée.

Les philosophes grecs n'ont-ils pas eux aussi critiqué très tôt les mythes, invitant à ne pas trop les prendre au sérieux ?

En effet. Le philosophe et poète présocratique Xénophane de Colophon (6e-5e siècles av. J.-C.) s'est livré à une sévère critique des histoires racontées lors des banquets : pour lui, si les bœufs pouvaient parler, ils raconteraient des histoires de bœufs ; de même, explique-t-il, nous racontons des histoires d'hommes : c'est pourquoi les mythes font naître l'homme à partir de dieux qui leur ressemblent. Il critiquait là l'idée du caractère unique et irremplaçable des humains, idée que l'on trouve défendue dans les mythes. Et il affirmait au contraire que l'homme descendait des poissons, lesquels seraient un jour sortis sur la terre ferme et se seraient transformés.

Sur un autre registre, les pythagoriciens et les platoniciens feront eux aussi la critique des mythes, distinguant ce qu'il convient de croire et de ne pas croire. Pour Platon, le mythe ne doit pas être cru, mais utilisé politiquement. Le fondateur de l'Académie, qui n'aimait pas le peuple, allait tenter de rigidifier le mythe en le transformant en un outil de pouvoir. Parce qu'il lui prêtait une puissance de suggestion très forte, il considérait comme essentiel pour la stabilité du groupe le fait que les citoyens y croient. Et souhaitait par ailleurs que les détenteurs du pouvoir (comme les magistrats) utilisent leur autorité pour le faire croire. C'est comparable aux mythes politiques d'aujourd'hui, ceux par →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

➔ exemple de la révolution culturelle chinoise, du *Petit Livre rouge* comme seule vérité, ou de l'absolue bonté de l'action de Mao Zedong… Nous avons eu d'ailleurs, dans les années 1960, des intellectuels français qui adhéraient au-delà du raisonnable à ces mythes, et je me souviens les avoir observés avec un étonnement certain.

Les mythes grecs sont-ils comparables aux croyances actuelles de type Père Noël ou légendes urbaines ?

Si on veut comparer les mythes grecs et les légendes contemporaines, la question à se poser est : comment et pourquoi fait-on croire ? En effet, surtout dans une société de tradition orale comme la Grèce antique, le mythe était la voie d'accès privilégiée aux valeurs de la société, dans la mesure où il occupait une place centrale dans l'espace social. Ce vaste réseau de récits, qui mettait en scène des hommes et des dieux, a servi de cadre de référence culturel, entremêlé de religieux, pendant une douzaine de siècles. En outre, les poètes qui s'exerçaient à composer des œuvres chantées, reprenant la mémoire locale et les généalogies d'hommes illustres, avaient une fonction d'éducateurs, un peu à la façon de l'instruction publique d'aujourd'hui. Bien des siècles plus tard, des lettrés les ont réutilisés en les présentant comme le fondement de la civilisation occidentale, ce qu'ils n'étaient pas particulièrement.

> **Le mythe était la voie d'accès privilégiée aux valeurs de la société.**

À l'heure de la presse et d'Internet, le mythe n'est plus qu'une voie d'accès, parmi d'autres, à la compréhension de nos valeurs. Et encore, de quels mythes parle-t-on aujourd'hui ? Je ne suis pas sûr qu'ils soient du même ordre. Une légende urbaine, telle celle des alligators géants dans les égouts de New York, au motif qu'il se trouve des habitants qui élèvent ces bêtes dans leur baignoire, ne dit absolument rien des valeurs de la société new-yorkaise d'aujourd'hui. On est donc loin du mythe grec. Dans le cas du Père Noël, ce sont les parents qui font croire à l'enfant à son existence, mais quand ce dernier apprend à l'école que le Père Noël n'existe pas, cela ne remet pas en cause les fondements de la société !

Jusqu'où la croyance populaire était-elle capable d'aller ?

Quand on se demande ce que c'est que « croire » et « faire croire », on tombe invariablement sur la question de la volonté : jusqu'où ai-je envie de croire ? Est-ce moi qui crois ou me le fait-on croire ? Questions toujours insolubles à l'heure actuelle, que les neurologues tentent de résoudre en regardant comment les zones du cerveau s'activent… sans grand succès pour l'instant, semble-t-il. La passivité est la forme la plus courante du rapport à la croyance. Dans le cas du racisme et de la « race aryenne », le « faire croire » peut même conduire, on l'a vu pendant la seconde guerre mondiale, à la soumission complète au mythe, et de là, au meurtre et à la folie. Mais on peut aussi avoir une croyance plus active, qui permet d'organiser notre volonté.

Pour les Grecs eux-mêmes, le verbe « vouloir » avait une grande importance. J'ai montré (1) que les Muses, ces personnages omniscients qui énoncent les paroles chantées de l'*Iliade*, utilisaient beaucoup le verbe « vouloir » : elles « voulaient » faire croire les histoires qu'elles racontaient. J'ai vu en elles une allégorie de la volonté. Plus près de nous, les Indiens d'Amazonie qui racontaient des mythes à Lévi-Strauss n'étaient pas passifs du tout. N'oublions pas que dans le continent américain, le chaman avait une capacité prodigieuse à fabriquer de l'imaginaire, ce qui revient à dire qu'il avait un rapport extrêmement actif au mythe et à la croyance.

Pour revenir aux Grecs, la façon dont ils pensaient avec leurs mythes me semble fort mal illustrée par le mot « croire » – un mot vicié par son sens chrétien, le *credo*, qui évoque la foi absolue. Les mythes ne sont somme toute que des paroles particulières, qui se sont fixées selon un certain nombre de choix validés par la société. Ils sont devenus plus difficiles à déchiffrer depuis que les platoniciens les ont dénigrés au profit des vérités immuables, défendant une métaphysique de l'être et de l'identité qui plane encore aujourd'hui sur la pensée occidentale. ●

Propos recueillis par Régis Meyran

(1) **Marcel Detienne,** *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, 1967, rééd. Pocket, coll. « Agora », 1994.

Article publié initialement dans Nicolas Journet (dir.), « Les grands mythes – Pourquoi ils nous parlent encore ? », *Les Grands Dossiers des Sciences humaines*, n° 37, déc. 2014/jan.-fév. 2015.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Le paganisme était-il plus tolérant que le monothéisme ?

Si les polythéistes n'avaient pas de dogme à défendre, ils exigeaient le respect des rites. Bien plus tard, les critiques du christianisme firent rimer paganisme et tolérance… Histoire d'un malentendu.

Purix Verlag Volker Christen/Bridgeman

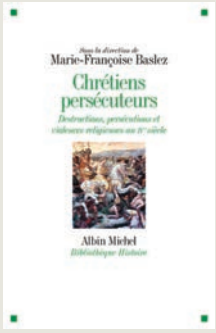
Raphaël, *Paul prêche à Athènes*, lithographie (16e siècle).

SARAH REY
Maître de conférences en histoire ancienne, auteure notamment de *Les Larmes de Rome. Le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité*, Anamosa, 2017.

Ce sont les chrétiens de l'Antiquité tardive* qui ont donné aux polythéistes le nom de *pagani*, habitants des *pagi*, ces bourgades rurales situées en dehors des cités romaines. Le *paganus*, d'où découle le vocable de « païen », c'est le paysan, l'homme de l'ancien monde, celui qui reste attaché plus longtemps que les citadins à la religion traditionnelle. Si le christianisme s'est d'abord diffusé dans les villes, certains textes hagiographiques montrent des saints occupés à lutter contre le maintien des anciens cultes dans les campagnes.

Pour mettre les deux partis sur un pied d'égalité, on peut donc se demander si le polythéisme était plus tolérant que le monothéisme ? En vérité, le problème de la tolérance ne se posait pas aux Gréco-Romains dans les termes que nous projetons sur l'Antiquité. Au sein des cités grecques tout comme à Rome, les panthéons peuvent être sans cesse remodelés à la condition que les autorités politiques et religieuses le permettent. Au début de la guerre du Péloponnèse (431-404) →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020



Les chrétiens antiques, persécuteurs persécutés

Au 4e siècle, les chrétiens l'emportent sur leurs rivaux religieux. Encore s'agit-il d'une victoire lente et chaotique. Comment le christianisme a-t-il gagné la partie ? Des persécutions ont-elles été nécessaires ? L'ouvrage dirigé par Marie-Françoise Baslez s'interroge justement sur la part des violences chrétiennes dans un long 4e siècle, qui inclut le lynchage de la philosophe païenne Hypatie à Alexandrie, en 415. Plutôt que de sonder la nature de ces violences, ce livre questionne et relativise leur importance, tout en revenant sur la notion de persécution. Le terme latin de *persecutio*, qui désigne d'abord une poursuite en justice, finit par revêtir, avec les chrétiens, un sens large. Socrate de Constantinople (fin 4e-début 5e siècle) dit ainsi que c'est « *le fait de tourmenter d'une manière ou d'une autre ceux qui se tiennent tranquille*s ». La persécution peut prendre diverses formes : promulgation de lois, destructions de bâtiments, atteintes aux personnes et même « répression par concurrence ». Dans ce dernier cas, les chrétiens récupèrent des pratiques polythéistes de divination ou de guérison pour leur donner un aspect nouveau, en accord avec leur foi. Ce volume aide à comprendre comment les chrétiens de l'Antiquité tardive sont avant tout des persécuteurs… d'eux-mêmes, à cette époque où les sectes chrétiennes sont innombrables : se côtoient, entre autres, les eunomiens, les photiniens, les novatiens, les valentiniens, les marcionites et même les luciférien, adeptes de l'évêque Lucifer de Cagliari ! Outre ces ennemis « de l'intérieur », les chrétiens du courant dominant n'épargnent ni les polythéistes (leurs adversaires longtemps majoritaires), ni les juifs. En définitive, même si elles n'ont pas encore fait beaucoup de morts, les violences chrétiennes ont pris – dans cette période tourmentée – une ampleur inédite. Et elles se sont dotées d'une assise nouvelle, que résume cette phrase d'un Père de l'Église du 4e siècle, Grégoire de Nysse : « *Je dis qu'il est légitime de haïr les ennemis de Dieu.* » ● **S.R.**

→ opposant les ligues spartiate et athénienne, une divinité thrace du nom de Bendis est solennellement introduite à Athènes et des fêtes en son honneur, les *Bendideia*, sont instituées. Par la suite, c'est le dieu Asclépios d'Épidaure qui est, de même, incorporé au panorama des cultes athéniens.

Pas de *numerus clausus* pour les dieux païens

Cette logique d'accumulation religieuse se retrouve chez les Romains, qui, par exemple, adoptent Esculape au début du 3e siècle avant notre ère, et l'« installent » sur l'île Tibérine, au cœur du fleuve qui traverse la ville de Rome. Ils font également venir en 204 av. J.C. la Grande Mère des dieux, originaire d'Anatolie. D'autres divinités suivront. En la matière, il n'existe aucun *numerus clausus* : les Anciens ne veulent passer à côté d'aucune « bonne occasion » divine, au point même d'imaginer un « dieu inconnu », célébré à Athènes comme à Rome.

Soucieux d'enrichissement cultuel, les Grecs ou les Romains cherchent à s'emparer des divinités s'étant révélées les plus efficaces pour leurs ennemis directs ou leurs partenaires diplomatiques. Si les Athéniens font venir Bendis, c'est probablement qu'ils souhaitent à ce moment-là s'allier militairement aux Thraces, les premiers dévots de cette déesse. De même, les Romains attirent à eux les dieux qui leur semblent les plus intéressants. Ils ont alors la possibilité d'engager le rituel de l'*euocatio* : on appelle à sortir de sa cité d'origine le dieu ou la déesse du parti adversaire. Il en va ainsi de la Junon de Véies, cité étrusque conquise en 396 av. J.C. par Rome. Cette « capture » n'est pas faite pour le plaisir d'une ouverture tous azimuts à l'Autre, mais pour réaliser une bonne acquisition divine, détourner à son profit la protection de cette nouvelle divinité et ne pas paraître impie quand s'annonce une mise à sac.

Plus tard, lorsque l'Empire romain s'élargit, certains phénomènes de syncrétisme ne relèvent pas davantage d'une politique de la main tendue : dans les sanctuaires provinciaux, les dieux peuvent recevoir parfois d'étranges noms composites. Ils prouvent qu'on leur a posé au préalable un vernis romain, une forme de « coup de peigne » pour les mettre au goût du jour. Ici, c'est Mars Mullo (comme à Allones, dans la Sarthe) ; là l'Hercule Magusanus (comme en Allemagne et au Pays-Bas). On les honore *in situ*, sans songer à les faire venir à Rome, où l'espace est déjà saturé de dieux.

Les Romains, comme les Grecs avant eux, sont entourés d'autres polythéistes qui finalement leur ressemblent. Et ils ne se crispent sur aucun point doctrinal, car la doctrine n'existe pas chez eux. Il faut que l'ordre social paraisse véritablement menacé pour que les Grecs ou les Romains se décident à sévir sur le plan religieux. À Athènes, les très rares procès pour impiété peuvent se comprendre de la sorte. On parle alors d'une *graphê asebeias*, procédure mal connue, engagée en 399 av. J.C. contre Socrate. Celui-ci n'a pas attaqué de front les cultes athéniens, ni prôné l'athéisme : « *Tous les Athéniens m'ont vu sacrifier dans les fêtes communes et sur les autels publics* », lui fait dire →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCAL

Xénophon dans son *Apologie*. Cependant, son enseignement a pu être jugé assez subversif pour mériter une condamnation, d'où l'accusation portée contre lui de « corrompre la jeunesse ».

Cette impiété largement comprise se retrouve à Rome. La répression très sévère des Bacchanales en 186 av. J.C. n'est pas que religieuse au sens strict. Les adeptes de Bacchus ont le tort d'accomplir leurs cérémonies dans des espaces privés et au prix de dangereux mélanges sociaux. Parmi ceux qui sont mis en cause, certains se voient reprocher des crimes de droit commun. Dès que l'État romain ne contrôle plus la situation, il sort l'arme législative. Mais ce type de crise fait plutôt exception.

Un paganisme romain très tolérant

Il reste que la structuration même des religions polythéistes ne prédispose pas les Grecs ou les Romains à se battre pour leurs rites. Le « paganisme » n'a pas de dogme, pas de livres saints. Les païens peuvent même se moquer de leurs dieux dans leurs comédies. Le blasphème ne les préoccupe pas. Ce qui compte, c'est d'accomplir, lors des rites, les gestes indiqués : tout est une question d'orthopraxie, c'est-à-dire de bonne pratique. En ce domaine, les Romains semblent aller encore plus loin que les Grecs : Plutarque dit d'eux qu'ils peuvent refaire jusqu'à trente fois les sacrifices qui leur semblent présenter un défaut dans leur déroulement.

L'arrivée du christianisme change la donne. Les Grecs et les Romains avaient déjà été au contact d'un monothéisme, celui des Juifs, balançant entre indifférence et hostilité à leur égard. Dans une de ses épigrammes, le poète Martial s'en était pris au « *Juif dressé par ma mère à mendier* ». Toutefois, dans la mesure où le prosélytisme juif savait rester discret, les diverses communautés de la diaspora ne posaient guère de problèmes dans l'Empire. Il en est allé autrement sur le territoire de la Judée : là les susceptibilités religieuses se sont mêlées à des questions fiscales pour déclencher la colère des habitants. Dans cette province, l'état d'insurrection a été maté sans pitié par le pouvoir romain en 66-73 et 132-135 ap. J.-C. La destruction du Temple de Jérusalem par les Romains en 70 a créé de grandes rancœurs parmi les diverses communautés juives. Elles expliquent en partie la révolte judéenne méconnue de 115-117 ap. J.-C., qui touche l'Orient romain (Égypte, Cyrénaïque, Chypre, Mésopotamie).

Des chrétiens qui font bande à part

Mais bien plus que les problèmes causés par les Juifs, c'est la question lancinante des chrétiens qui a mis à l'épreuve la « tolérance » romaine. Leur volonté de faire bande à part et de ne pas participer aux fêtes les a rendus suspects. La menace de déstabilisation sociale a compté plus que leurs choix religieux en eux-mêmes. Pour les empereurs, qu'ils soient polythéistes ou qu'ils soient en passe de devenir chrétiens, tout est une affaire de concorde civile à préserver.

La tolérance des « païens » n'a donc rien à voir avec une forme de décontraction religieuse. En ce qui concerne les cultes, les polythéistes s'accommodent de l'altérité d'autant mieux qu'ils se croient supérieurs à elle ou qu'ils ne comprennent pas tout bonnement la rigidité des monothéistes. Tout allait bien tant que ces derniers ne créaient pas de désordre. En revanche, face à la menace d'un « séparatisme », les autorités romaines ont usé de violence. La victoire finale de la religion chrétienne semble moins le résultat physique d'un bras de fer que celui – lent et silencieux – d'un vaste changement de sensibilités, qui a notamment pris la forme d'un dégoût progressif pour les sacrifices d'animaux, tandis que, dans le même temps et sous l'effet de divers courants philosophiques, émergeait l'idée d'un unique principe divin : une sorte de monothéisme païen, en somme.

Si le caractère tolérant des polythéistes a été exalté par les Modernes, c'est le fait d'un malentendu, et plus souvent encore le fruit d'intentions polémiques. Au 16e et au 17e siècle, quand les guerres qui ont un soubassement confessionnel prennent une ampleur européenne, on comprend que de tels conflits religieux n'auraient pu avoir lieu dans l'Antiquité. Hobbes note, dans son *Leviathan* (1651), que « *les Romains, qui avaient conquis la plus grande partie du monde connu, ne se firent aucun scrupule de tolérer n'importe quelle religion dans la cité même de Rome, à moins que quelque chose en elle ne pût s'accorder avec le gouvernement civil* ».

Le 18e siècle va plus loin encore. Les philosophes des Lumières chantent les louanges de la religion romaine lorsqu'ils veulent attaquer le catholicisme. Les païens ne sont plus qualifiés d' « idôlatres », mais de polythéistes. C'est alors que Voltaire, pour porter haut la tolérance, lui trouve des origines antiques : « *Chez les anciens Romains, depuis Romulus jusqu'aux temps où les Chrétiens disputèrent avec les Prêtres de l'Empire, vous ne voyez pas un seul homme persécuté pour ses sentiments* » (*Traité sur la tolérance*, 1763).

Au vrai, les polythéistes ne se sont posé la question de la tolérance qu'à la fin de l'Antiquité. Il a fallu attendre qu'ils se sentent défaits pour formuler clairement la possibilité d'une coexistence effective des religions. La lettre – en forme de supplique – que l'aristocrate romain Symmaque, défenseur des cultes traditionnels, adresse en 384 aux empereurs chrétiens et à Valentinien II en particulier exprime cette tolérance « païenne » qui n'est plus qu'une manœuvre de la dernière chance. « *Les astres que nous contemplons sont identiques, nous avons le même ciel, le même monde nous enveloppe : qu'importent les manières de chercher le vrai ?* », écrit-il avant de rajouter, comme au terme d'un soliloque : « *Qu'il n'y ait qu'une seule route pour mener à un si grand mystère, c'est impossible.* » ●

MOT-CLÉ

*** Antiquité tardive**
Terme qualifiant la période des 4e-8e siècles de notre ère, permettant d'envisager ce moment plutôt comme un prolongement et une mutation de l'Antiquité romaine, que comme une rupture entre Antiquité et Moyen Âge.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Points de repère
Quand César devint un dieu

Rome dura plus de mille ans. Ses religions s'adaptèrent à de multiples contextes politiques et sociaux, et connurent nombre d'innovations, telle la divinisation de César…

JOHN SCHEID
Professeur honoraire au Collège de France, auteur notamment de *La religion des Romains*, Armand Colin, 2002, rééd. 2010, et de *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Aubier, 2005.

L'événement

L'assassinat de Jules César à Rome, le 15 mars 44 av. J.-C., déclencha une nouvelle période de guerres civiles et aboutit, seize ans plus tard, à un régime politique dans lequel le pouvoir était concentré entre les mains de l'empereur. Il eut également des conséquences religieuses. Un ou deux mois avant son meurtre, César avait été élevé par un acte officiel au rang de dieu. L'événement, inouï, indigna ses adversaires. Pourtant cette décision fut à l'origine d'un nouveau type de culte qui marqua les siècles suivants. Comment un même fait pouvait-il à la fois scandaliser et marquer le début d'une innovation religieuse durable ? Pour saisir ce paradoxe, il convient d'oublier notre conception du religieux pour insérer la décision et ses conséquences dans leur contexte.

Le partenariat dieux/humains

La religion romaine n'était pas une religion révélée et dominée par un Livre et des dogmes intangibles, mais un ensemble d'obligations rituelles à l'égard d'une pluralité de divinités léguées aux Romains par leurs ancêtres. Ce principe vaut pour la religion officielle des Romains comme pour les cultes privés des familles et des individus. La « foi » des Romains résidait dans la certitude que par le respect des sacrifices, des fêtes et des consultations divinatoires, ils assureraient leur succès sur Terre. L'autorité religieuse appartenait aux pouvoirs temporels : dans l'État aux magistrats, notamment aux consuls, et à leur conseil, le Sénat ; dans les familles aux pères de famille ; dans des associations privées aux présidents élus. Les autorités de l'État étaient assistées par quelques dizaines de prêtres élus et spécialisés : les pontifes pour ce qui touchait au culte officiel ; les augures pour la divination ; les quinze hommes préposés aux Livres sibyllins pour la gestion, la consultation et l'application des oracles tirés de ceux-ci.

L'immortalité des grands hommes

Toutes ces pratiques religieuses avaient en commun de viser non le salut de l'âme, mais la réussite des Romains dans leurs entreprises terrestres. La vie dans l'au-delà concernait les dieux, qui bénéficiaient toutefois sur Terre d'un partenariat avec les humains. Et c'étaient les communautés humaines qui les invitaient et les installaient dans leur rôle terrestre. C'est de cette manière qu'il faut comprendre la divinisation de César. Ce qui scandalisa les Romains bien-pensants n'était pas la divinisation en soi. L'inacceptable était qu'une personne vivante soit élevée au rang d'un dieu. Depuis toujours, les Romains ont fait de leurs défunts, par la célébration des rites funéraires, une partie de la divinité collective des dieux Mânes. Certains, comme Cicéron, allaient même jusqu'à vouloir élever un mort aimé au rang de divinité familiale. D'autre part, il était courant de vénérer le double divin d'un individu ou d'un groupe. Ce double naissait avec l'individu ou le groupe et disparaissait avec eux. On l'appelait *genius*, « génie ». Ainsi les familles vénéraient le génie du père de famille ; les magistrats et les citoyens rendaient un culte au génie de la ville de Rome. Enfin certaines théories et légendes postulaient que les grands hommes, comme Hercule ou Esculape, avaient été élevés au ciel après leur mort. Ce changement de statut pouvait être envisagé, car les dieux n'étaient pas radicalement différents des autres êtres vivants. Ils étaient simplement supérieurs et bénéficiaient de l'immortalité, depuis toujours ou à la suite d'une divinisation.

Une tradition religieuse très malléable

Quand le fils adoptif de César, Octave, poussa à l'été -44 à la divinisation effective de son père, suspendue par son assassinat, il se référait à toutes ces conceptions et pratiques. Maintenant que César était mort et qu'une comète apparue opportunément en juillet 44 av. J.-C. paraissait signaler sa montée au ciel, les actes décisifs prévus par la loi pouvaient être accomplis. On investit le prêtre (flamine) du divin Julius de sa fonction et on mit en chantier, à partir de -42, un temple sur le côté oriental du Forum romain. Les conflits civils retardèrent l'achèvement du bâtiment, mais une fois maître de la situation en -28, Octave devenu Auguste consacra le site. Désormais César était dieu à part entière. Néanmoins il ne fut pas un dieu très prisé, même par ses successeurs et descendants, les empereurs julio-claudiens. Car son image demeurait brouillée. Sa fin tragique dissuadait toute référence trop directe à sa figure.

En revanche, la pratique religieuse instituée par la décision de -44 aboutit à un nouveau culte collectif. En 14 ap. J.-C., quand Auguste décéda, il fut divinisé par le Sénat romain, reçut des prêtres, un temple et des jours de fête. Après lui, deux ou trois dizaines d'empereurs, d'impératrices et de princes furent également divinisées.

L'épisode fait apparaître la malléabilité de la tradition religieuse romaine. Dans la mesure où elle n'envisageait pas l'au-delà et le salut des âmes mais la réussite terrestre, la piété visait à mettre du côté des Romains tous les partenaires divins nécessaires à la réalisation de cet objectif. Cela se faisait soit en créant de nouvelles divinités, soit en invitant à Rome des divinités étrangères (*encadré*). Parfois aussi la manifestation d'un pouvoir encore inconnu entraînait la création d'une nouvelle divinité. Un jour, alors qu'un danger menaçait Rome, une voix sortie d'un bois sacré en avertit les Romains. À la suite de cet événement, le Sénat décida de faire rendre un culte au dieu qui avait parlé. On l'appela Aius Locutius, « Le Parleur-Disant ». Constatant le pouvoir et les hauts faits de César et des empereurs, les autorités décidèrent de même de leur accorder le statut qui leur convenait. Par la divinisation, elles les priaient de protéger désormais les destinées du peuple romain. ●

Cet article a été publié initialement dans « Une autre histoire des religions », *Sciences Humaines*, hors-série, n° 12, nov.-déc. 2010.

akg-images / Ninatallah

L'Assassinat de Jules César, Friedrich Heinrich Füger (1751–1818).

L'importation des dieux

Le peuple romain disposait de plusieurs manières d'enrichir le nombre de ses partenaires divins. L'une d'entre elles consistait à importer des divinités étrangères. Dans un premier temps, ce furent celles des voisins italiques, par exemple la Junon reine de Véies (Étrurie) ou la Junon de Lanuvium (Latium).

• **Au début du 3e siècle av. J.-C.,** un dieu médecin grec, Esculape d'Épidaure, fut invité pour combattre une épidémie. Plus tard, un oracle trouvé dans les Livres sibyllins promit aux Romains qu'ils mettraient un terme à la guerre contre Hannibal (218-202 av. J.-C.) s'ils introduisaient à Rome la Grande Mère, Cybèle. Avec elle entrait pour la première fois dans le panthéon une divinité lointaine, venue d'Anatolie.

• **À la faveur de la Paix romaine** arrivèrent à Rome d'autres divinités, qui furent adorées par des communautés privées : Mithra, Jupiter Dolichenus, la Déesse syrienne, Sabazios, le Dieu des Juifs et celui des chrétiens.

• **La dernière étape** dans ce brassage théologique fut l'adoption du Dieu chrétien. Devenu après la victoire de Constantin, en 312, le protecteur officiel de l'empereur, le Dieu chrétien pouvait maintenant bénéficier d'un culte, public et privé, au même titre que les autres dieux de la société et de l'État romains. Ses liens étroits avec la dynastie régnante conféraient au nouveau culte les moyens pour s'imposer en deux générations comme seul culte public. ● **J.S.**

Grec et latin
À quoi servent les langues anciennes ?

L'apprentissage des langues anciennes permet de se détacher des flux incessants de la com et du langage technico-bureaucratique…

Alors que nous subissons encore les effets d'une immense crise sanitaire, économique et sociale, il peut paraître vain de s'interroger sur l'intérêt de ces langues bien mortes que sont le grec ancien et le latin. Les Anciens, qui ont connu leurs épidémies, leurs crises, n'ont sans doute rien à nous apprendre sur ce que nous pouvons faire et espérer aujourd'hui ; et leurs langues, qui sont hors d'usage, encore moins. Se réfugier, en plein désarroi, dans les cultures antiques est un plaisir qui ne peut avoir qu'un temps. Ces cultures ne nous protégeront pas des périls politiques qui rôdent en Europe et ailleurs, notamment dans les remises en question radicales de nos normes démocratiques au nom de divers populismes virulents. Rome et Athènes n'ont pas été des remparts contre les dictatures triomphantes. Bien au contraire, le fascisme, le III[e] Reich et le régime de Vichy ont énergiquement encouragé l'étude de l'Antiquité.

PIERRE JUDET DE LA COMBE
Directeur d'études à l'Ehess, directeur de recherches émérite au CNRS, auteur notamment de *L'Avenir des Anciens. Oser lire les Grecs et les Latins*, Albin Michel, 2016 ; *Homère*, Gallimard, 2017.

Un contre-poison pour le présent ?

Et pourtant, ces langues vraiment mortes, au sens où elles ne sont plus des langues maternelles, où personne, ou presque, ne les parle, où aucune société ne les fait vivre, ont sans doute un rôle à jouer, comme contre-poison. Pour deux raisons qui peuvent paraître paradoxales. D'une part, ces langues restent actuelles, précisément parce qu'elles n'appartiennent à personne, à aucune classe sociale, à aucun pouvoir : elles mettent tout le monde à égalité devant l'étrangeté de ce qu'est une langue. D'autre part, parce qu'il ne s'agit pas de n'importe quelles langues, mais de celles qui, toutes deux, ont été, au moins depuis la Renaissance, la condition d'un gigantesque effort de civilisation dans l'ensemble des pays d'Europe. Cet effort, qui a touché la littérature, les arts, les sciences, la politique, a été à l'origine de nos langues et de nos cultures contemporaines.

C'est la vitalité même de cet effort de création qui a tué ces langues. Il les a rendues obsolètes, anciennes, alors même qu'on en reprenait ce qu'elles apportaient, pensait-on, de meilleur. Le latin et le grec n'étaient plus utiles à partir du moment où ce que ces langues offraient de plus fort dans leurs textes poétiques et scientifiques, dans leur capacité à dire le droit, la politique, la religion, était repris, transformé par les sociétés européennes pour construire leurs propres langues, leurs propres traditions. Ces langues passées n'étaient pas des racines identitaires comme on le dit souvent, mais des ressources infinies pour créer du nouveau, de nouveaux mots, de nouvelles idées. Chaque société moderne l'a fait à sa manière.

Nos langues ont une histoire

Le français vient bien du latin, comme toutes les langues latines, mais son rapport fondamental au latin n'est pas généalogique ; il est culturel, voulu. Il partage cela avec les langues européennes

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

non latines, qu'elles soient germaniques ou slaves. Comme elles, le français est devenu la langue d'une culture nouvelle, moderne, en reprenant, adaptant, changeant ce que le latin puis le grec ne cessaient de lui livrer, non pas en tant que langues, que codes, mais par la vitalité de leurs textes. Il s'est par là même libéré d'un latin survivant et codifié qui tendait à devenir de plus en plus figé, un latin d'école, ou de cuisine.

Apprendre, enseigner aujourd'hui ces langues qui ont été vivantes par leurs immenses effets culturels, c'est toucher du doigt le fait essentiel que nos langues actuelles, et donc nos manière de penser, de réagir, de nous exprimer, d'échanger, sont fondamentalement historiques. Elles dépendent d'une histoire qui nous dépasse, parce qu'elle vient de loin et a touché de nombreux pays. Cette histoire est la nôtre en ce qu'elle est agie par nous quand en parlant, en échangeant, en traduisant, nous innovons, nous changeons les manières habituelles de communiquer, comme n'ont cessé de le faire les Anciens en leur temps et les locuteurs qui, petit à petit, ont produit nos langues.

Quel rapport avec les crises qui nous frappent ? Les crises actuelles, renforcées par l'événement sidérant de la propagation d'un virus, rendent évidents de vrais dysfonctionnements de nos systèmes sociaux et politiques. Ces faiblesses ont un lien fort avec le langage actuel, avec ses maladies. Nous avons du mal à dire ce qui est totalement nouveau, à lui donner un sens, à le raccrocher à une histoire. Sans doute parce que le rapport au langage qui est enseigné et pratiqué par les groupes dirigeants de l'État et de l'économie réduit le langage à n'être d'abord qu'un outil de communication bien codifié, rigide (comme l'était le latin des écoles du Moyen Âge). Le langage est considéré comme un code réglé qu'il faut maîtriser si l'on veut se faire comprendre et convaincre de la manière la plus directe, la plus objective possible (quitte, pour cela, à préférer un anglais standard). La réalité que ce langage est censé dire passe pour être déjà bien quadrillée, cadastrée par des marqueurs, des indicateurs que l'on dit objectifs et qui doivent donc faire consensus : un langage à la fois techno et bureaucratique. Quand cette réalité se met à surprendre, on est perdu. Le culte de l'efficacité se révèle dans ce cas, comme dans tant d'autres, inefficace.

Erich Lessing/AKG

Élèves et maîtresse pendant une leçon, enluminure (13e siècle).

Expérimenter la souplesse de l'esprit humain

Apprendre quelques déclinaisons grecques ou latines ne va évidemment pas nous tirer d'affaire – ne serait-ce que parce que cet exercice concerne peu de monde : en 2017, un élève sur sept faisait du latin en 3e, et seulement un sur vingt-cinq en seconde (1). En fait, il ne s'agit pas du latin ou du grec, mais de la langue en soi, de la nôtre : quelle langue voulons-nous parler, écrire, échanger avec d'autres, selon quelle relation aux réalités qui nous entourent, à autrui, aux autres cultures qui, dans la diversité de leurs histoires, font le monde ? La fascination pour l'efficacité et l'idée qui l'accompagne que le langage doit être transparent, une « langue de service », ont fait que les locuteurs, leurs situations dans les sociétés changeantes qu'ils traversent, ont été oubliés. Ils n'ont plus été traités comme sujets porteurs d'une histoire, mais comme de simples fonctions.

Or dans un monde ouvert et diversifié, traversé de conflits, de systèmes de valeurs opposés, c'est la conscience de cette condition historique qui est requise, si l'on veut que les élèves soient vraiment compétents en langage, c'est-à-dire qu'ils accèdent à une compréhension partagée de ce qu'est la langue, de ce qu'elle peut, de ce qu'elle porte et, par là, de ce qu'apporte à l'humanité la diversité des langues. La connaissance, même restreinte, du latin et du grec, langues qui n'appartiennent à personne, offre aux élèves une occasion de se détacher du flux incessant de la communication, de s'arrêter et de se demander, librement, ce qu'est le langage, puisque le vocabulaire, mais surtout la syntaxe de ces langues sont autres que ceux du français (qui s'est longtemps cru universel). Cette connaissance offre l'occasion d'expérimenter, concrètement, que l'esprit humain est souple, inventif, d'une langue à l'autre, d'une époque à l'autre. Quant aux contenus des textes que les langues anciennes nous ont apportés, d'Homère à Saint Augustin, ils sont tout simplement fabuleux. ●

(1) Voir le rapport pédagogiquement très novateur de Pascal Charvet et David Bauduin, « Les Humanités au cœur de l'École », janvier 2018, http://cache.media.education.gouv.fr/file/Racine/49/4/Rapport_les_humanites_au_coeur_de_l_ecole_888494.pdf

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

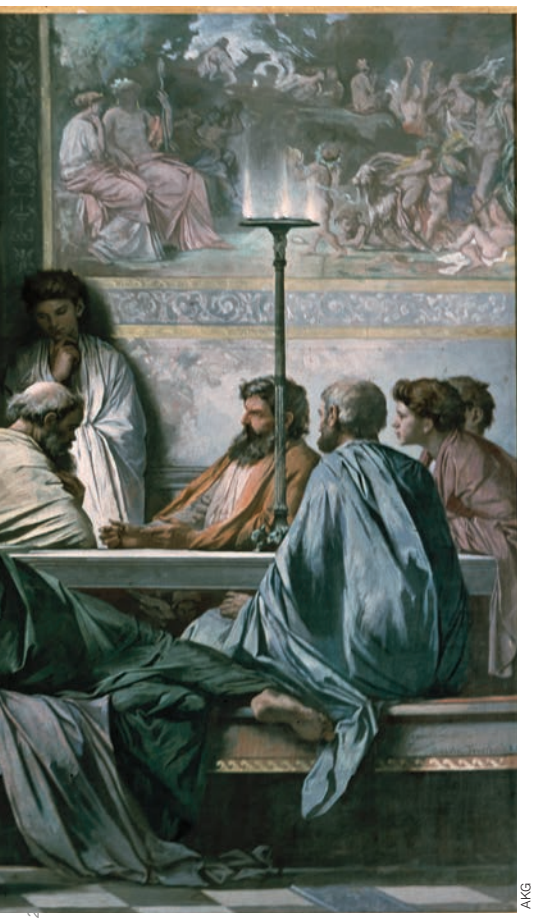
Artiste anonyme, *Le banquet de Platon*, huile sur toile (1869).

Les secrets des grands orateurs

Il est vital de redonner à l'art de bien parler l'importance qu'il avait dans l'Antiquité, en commençant par l'école. Illustration avec un petit bréviaire des figures-clés…

CYRIL DELHAY
Professeur d'art oratoire à Sciences Po. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'art de la parole et récemment : *Parler en public, principes et méthode*, Dalloz, 2020 ; *Je réussis mon Grand Oral du Bac*, avec Paul Vialard, Hachette Éducation, 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020



AKG

Pour comprendre l'art de bien parler tel qu'il nous a été légué par l'Antiquité grecque et romaine, on gagne à le considérer comme il était, un art de chair et de sang.

On l'a oublié, car jusqu'à une période récente et depuis plus d'un siècle, l'oral à l'école française a été réduit à la portion congrue en n'étant qu'une transposition maladroite de l'écrit. On ne s'attachait pas à donner aux élèves la compétence de parler en public. On ne mobilisait guère l'oral comme principe éducatif, le réduisant à la récitation, le plus souvent assis et comprimé derrière la table. Il en était ainsi de l'oral de français, où l'enjeu principal était devenu de restituer un commentaire de texte appris par cœur plus qu'habité, et où l'examinateur attendait un propos personnel comme une eau rare.

La reconquête a cependant débuté dans les programmes scolaires depuis quelques années. L'exploration vocale et le chant ont remplacé l'inénarrable flûte à bec dans l'éducation musicale ; plus largement, « les langages de la scène et du corps » font désormais partie du socle commun de compétences. Le texte officiel qui présente le Grand Oral du bac, inauguré en juin 2021, énonce l'objectif : acquérir la compétence de « parler en public de façon claire et convaincante ». On demande que le candidat effectue une présentation initiale de cinq minutes debout et sans notes ; on attend du futur bachelier qu'il incarne et adresse son propos.

L'épreuve anticipée de français évolue aussi, même si, du point de vue de l'oralité, on aurait pu aller plus loin. On consacre encore la moitié du temps – et des points – au commentaire linéaire et à la « question de grammaire » ; on rêverait d'une épreuve orale qui tire encore plus haut la spécificité de l'oral, avec une première partie où l'élève ait juste à lire un texte à voix haute, non pendant deux minutes, comme c'est le cas, mais cinq minutes durant, avec une vraie durée à affronter, car peut-on lire un texte, et l'interpréter, sans l'avoir compris et ressenti ? Une bonne lecture se suffirait alors à elle-même, il n'y aurait plus besoin de commentaires.

Un discours bien dansé

Cette difficulté à déployer l'oral comme principe éducatif se retrouve dans l'approche des figures de rhétorique, souvent cantonnées au seul écrit, alors qu'elles sont nées à l'oral, avec une existence physique, vocale et charnelle. Dans l'Antiquité grecque, on disait ainsi d'un discours qu'il était bien dansé, lorsque les gestes de l'orateur étaient en harmonie avec ses paroles. Le geste, la voix, le rythme étaient considérés comme essentiels. Aussi, si l'on considère les figures de rhétorique, on évitera l'herbier de fleurs desséchées et l'énumération abstraite. On ne tombera pas dans l'écueil d'une parole coupée de sa sève. On restituera chaque figure dans son principe vital, dans son contexte social, en dépliant la façon dont elle était incarnée et adressée par les Antiques. Ne pas recueillir l'héritage comme une figure empaillée, un trophée accroché triomphalement au mur, mais comme un legs puissant en ce qu'il questionne notre propre modèle éducatif et ses manques.

Car ce que nous enseigne l'Antiquité est que les plus puissantes figures de rhétorique, bien loin d'être de simples ornements, modèlent la vie sociale ; il faut se les approprier pour en jouer et les déjouer. ●

> Anaphore

(du grec *anaphorá*, « reprise, rapport »); figure qui consiste à commencer des vers, des phrases ou des ensembles de phrases ou de vers par le même mot ou le même syntagme.

L'anaphore nourrit le rythme par la répétition. Un des plus beaux exemples se trouve dans le discours de Martin Luther King, partition musicale construite sur une charpente de reprises anaphoriques, plusieurs dizaines, parmi lesquelles, « *I have a dream* ». La répétition à l'écrit est vite estampillée comme une incongruité. Elle est un fondement de l'oral depuis l'Antiquité car la parole est musique. À telle enseigne que *L'Iliade et l'Odyssée* sont constituées non de « chapitres » mais de « chants ».

À une époque où le théâtre, dans l'Athènes du 5e siècle, est à la fois fête religieuse et civique, la partition des chœurs repose sur de nombreuses reprises anaphoriques. Elles sont une pulsation partagée au sein du chœur, constitué par un ensemble de citoyens, comme →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 2

➔ avec le public, et parfois le soutien de la danse car ce chœur danse. Ce chœur porte la parole, l'occupation de l'espace, le geste démultiplié par le collectif, avec une force inédite.
Il faut ainsi imaginer le chœur des Suppliantes dans la pièce éponyme d'Eschyle. Elles sont les cinquante filles de Danaos qui cherchent asile en Égypte pour échapper au mariage auquel leurs cinquante cousins veulent les contraindre. Elles répètent deux fois au début de la tragédie, une revendication que ne désavoueraient pas les défenseurs des droits modernes, devant 10 000 à 15 000 spectateurs : « *Puisse la lignée d'une auguste aïeule échapper, grands dieux, à la couche des mâles et rester libre et vierge !* »
Le chœur, on le retrouve bien sûr aujourd'hui dans le chant, à l'opéra et dans quelques tragédies antiques toujours jouées, ou encore dans la comédie musicale. On dit des chanteurs au sein d'un chœur qu'ils se mettent à battre au même rythme de pulsation cardiaque après quelques minutes de chant.
Le chœur choral a fait son entrée dans les programmes scolaires en 2018. Non pas qu'il n'eut pas existé auparavant, mais seulement à l'initiative d'un enseignant ou d'une équipe pédagogique. Le chœur réclame l'écoute intime des autres en même temps que l'expression de sa propre voix. Il enjoint à trouver sa place singulière au sein d'un collectif. Il était temps qu'il fasse son retour comme principe éducatif non pas accessoire mais essentiel. Que la reprise anaphorique et les refrains retrouvent leurs lettres de noblesse.

> Digression

(du latin *digressio*, du verbe *digredi* signifiant « action de s'éloigner » ; en grec : parékbasis »)
En changeant provisoirement de sujet, il s'agit de jouer sur le temps, de prendre son temps. L'usage politique est fondamental. Dans la *Guerre du Péloponnèse*, Thucydide relate comment les représentants de Sparte se rendent à Athènes – dont la puissance montante inquiète – pour demander aux Athéniens de renoncer à se fortifier. Comment l'Athénien Thémistocle se débarrasse-t-il de la requête ? On dit à la délégation lacédémonienne que des représentants d'Athènes se rendront à Sparte pour discuter de la question. Thémistocle demande qu'on l'y envoie avec d'autres ambassadeurs, mais en veillant à ce que ses collègues partent bien après lui. Une fois arrivé à Sparte, au lieu de se présenter aux autorités, il laisse passer du temps en invoquant divers prétextes, disant notamment qu'il attend ses collègues « *restés en arrière pour régler quelque affaire* ». Las, des Spartiates revenant d'Athènes disent qu'on y construit une muraille. Thémistocle répond qu'il ne faut pas croire ces « *on dit* », que les Spartiates peuvent envoyer à Athènes des hommes intègres pour s'en assurer. Il demande en sous-main aux Athéniens de retenir cette nouvelle délégation. Lorsque lui-même est rejoint à Sparte par ses collègues ambassadeurs, ceux-ci lui apprennent que le mur d'enceinte est désormais suffisamment haut. Il déclare alors aux autorités spartiates que « s*i elles veulent s'adresser à Athènes, elles doivent désormais savoir qu'elles auront affaire à des gens capables d'assurer leur sécurité et de juger par eux-mêmes de leurs intérêts et de ceux de la Grèce.* »
Une stratégie que bien des puissances ne renieraient pas dans les relations internationales d'aujourd'hui.
Il n'y a pas que dans le domaine politique que la bonne digression doive être stratégique et structurante. C'est encore le cas dans les arts, au théâtre, comme dans un roman, une série ou un jeu vidéo. À défaut d'une finalité consciente, la digression est coupable : elle apparaît comme un manque de maîtrise de son sujet.
La frontière n'est pourtant pas toujours évidente. Un correcteur indiquera dans la marge d'une copie « digression » en face d'un passage jugé hors-sujet et le travail perdra quelques points précieux. Pour autant, la dissertation n'est-elle pas un art de la digression, à s'écarter des lieux communs d'un sujet, pour mieux le traiter, avec la bonne distance et plus de profondeur ? S'éloigner pour mieux saisir. La bonne digression, en feignant l'éloignement, la perte de temps, est un art pour se rapprocher et en gagner. Un art de la promenade et du lâcher-prise en quelque sorte. « *Oserais-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation ? Ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdr*e », écrivait Jean-Jacques Rousseau.

> Hyperbole

(du grec *hyperbolê*, de hyper, « au-delà », et *ballein*, « jeter ») ; cette figure de style consiste à exagérer l'expression pour mettre en relief une idée et se faire entendre.
De là à être accusé d'abus pour se faire une place, il n'y a qu'un pas qui fut franchi par Hyperbolos, transfuge de classe, chef du parti démocratique à Athènes. Il tente en -418 / -417 de faire ostraciser Nicias et Alcibiade, mais en raison d'une combine, c'est lui qui se trouve condamné. Les Athéniens convinrent t peu après qu'appliquer la procédure à un tel homme avait été… excessif.
L'hyperbole est un pied de biche en rhétorique qui permet de changer une perception du monde trop tranquille. Il faut alors un coup de force

pour révéler ce qu'on tenait sous le boisseau. C'est l'œuvre magistrale de Victor Hugo qui, avec *Les Misérables*, rend visibles les invisibles. C'est encore Greta Thunberg qui déclare : « *Les gens souffrent, ils meurent. Des écosystèmes entiers s'effondrent, nous sommes au début d'une extinction de masse, et tout ce dont vous parlez, c'est d'argent, et des contes de fées de croissance économique éternelle ? Comment osez-vous !* »
Attention cependant au retour de bâton, si l'excès apparent que permet l'hyperbole, au lieu de révéler la réalité, se révèle une supercherie. Trump n'avait-il pas été élu en 2016 sur le slogan : « *Make America Great Again !* » ?

> Litote

Dire moins pour laisser entendre davantage. La litote est l'art consommé de la vie en société et de la maîtrise des codes, d'une forme d'élégance et de contrôle sur soi, et permet l'humour. Qu'on en juge : « *Je la dépouillai de sa tunique, dont le tissu léger ne me cachait cependant aucun de ses appas. Corinne toutefois faisait, pour la garder, quelque résistance ; mais ce combat n'étant point celui d'une femme qui veut vaincre, elle consentit bientôt sans peine à être vaincue.* » Ovide.

> Parabole

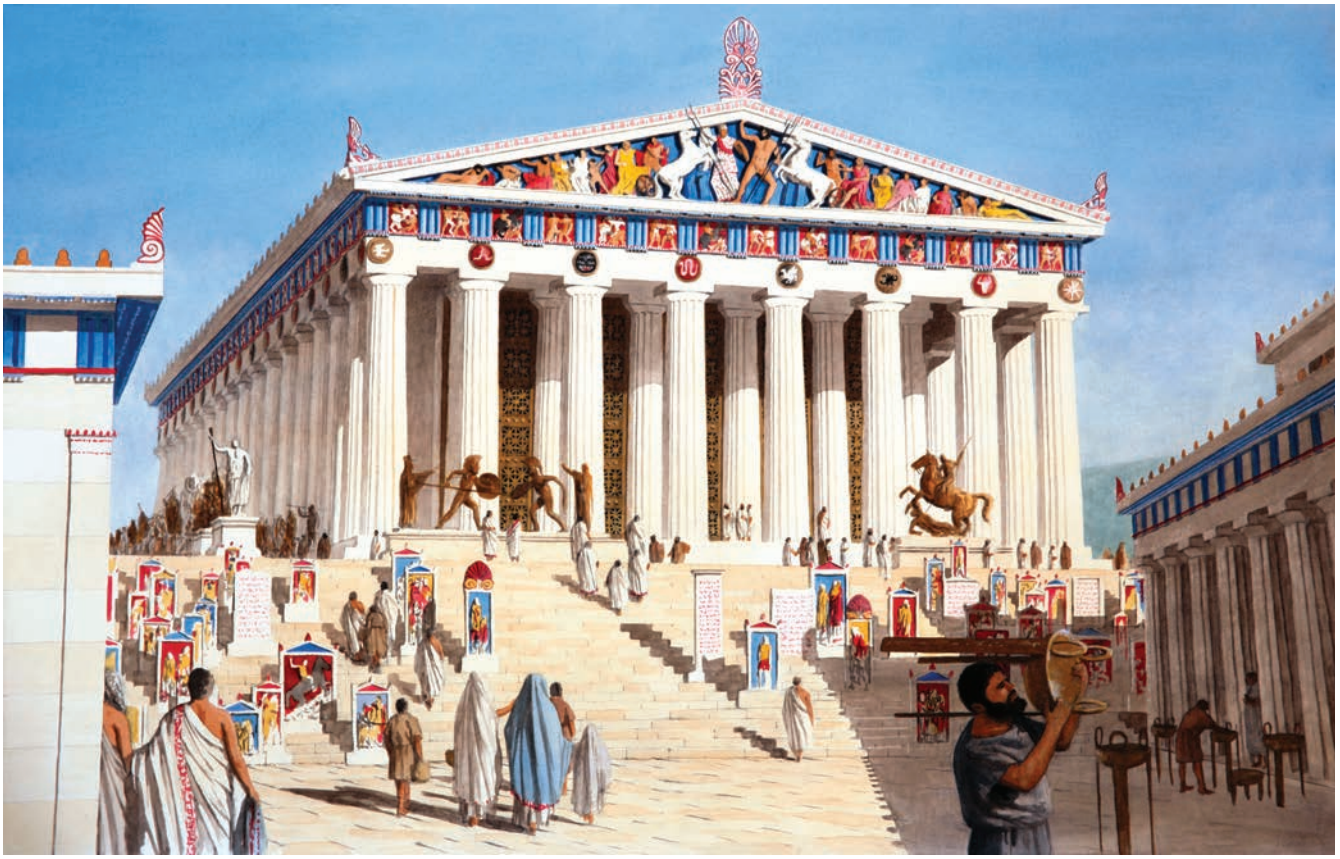
La parabole consiste en une courte histoire qui utilise les événements quotidiens pour illustrer un enseignement, une morale ou une doctrine. Elle est d'une grande efficacité à une époque où l'écrit est peu présent. Jésus s'interposant devant la femme adultère qu'on veut lapider déclare : « *Que celui qui peut se vanter de n'avoir jamais péché lui jette la première pierre.* »
La bonne parabole correspond à une simplification, mais comme étape ultime de l'élaboration, selon la formule de Léonard de Vinci. Aujourd'hui, où les dirigeants sont tentés d'utiliser le langage techno pour parler de faits complexes, elle traduit le souci et le talent de s'adresser à tous les publics.

> Paraclausithyron

(du grec *paraklaiô*, « pleurer auprès de », et *thura*, « porte »)
Le paraclausithyron est la lamentation de l'amant – souvent éconduit – devant la porte, le corps tendu vers l'inaccessible. C'est un topos de l'Antiquité grecque et romaine. « *Regarde, fais disparaître un instant cette cruelle barrière, et tu verras comme cette porte est mouillée de mes larmes* », lance le poète à l'esclave qui garde l'entrée de son amante, Corinne, dans *Les Amours* d'Ovide. Dans *Le Banquet* de Platon, Pausanias évoque un tel usage où l'amant, pour conquérir son aimé, accompagne sa requête de « *supplications et d'embrassements, prononce des serments, va se coucher sur le pas de sa porte* (…), *admettant une forme d'esclavage que n'accepterait aucun esclave* ». Prenant la forme d'un chant de rue, le paraclausithryon se retrouve dans la scène du balcon lorsque Roméo veut s'élancer vers Juliette.
Kafka livre sans doute l'extension la plus étonnante du paraclausithryon, dans la nouvelle *Devant la loi* (1915, reprise dans *Le Procès*). Une sentinelle se tient postée devant la Loi ; un homme de la campagne vient un jour la trouver et lui demande la permission d'entrer. La sentinelle lui dit que ce n'est pour le moment pas possible, que cela le sera peut-être plus tard, et l'effraie en lui parlant des nombreux obstacles qui l'attendent. L'homme décide d'attendre, et l'attente dure des années. Il se focalise sur le gardien. Finalement, sur le point de mourir, il lui demande pourquoi personne d'autre n'a essayé d'entrer. Comme il est quasi sourd, le gardien lui hurle alors : « *Cette entrée n'était faite que pour toi, maintenant je pars, et je ferme la porte.* »

> Question

Il y a trois types de questions en rhétorique. L'une dénommée « question rhétorique », dont l'auteur connaît la réponse, appelée aussi « fausse question ». Il y a la deuxième, question double et vraie question, la mère de la rhétorique : qu'ai-je à dire ? À qui je m'adresse ? De la réponse dépend le choix des figures. Les questions du troisième type sont aux frontières de la philosophie et de la rhétorique. Elles ne visent pas à convaincre l'autre, mais à l'aider à accoucher de son esprit, dans un va-et-vient constant avec le cerveau de l'interlocuteur. Elles sont écoute active et discipline pour ne pas imposer sa vue à l'autre. Questions en cascade de la maïeutique prônée par Socrate. Un exercice de haute voltige qui inspire aujourd'hui aussi bien la psychanalyse, l'accompagnement dans le développement de compétences ou la pédagogie.
Chez Platon, les questions sont posées dans un contexte concret. Les disciples de Socrate philosophent avec lui sur la question de l'amour, allongés toute la nuit jusqu'au petit matin, en buvant du vin (*Le Banquet*). Avec lui toujours, ils s'interrogent sur l'attitude que doit avoir le philosophe face à la mort alors que leur mentor s'apprête à boire la ciguë mortelle, à marcher une dernière fois, avant de s'allonger, de sentir son corps se refroidir par les pieds, puis les jambes, puis le bas-ventre, précise Platon, laisser la vie partir, en donnant une ultime recommandation à Criton : « *Tu veilleras à ce qu'on paie son coq à Asclépios* » ; un hommage final à la probité, sous forme de parabole… ●



Balage Balogh/archaelogyillustrated.com/AKG

Le temple du Parthénon sur l'Acropole d'Athènes.

Athènes
la démocratie au berceau

En moins de deux siècles d'existence, la démocratie athénienne a gravé dans nos imaginaires des modèles politiques majeurs, de l'assemblée citoyenne au tirage au sort en passant par la révocation des élus.

JEAN-MARIE POTTIER
Journaliste.

En cet hiver 431 av. J.-C., Athènes a élevé un pavillon pour accueillir les dépouilles des soldats morts durant la première année de la guerre du Péloponnèse. Des lamentations s'élèvent au passage des cercueils en bois de cyprès, avant qu'un orateur ne prononce l'éloge funèbre des défunts. Le stratège Périclès, qui dirige les opérations contre Sparte, se sert de son discours, si l'on en croit le récit laissé par l'historien Thucydide, pour exalter les valeurs démocratiques de sa cité : « *Comme notre gouvernement n'est*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens mais dans celles du grand nombre, il a reçu le nom de démocratie. »

Athènes, berceau de la démocratie : l'image reste gravée dans notre imaginaire politique, près de vingt-cinq siècles plus tard. Le glorieux passé politique grec a d'ailleurs été largement rappelé, ces dix dernières années, quand le pays s'est retrouvé placé sous la tutelle de l'Union européenne et des institutions financières internationales du fait de l'explosion de sa dette publique. « *Dans ce lieu qui a vu naître la démocratie, nous donnons à la démocratie une chance de revenir* », lançait ainsi en juillet 2015 le Premier ministre Aléxis Tsípras, du parti de gauche radicale Syriza, quelques jours avant que les électeurs grecs ne rejettent à sa demande un nouveau plan d'austérité.

Selon l'historien Moses Finley, « *ce sont les Grecs, somme toute, qui ont découvert non seulement la démocratie mais aussi la politique, l'art de parvenir à des décisions grâce à la discussion publique, puis d'obéir à ces décisions, comme condition nécessaire pour une existence sociale civilisée* ». Il estime que si les Grecs n'ont pas connu les premiers la démocratie – d'autres régions, en Mésopotamie ou en Inde, ont probablement développé des formes de pouvoir démocratique avant eux –, ils l'ont découverte, « *tout à fait comme Christophe Colomb, et non quelque navigateur viking, découvrit l'Amérique* ».

Une construction par étapes

Et parmi les cités-États (les *polis*) de culture et langue grecques, nulle mieux qu'Athènes n'a incarné cette découverte. Selon les calculs de l'historien américain David Teegarden, au 5e siècle av. J.-C., près de la moitié des cités-États qui formaient le monde grec se sont gouvernées, à un moment ou à un autre, de manière démocratique : ce furent par exemple le cas d'Argos, de Syracuse en Sicile, ou d'Éphèse dans la Turquie actuelle. Mais aucune n'a laissé autant de témoignages, notamment écrits, de sa vitalité, du théâtre à la philosophie, de l'astronomie à la médecine, que l'actuelle capitale grecque. Et ce en « seulement » deux siècles de démocratie, des réformes décisives consolidant ce régime en -508 au retrait du droit de vote à plus de la moitié des citoyens athéniens après une défaite militaire face aux Macédoniens, en -322.

La démocratie athénienne a eu plusieurs pères ; son institution a connu plusieurs étapes. Au 7e siècle av. J.-C., le législateur Dracon impose tout d'abord que les lois soient dorénavant écrites, et donc accessibles à tous, et non plus orales et coutumières. Des lois par ailleurs particulièrement sévères, ce qui explique qu'on parle encore aujourd'hui dans notre langage courant d'une punition « draconienne ». Au tout début du 6e siècle av. J.-C., Athènes doit faire face à des conflits internes et à une importante pauvreté qui conduit certains habitants à se vendre comme esclaves à leurs compatriotes pour payer leurs dettes. Un autre législateur, Solon, efface alors les dettes des emprunteurs en faillite, interdit la mise en esclavage d'un Athénien par un autre, établit une liberté de circulation sur le territoire et permet aux citoyens réunis en un tribunal public, l'Héliée, de juger certains crimes. Le régime politique de la cité reste néanmoins censitaire : les Athéniens sont divisés en quatre classes selon leur fortune, certaines fonctions étant réservées aux plus fortunés, d'autres ouvertes aux classes « moyennes » mais excluant les plus pauvres.

Il reviendra ensuite à un autre législateur, Clisthène, de réformer en profondeur la vie publique athénienne en transformant l'ancien système de tribus qui la régente. Après une révolte populaire, il réorganise, en -508, la citoyenneté sur un modèle fédéral : sur ce territoire de 2 500 km² seulement (l'équivalent du Luxembourg actuel), chaque citoyen participe dès lors au gouvernement d'un des 139 dèmes (quartiers) de la cité, ces dèmes étant eux-mêmes regroupés en trente trittyes. La réunion de trois trittyes forme une tribu, qui sert notamment de base à la désignation par tirage au sort de la Boulè, ou Conseil des Cinq Cents, l'organe chargé de recueillir et d'évaluer les propositions de lois soumises à l'assemblée du peuple, l'Ecclésia. Pour éviter que la vie politique ne dégénère en affrontements géographiques, chaque tribu se compose d'une trittye des trois grandes régions d'Athènes : le littoral, la campagne et la ville.

Au fil de ces réformes, la démocratie athénienne enracine en ses citoyens deux valeurs cardinales : l'isonomie (l'égalité devant la loi) et l'iségorie (le droit égal à prendre la parole). Des valeurs qui vont permettre le développement de la cité en favorisant l'échange d'informations, la coopération et la confiance, écrit l'historien américain Josiah Ober dans *L'Énigme grecque*, un récent essai consacré à l'âge d'or de la démocratie athénienne : « *Les citoyens, qui possédaient collectivement le pouvoir d'instituer de nouvelles règles, avaient du coup une confiance plus grande dans celles avec lesquelles ils vivaient et les considéraient comme relativement justes.* »

Une démocratie limitée

Ce pouvoir de décider collectivement des règles s'incarne notamment dans l'Ecclésia : réunie quarante fois par an, celle-ci peut théoriquement rassembler tous les citoyens athéniens, c'est-à-dire plusieurs dizaines de milliers d'hommes chargés de se prononcer sur les normes de la cité. À travers elle, Athènes s'est avérée l'une des incarnations les plus achevées de la démocratie directe, soit une démocratie dont les citoyens ne délèguent pas la responsabilité du vote de la loi à des représentants. Une vision impliquée de la citoyenneté symbolisée par le serment instauré à la toute fin du 5e siècle av. J.-C., après une éphémère restauration oligarchique : « *Je ferai périr, par parole, par action, par vote, et de ma main, si je le puis, quiconque renversera la démocratie athénienne, ou, le régime une fois renversé, exercera par la* →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

North Wind Pictures Archive/AKG

Buste d'Aristote, gravure sur bois (19e siècle).

Les régimes politiques selon les penseurs grecs

On doit aux penseurs grecs de l'Antiquité d'avoir progressivement dessiné une typologie des régimes politiques restée classique, en trois puis six catégories. À la fin du 4e siècle av. J.-C., Aristote, dans son traité *Politique*, définit ainsi un régime par son souverain (un individu, une élite, le peuple) et par son esprit (la recherche du bien commun ou au contraire de l'intérêt propre du souverain). Il existe donc six régimes possibles : la **monarchie** ou royauté, qui peut dégénérer en **tyrannie** ; l'aristocratie, qui peut verser dans l'**oligarchie** ; et la *politeai*, le régime **constitutionnel** ou république, qui peut se dégrader en **démagogie**. ●

J.-M.P.

→ *suite une magistrature, quiconque se lèvera pour s'emparer de la tyrannie ou aidera le tyran à s'établir.* »

La démocratie athénienne est certes une démocratie composée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, mais une démocratie qui exclut. Elle prive de droits politiques les femmes (ce qui n'est d'ailleurs pas sa spécificité puisqu'il faut se souvenir, par exemple, que la France n'a donné le droit de vote à ces dernières qu'en… 1944) ainsi que les esclaves, dont le nombre est bien supérieur à celui des citoyens. L'immense majorité de la population (autour de 90 %) n'était donc pas autorisée à participer à la vie publique, ce qui doit suffire à nous vacciner contre toute tentation d'idéaliser la démocratie athénienne. La vision du peuple assemblé se prononçant quotidiennement sur son avenir, sans tomber dans l'apathie entre deux élections, doit également être nuancée. Si Périclès lance dans son célèbre éloge funèbre « *qu'un homme ne se mêlant pas de politique mérite de passer, non pour un citoyen paisible, mais pour un citoyen inutile* », le droit de participer ne signifiait pas participation effective. Le quorum de l'Ecclésia (niveau de participation minimal pour qu'une décision soit valable) n'était que de 6 000 votants, soit 15 à 20 % des citoyens, et il fut décidé par Périclès au IVe siècle av. J.-C. de créer une indemnité financière, le *misthos*, pour inciter les plus pauvres à participer. À Athènes, il existait déjà une « classe politique », des professionnels de la chose, les *politeuomenoi*, par opposition aux citoyens passifs, les *idiôtai*. Le peuple athénien fut aussi accusé de se laisser envoûter par les orateurs qui lui servaient de beaux discours, les démagogues, ce qui lui valut d'être présenté dans une pièce comique d'Aristophane, *Les Guêpes*, comme « *une assemblée de moutons siégeant ensemble* ».

La possibilité pour la masse de voter sans contre-pouvoir des mesures néfastes figure d'ailleurs au cœur de la critique de la démocratie athénienne – et, plus largement, depuis, de celle de la démocratie directe. Au 17e siècle, le philosophe politique anglais James Harrington estimait ainsi qu'il avait manqué à la démocratie athénienne, pour survivre plus longtemps, une « aristocratie naturelle » susceptible de « *détourner le peuple de ces turbulences constantes qui finirent par provoquer sa ruine* ». Un siècle plus tard, James Madison, un des pères fondateurs de la république américaine, considérait que les Athéniens auraient dû instaurer « *des garde-fous contre la tyrannie de leurs propres passions* » : « *La liberté du peuple aurait alors pu échapper au reproche indélébile d'avoir un jour condamné des citoyens à la ciguë avant de leur édifier des statues le lendemain.* »

L'immense majorité de la population n'était pas autorisée à participer à la vie publique.

Une référence toujours convoquée

Au-delà de la critique ou de l'éloge de la démocratie athénienne, de nombreux historiens appellent avant tout à ne pas en faire un modèle à simplement copier ou dupliquer, mais une référence avec laquelle dialoguer. Selon Pierre Vidal-Naquet, « *la Grèce n'est pas dans notre histoire.* (…) *Ce qui est dans notre histoire ou du moins dans une partie de notre histoire et que nous ne pouvons en arracher, parce qu'elle est le passé, c'est le dialogue avec la Grèce et d'abord avec les textes grecs.* » Ces dernières années, ce dialogue constant s'est ainsi emparé, vague de « dégagisme » électoral oblige, des procédures par lesquelles les Athéniens

écartaient leurs magistrats incompétents ou malhonnêtes. On cite souvent l'ostracisme, qui permettait au peuple de bannir chaque année de la cité pour dix ans un citoyen soupçonné de menées tyranniques. Mais les Athéniens pratiquaient aussi un genre de contrôle de constitutionnalité, la *graphe paranomon*, qui permettait la mise en accusation individuelle des auteurs d'une loi illégale, ainsi qu'une sorte d'*impeachment*, l'*eisangelia eis ton demon*, qui permettait de poursuivre un magistrat soupçonné de trahison politique.

Une autre de ses procédures courantes, le tirage au sort, a aussi connu un retour en grâce récent : elle a par exemple été utilisée en France pour désigner les 150 membres de la Convention citoyenne pour le climat, ou en Islande pour choisir les mille citoyens chargés d'ébaucher une nouvelle Constitution après la grave crise financière de 2008.

Dans un ouvrage désormais classique, *Principes du gouvernement représentatif* (Calmann-Lévy, 1995), le philosophe Bernard Manin a fait de ce tirage au sort une caractéristique cruciale de la démocratie grecque par opposition à la démocratie représentative : utilisé notamment pour désigner les membres de la Boulè et des tribunaux populaires, le tirage au sort garantissait que, même s'ils l'avaient voulu, les Athéniens n'auraient pas pu systématiquement reconduire les mêmes au même poste. Qu'un citoyen avait une forte chance d'occuper une fonction publique à un moment de son existence, de gouverner après avoir été gouverné. Une réflexion toujours d'actualité dans nos sociétés de plus en plus inquiète des dangers du cumul des mandats et de la coupure entre « professionnels » de la politique et citoyens « ordinaires ». Pour reprendre une distinction établie par Pierre Rosanvallon, Athènes nous rappelle que si la démocratie est le pouvoir de tous, on peut aussi la définir, dans le bon sens du terme, comme le pouvoir de n'importe qui. ●

QUELQUES LECTURES :

- **Démocratie antique et démocratie moderne**
  Moses Finley, préface de Pierre Vidal-Naquet, 1973, réédité par Payot & Rivages en 2019.
- **Principes du gouvernement représentatif**
  Bernard Manin, Calmann-Lévy, 1995.
- **Regards sur la démocratie athénienne**
  Claude Mossé, Perrin, 2013.
- **L'Énigme grecque. Histoire d'un miracle économique et démocratique (VIe - IIIe siècle avant J.-C.)**
  Josiah Ober, 2015, trad. française La Découverte, 2017.
- **Power & the People. Five Lessons from the Birthplace of Democracy**
  Alev Scott et Andronike Makres, Riverrun, 2019.
- **Death to Tyrants ! Ancient Greek Democracy and the Struggle against Tyranny**
  David Teegarden, Princeton University Press, 2014.

SCIENCES HUMAINES
Comprendre *l'humain* et *la société*

OFFRE RÉSERVÉE À NOS ABONNÉS

OPTION 2 HORS-SÉRIES/AN 12€ SEULEMENT
Prix unique toutes destinations

POUR ALLER PLUS VITE souscrivez par téléphone !
03 86 72 07 00
code PROMO OPHS9GD

☐ OUI, je suis déjà abonné(e) à *Sciences Humaines*
Mon numéro d'abonné(e) est : .....
et je souscris à l'option 2 hors-séries/an au prix de 12 €

Société : .....
Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
CP : ..... Ville : .....
Pays : .....
Cycle/filière ou profession : .....
Courriel : .....
Indispensable pour recevoir la newsletter

Si vous n'êtes pas encore abonné(e), voir bulletin page 19.

MODES DE RÈGLEMENT
à retourner avec votre règlement sous enveloppe à :
SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89 004 Auxerre Cedex - France

☐ Je règle aujourd'hui la somme de 12 €

Ci-joint mon règlement par :
☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Virement : CCP - BAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558
☐ BIC : PSSTFRPPDIJ
Carte bancaire N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Expire le : ☐☐☐☐
Cryptogramme ☐☐☐
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

Conformément à la loi informatique et Liberté, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant. Vous pouvez vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Splendeurs et misère de la **République romaine**

La très aristocratique République de Rome a duré près de cinq siècles, grâce à une architecture institutionnelle complexe que ses conquêtes ont fini par déséquilibrer.

Lanmas/Alamy

César franchit le Rubicon, illustration colorisée (1885).

JEAN-MARIE POTTIER
Journaliste.

Jules César affiche une mine sombre. Assis autour d'une grande table, entouré de ses proches conseillers, le consul romain se lance dans une tirade : « *Le Sénat veut se venger de moi car j'ai diminué son influence… Il faut que je lui donne une leçon.* » La scène n'est ni tirée du récit d'un historien romain ni du *Jules César* de Shakespeare mais d'une œuvre qui a nourri la vision de la Rome antique de bon nombre d'entre nous : la bande dessinée *Astérix* – plus précisément l'épisode *La Zizanie*. Elle symbolise bien, en une poignée de bulles, l'image que l'on garde des institutions de cette époque : si, dans notre imaginaire, l'Athènes antique s'incarne dans le peuple rassemblé, la République romaine se résume à un jeu complexe d'institutions en lutte entre elles.

Comme l'écrit l'historien Claude Mossé, certains Romains admiraient sincèrement la culture et la civilisation grecque mais cette attirance « *n'impliquait pas admiration pour un système politique qui n'était qu'en apparence de même nature que la République romaine* ». Les deux régimes partagent en tout cas une date de naissance proche : la République romaine naît de la chute de la royauté étrusque en -509, très peu de temps avant les réformes décisives du grec Clisthène ; elle prend officiellement fin entre 31 et 27 av. J.-C. quand Octave, le petit-neveu de Jules César, concentre les pouvoirs et finit par se faire sacrer empereur sous le nom d'Auguste.

S.P.Q.R. : « Le Sénat et le peuple romain »

Coincée entre une monarchie et un empire, cette République se distingue

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

de ces deux régimes par la façon dont la chose publique (*res publica*) est laissée aux mains d'une communauté civique qui ne peut se résumer aux intérêts d'un clan ou d'une famille, même si elle s'épanouit dans un système politique beaucoup plus censitaire que celui d'Athènes. Selon l'historien Edward Watts, « *la République était un système politique assujetti à personne si ce n'est la communauté dans son ensemble. Ses décisions et récompenses ne représentaient pas les caprices d'un maître unique mais les sentiments et les décisions de la communauté romaine.* »

Sur de nombreux édifices de Rome, on peut encore lire aujourd'hui l'inscription S.P.Q.R., pour « *Senatus populusque romanus* » : « Le Sénat et le peuple romain ». Le résumé très raccourci d'une architecture institutionnelle sans Constitution écrite, complexe et mouvante au fil des siècles. Assemblée des grandes familles, le Sénat exerce un pouvoir de contrôle : comme il réunit les anciens magistrats, il constitue un des points avancés du *cursus honorum*, la « carrière des honneurs ». Le peuple, lui, n'est pas réuni au sein d'une seule assemblée comme celui de la démocratie athénienne mais en plusieurs assemblées dans lesquelles il est divisé en groupes, baptisés centuries, curies ou tribus. Les citoyens sont par exemple hiérarchisés en presque deux cents centuries selon leur contribution militaire et leur fortune, avec les cavaliers et les plus riches en haut de la pyramide et les non-possédants tout en bas : de la même manière que les États généraux du royaume de France votaient « par ordre » et non « par tête », les « comices centuriates », qui élisent chaque année les deux consuls, votent par centuries, ce qui garantit le plus souvent la majorité aux plus riches et puissants. Pour l'historien Michel Humm, la République romaine se rapprochait d'une « *authentique "aristocratie" : il s'agissait précisément d'un régime politique où ceux qui étaient considérés comme "les meilleurs"* [...] *avaient part prépondérante, voire exclusive, aux affaires* ».

Une autre division, essentielle dans les premiers siècles de la République, passe entre les patriciens, descendants des familles fondatrices de Rome, qui exercent notamment une suprématie religieuse, et les plébéiens, l'immense majorité des autres citoyens libres. En -494, ces derniers, forts d'un rôle militaire croissant, font sécession en armes au sommet du Mont Sacré en exigeant un meilleur partage des terres et du pouvoir politique. Ils obtiennent alors la création de tribuns de la plèbe, qui peuvent opposer leur veto aux autres magistrats et au Sénat et dont la personne est inviolable en vertu de leur *sacrosanctitas*. Au fil des décennies qui suivent, ils obtiennent également que l'assemblée qui leur est réservée, le concile de la plèbe, puisse voter des lois qui s'imposent à tout Rome (les « plébiscites ») et qu'un des deux consuls soit obligatoirement issu de leurs rangs.

Une constitution « mixte »

Avec son jeu subtil d'influences entre magistrats, Sénat et assemblées, entre patriciens et plébéiens, la République romaine constitue l'exemple de ce qu'on appelle une constitution « mixte », qui mélange traits monarchiques, aristocratiques et démocratiques. Comme l'écrit l'historien grec Polybe, « *chaque élément reste essentiellement dans le rôle attribué à l'origine, en partie parce qu'il est mis en échec par les autres lorsqu'il essaie d'étendre son pouvoir, en partie parce que, dès le début, il redoute la réaction des autres* ». Même si des acteurs extérieurs peuvent perturber le jeu comme le dictateur, un magistrat investi légalement de pouvoirs exceptionnels en période de crise pour une durée maximale de six mois. Une figure qui a imprégné la culture politique de nos démocraties, le général de Gaulle, parti du pouvoir quelques mois après la fin de la seconde guerre mondiale puis revenu en 1958 pour régler le conflit algérien, ayant par exemple été comparé à Cincinnatus, ce magistrat romain arraché à sa charrue en pleine guerre pour diriger Rome pendant seize jours... Mais cette fonction sera dévoyée pour se rapprocher de sa définition actuelle : Jules César, le dernier à l'occuper, commence par l'exercer durant cinq ans avant de se faire désigner dictateur à vie en -44, ce qui conduira à son assassinat durant les ides de mars.

La République n'a alors plus que quelques années à vivre. Victime de son succès ? De nombreux historiens considèrent que les conquêtes de Rome, qui a alors étendu son emprise sur une bonne partie de l'Europe actuelle, ont fini par la déstabiliser en permettant à certaines familles de s'accaparer les bénéfices militaires et en soumettant le « *cursus honorum* » au prestige des armes : en -70, le général Pompée, de retour de campagnes victorieuses, devient ainsi consul sans avoir occupé auparavant d'autres fonctions. Une analogie a souvent été faite avec les États-Unis devenus superpuissance mondiale après 1945, et seule superpuissance après la chute de l'URSS : si la République romaine a dégénéré en Empire, on a pu dire que la République américaine, qui avait modelé sa séparation des pouvoirs, ses célèbres *checks and balances*, sur celle de sa prestigieuse devancière, était désormais aux mains d'une « présidence impériale » (1). De même que la polarisation et la violence croissante de la vie politique américaine ont été comparées à la crise qui opposa, lors du dernier siècle d'existence de la République, les *optimates*, les élites conservatrices, aux *populares*, les partisans de réformes en faveur du petit peuple, sur lesquels s'appuiera Jules César. En août 2019, le *New York Magazine* publiait d'ailleurs un article intitulé « *Notre Jules César* » à côté de la photo d'un buste romain coiffé d'une houppe blonde : la chevelure de Donald Trump. ●

JEAN-MARIE POTTIER

(1) Un terme classique du lexique politique américain que l'on doit à un livre publié en 1973 par l'historien Arthur M. Schlesinger Jr., *The Imperial Presidency.*

QUELQUES LECTURES :

- **SPQR. Histoire de l'ancienne Rome**
  Mary Beard, Perrin, 2016.
- **La République romaine et son empire, 509-31 av. J.-C.,**
  Michel Humm, Armand Colin, 2018.
- **Le métier de citoyen dans la Rome républicaine**
  Claude Nicolet, Gallimard, 1976.
- **Mortal Republic : How Rome Fell Into Tyranny**
  Edward J. Watts, Basic Books, 2018.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Points de repère
Aux noms du peuple

DEA/A. Pistoles/Getty

Luigi Ademollo, *Trajan guidant son épouse Plotille vers la Domus Aurea*, fresque du palais ducal de Lucques, Italie (19e siècle).

Le mot « peuple » est aujourd'hui omniprésent dans le lexique politique, invoqué à tout bout de champ pour revendiquer le soutien de la majorité ou discréditer l'adversaire. Mais qui désigne-t-il : le tout ou la partie ? Le peuple souverain, convoqué aux urnes pour choisir ses dirigeants, ou celui qui défile dans la rue pour s'opposer aux élites ? L'Antiquité grecque et romaine nous a légué toute une série de termes, parfois distingués, parfois confondus, qui nous permettent de penser ce mot ambigu dans ses aspects juridiques, sociaux ou culturels : ***dèmos***, ***génos*** ou ***ethnos*** du côté de la Grèce, ***populus***, ***plebs*** ou encore ***vulgus*** à Rome.

En Grèce, le *dèmos*, qui forme avec *kratos* (« force »), la racine de notre « démocratie », désigne les habitants de la cité (Athènes, par exemple),

le peuple comme collectivité constituée : le mot *dèmos* désigne d'ailleurs encore, en grec moderne, la commune ou la municipalité. En tête des décrets athéniens figure rituellement la formule *edoxe tô demô*, « le *dèmos* a décidé ». Mais ce mot même n'est pas sans ambiguïté car la démocratie grecque s'est aussi construite contre l'oligarchie des grandes familles, donc d'une partie du dèmos : comme l'expliquait le philosophe Gérard Bras au *Monde* en 2018, « *le* dèmos *désigne donc soit l'ensemble des habitants, soit ceux qui sont les moins pourvus : tout le monde et pas tout le monde* ».

Un autre terme utilisé est celui d'*ethnos*, qui renvoie cette fois à l'idée d'un patrimoine culturel partagé, qui peut rapprocher plusieurs cités grecques : comme l'écrit le politologue Gil Delannoi dans *La Nation contre le nationalisme*, « *le mot ethnos peut donc se traduire par nation grecque ou culture ou civilisation.* (…) *Il est comparable à la nation en tant que donnée culturelle, forme de société, d'héritage et de partage* ».

Le *génos*, dérivé du verbe *gignomai* (« naître »), renvoie lui à la descendance par le sang, comme le prouve sa postérité dans notre langue à travers le mot « gène ». On retrouve dans les articulations et tensions possibles entre le *dèmos*, l'*ethnos* et le *génos* le fil de nos débats historiques sur la notion de nation : on a pu, au fil des siècles, considérer qu'on faisait nation par le sang, par une culture partagée ou encore par la volonté d'adhérer à des règles communes. L'ancien ministre grec des Finances Yánis Varoufákis a ainsi appelé en 2019 à un processus politique permettant la constitution d'un *dèmos* européen, par exemple à travers des listes transnationales pour les élections européennes.

Les Grecs utilisaient par ailleurs d'autres mots encore pour le peuple, non plus selon sa composition mais selon son attitude. ***Okhlos***, ainsi, désignait la populace, la foule désorganisée en proie aux passions : l'historien Polybe considérait l'ochlocratie, dérive de la démocratie, comme le pire régime possible.

Si on cite aussi souvent chez les Romains trois mots principaux pour désigner le peuple, ceux-ci ne correspondent pas trait pour trait aux mêmes définitions.

Si dans un premier temps, le mot *populus* ciblait uniquement les patriciens, son sens s'est ensuite élargi pour inclure les plébéiens et regrouper l'ensemble de la communauté civique romaine, un peu comme le *dèmos* grec, d'où son utilisation dans la devise « *Senatus populusque romanus* ». Dans *De la République*, l'historien Cicéron écrit en employant le mot *populus* que « *l'on doit entendre par peuple non pas toute réunion d'hommes mais une société formée sous la garantie du droit et dans un but d'utilité commune* ».

Le mot *plebs*, lui, désigne spécifiquement la plèbe par opposition aux ***patricii***, les patriciens, avec un sens souvent dépréciatif. Il connaît de nombreuses variations : on a ainsi pu parler de ***plebs media*** pour désigner une « classe moyenne » d'artisans et commerçants, de ***infima plebs***, de ***plebs sordida*** ou encore de ***plebs humilis*** pour désigner la plèbe la plus appauvrie. Une partie de la plèbe « *souvent composée d'Italiens qui n'avaient que la citoyenneté sans le droit de vote* » selon l'historien Michel Humm, qui la compare à ce que les marxistes appelleront le « lumpenprolétariat ».

Le *vulgus*, lui, désigne le peuple jugé ignorant, l'homme commun. Trois mots souvent confondus, donc, en un seul en français, « peuple ». Le 16 juin 1789, lors des débats aux États généraux, le comte de Mirabeau employait d'ailleurs successivement ces trois termes latins pour vanter l'« *exquise simplicité* » de « peuple », un « *mot qui se prête à tout* » : « *On a cru m'opposer le plus terrible dilemme en me disant que le mot peuple signifie nécessairement ou trop ou trop peu, que si on l'explique dans le même sens que le latin populus, il signifie nation* […], *que si on l'entend en un sens plus restreint comme le latin plebs, alors il suppose des ordres, des différences d'ordre et que c'est là ce que nous voulons prévenir. On a même été jusqu'à craindre que ce mot ne signifiât ce que les Latins appelaient vulgus, ce que les aristocrates tant nobles que roturiers appellent insolemment la canaille.* » ●

Jean-Marie Pottier

À LIRE :

● **« De dèmos à populus »**
Michel Grodent, *Hermès*, n°42, 2005.

« On a mythifié les historiens antiques dans le grand récit du miracle grec »

Rencontre avec **François Hartog**

En Grèce antique puis à Rome, les historiens antiques s'affirment comme enquêteurs, auteurs et moralistes. Si leur talent littéraire explique leur succès posthume, ils n'ont pas pour autant « inventé l'histoire ».

EHESS

FRANÇOIS HARTOG
Né en 1946, François Hartog occupait la chaire d'historiographie antique et moderne à l'EHESS. Il a publié notamment *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre* (Gallimard, 1980) ; *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens* (Folio, 2007) ; *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (Seuil, 2012). Dernier ouvrage paru : *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps* (Gallimard, 2020).

Comment est-on passé, en Grèce antique, de l'épopée à l'histoire ?

Le point de départ de ce qui finalement s'appellera l'histoire, c'est Homère (8e siècle av. J.-C.). Dans *L'Iliade*, Homère chante un épisode de la guerre de Troie (la colère d'Achille). Il s'agit d'une épopée dans laquelle l'événement se confond avec le mythe. Puis, quand Hérodote (5e s. av. J.-C.), écrit ses *Histoires*, la narration mythologique devient histoire, en se démarquant de l'ancien genre par un certain nombre de différences. La muse, qui chez Homère est l'inspiratrice de l'aède – ce poète épique qui chante la gloire des héros et des dieux – n'existe plus désormais : avec Hérodote, il faut pratiquer une enquête, une *historia*, afin de raconter, pour qu'on n'oublie pas, ce qui a été accompli de grand, tant par les Grecs que par les Barbares.

Vous soulignez qu'Hérodote manifeste un intérêt pour l'altérité, puisqu'il décrit aussi les exploits barbares, et non pas ceux des seuls Grecs…

En effet, le souci de traitement « à part égales » est premier. Les Barbares sont, avant tout, des non-Grecs, c'est-à-dire incapables de vivre sans rois. Il adapte là le

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Heritage images/Getty

John William, Ulysse et les sirènes, huile sur toile (1891).

schéma d'Homère, qui dans son récit de la guerre de Troie, regardait à la fois du côté des Grecs (les Achéens) que des Troyens. Une structure fondamentale de l'histoire se met alors en place, et elle traversera les siècles : on la retrouve chez Thucydide (5e s. av. J.-C.), décrivant dans *La Guerre du Péloponnèse* l'histoire du conflit entre Sparte et Athènes, avec d'un côté les Lacédémoniens et leurs alliés, de l'autre, les Athéniens et les leurs.

C'est aussi le cas de Polybe (2e s. av. J.-C.) qui, dans son *Histoire*, écrit pour les Romains mais aussi pour les Grecs vaincus : comment et pourquoi l'ont-ils été ? Plus tard, Denys D'Hallicarnasse (1er s. av. J.-C.), dans ses *Antiquités romaines*, parle aux Grecs, tout en voulant démontrer aux Romains qu'ils sont en réalité des Grecs – c'est tout l'enjeu de ses recherches généalogiques. Il pratique à sa façon aussi le double regard. À l'inverse, du côté des historiens romains, l'histoire n'a qu'un seul côté, celui de Rome. Ainsi Tite-Live (1er s. av. - 1er s. ap. J.-C.), le principal auteur de l'époque augustéenne, pratique une histoire du point de vue strictement romain : depuis la fondation de la Ville de Rome.

Comment a évolué la forme du récit chez ces premiers historiens ?

La première chose à noter est l'existence d'un auteur, qui dit « je ». Cela différencie les histoires grecques des histoires orientales plus anciennes, qui étaient des chroniques royales : des histoires sans historiens. L'irruption de l'auteur oriente évidemment l'écriture du récit, mais aussi la façon d'organiser le système de preuves : en effet, si je dis que tel événement a eu lieu, je dois nécessairement indiquer ce qui me permet d'affirmer cela : qu'ai-je vu, qu'ai-je entendu ?

Avec Thucydide, un pas supplémentaire est franchi : dans sa méthodologie, « l'autopsie » (le fait d'avoir vu de ses propres yeux) doit primer sur tout le reste, c'est pourquoi il n'hésite pas à critiquer les récits qui circulent de bouche à oreille, en les confrontant les uns aux autres. La conséquence qu'il tire de cette approche, c'est que la seule histoire possible, qui atteigne la vérité, est une histoire du présent – celle qui fait appel à des témoins –, alors que pour l'histoire du passé nous en sommes réduits à réunir des indices. Paradoxalement, Thucydide, théoricien de l'histoire du présent, qui écrit *La Guerre du Péloponnèse* au moment où débutent les hostilités, va devenir le père de l'histoire scientifique au 19e siècle, notamment chez les Allemands, pour qui l'histoire est la science du passé.

Plus tard, Polybe réaffirme la supériorité de la méthode de l'autopsie, mais il lui est pourtant impossible de l'appliquer quand il s'agit de rendre compte de la conquête de la Méditerranée par les Romains, puisqu'il ne peut pas avoir vu par lui-même tous les événements qu'il décrit. Le substitut qu'il met alors en place est la *synopsis*, la vue d'ensemble, un concept philosophique qu'il utilise afin de décrire l'histoire des hommes en surplomb. La vue d'ensemble lui permet de se mettre à la place de la *Túchê*, c'est-à-dire →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

➔ la Fortune ou encore la destinée, qui guide les actions humaines : il parcourt ainsi la Méditerranée afin de multiplier les points de vue.

Je cite Polybe : « *Pour apprendre à supporter dignement les renversements de fortune, l'enseignement qui produit en nous la plus vive impression ou plutôt le seul valable, c'est celui que nous apporte le récit des tribulations d'autrui* » (1). En cherchant à mettre en évidence l'interdépendance des événements historiques, ne s'affirme-t-il pas en même temps comme moraliste ?

Pour prendre le vocabulaire actuel, je dirais que Polybe est un des inventeurs de l'histoire globale. Il annonce dans sa préface l'idée d'une histoire nouvelle, puisque les Romains ont conquis l'ensemble du monde habité. Jusqu'à la conquête romaine, dit-il, on disposait d'histoires morcelées (Grèce, Égypte, etc.), mais après ce moment il comprend que tous les événements s'entremêlent et réagissent les uns sur les autres. L'histoire forme un tout organique, dit-il.

Mais en effet, on trouve aussi chez Polybe l'idée que l'histoire est utile d'un point de vue moral, parce qu'elle peut servir de leçon aux hommes politiques. Un peu plus tard, l'histoire comme « maîtresse de vie » sera plus spécifiquement mise en forme par Cicéron (1er s. av. J.-C.). Avec lui s'affirme la dimension éthique de l'histoire. À Rome, il y a d'un côté ce qui relève du *negotium*, c'est-à-dire des affaires judiciaires et de la politique ; et de l'autre, l'*otium*, rattaché à la sphère privée et à la culture. Or c'est dans ce dernier champ que se situe l'écriture de l'histoire. Elle offre le plaisir du style, satisfait la curiosité des citoyens sur le monde, tout en fournissant des exemples à imiter ou, au moins, à citer dans l'espace public.

Au-delà du récit des guerres, l'histoire prend plusieurs dimensions avec Denys d'Halicarnasse. Et chez Plutarque (1er s.- 2e s. ap. J.-C.), elle se rapproche du genre biographique. Quel est l'enjeu de l'histoire pour ces auteurs ?

Avec Homère, Hérodote, Thucydide et même Polybe, il s'agissait de raconter l'histoire d'une guerre. Mais pour Denys D'Halicarnasse, un rhéteur grec venu exercer à Rome, la guerre ne peut plus être son sujet ; il se demande plutôt quelle place les Grecs peuvent avoir dans l'Empire romain. La grande politique n'est plus leur affaire. Aussi Denys pratique-t-il une forme d'histoire « totale » qui inclut les mœurs et les généalogies, afin de montrer qu'en réalité, les Romains ont bel et bien des origines grecques.

Avec Plutarque, la domination romaine étant établie depuis plusieurs siècles, l'enjeu change encore : l'objet de l'histoire ancienne s'est évaporé. Il écrit ses *Vies parallèles*, en appariant la biographie d'un Grec célèbre et celle d'un Romain illustre, comme par exemple Thésée et Romulus. C'est une opération de politique culturelle : elle vise à affirmer qu'il a existé des grands hommes, de vertu équivalente, en Grèce comme à Rome. Un Grec vaut un Romain, et vice-versa : tous deux appartiennent au fond au même monde et partagent les mêmes valeurs, et les Grecs ont toute leur place dans un empire qu'il faudrait voir comme gréco-romain. Mais il sait bien qu'en réalité, toutes les décisions se prennent à Rome, bien que de nombreux Grecs aient été, comme lui, intégrés dans l'administration impériale : il insiste donc sur les traits caractéristiques de chaque personnage, ce qui a moins pour but de donner des modèles d'action à destination des politiques, que des modèles d'action sur soi. *Les Vies* sont des miroirs qui doivent nous aider à nous améliorer nous-mêmes : c'est cette fonction des *Vies parallèles* qu'on retrouvera mise en avant par Montaigne.

Est-ce cette fonction morale des *Vies parallèles* de Plutarque qui explique son succès posthume, des philosophes des Lumières à Napoléon ?

En fait, il existe deux façons de lire Plutarque. D'abord, celle, plus limitée, consistant à glorifier les grands hommes : c'est par exemple Napoléon le lisant, en s'inspirant du fait que pour Alexandre le Grand, l'Achille d'Homère était son « grand homme ». Cet usage remonte à la Renaissance, alors qu'on redécouvre Plutarque, et qu'il devient la référence pour l'éducation des princes. D'autres y trouvent une dimension de philosophie morale : dans l'histoire des grands hommes, on apprend à reconnaître les traits de leur grandeur d'âme dont on peut faire son profit. C'est le cas pour l'abbé Rollin dans son *Traité des études* ou encore Rousseau, ce dernier indiquant dans les *Confessions* que Plutarque est sa lecture favorite. Beaucoup moins pour Voltaire, pour qui on y trouve surtout des anecdotes.

Quel est le legs des historiens grecs et romains pour les époques

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

moderne et contemporaine ?

Jusqu'à la fin du 18e siècle, on considérait que l'histoire ancienne avait été écrite de manière définitive par Hérodote, Thucydide, Polybe, Tite-Live, Tacite. Il suffisait donc de les lire. Tel était l'objet des premiers enseignements d'histoire qui demeuraient sous l'emprise de la rhétorique et des leçons de morale. Voltaire, pour sa part, y voyait surtout des « fables » et plaidait résolument pour l'histoire moderne. Avec les avancées de l'érudition se fit jour l'idée que cette histoire pouvait, et même devait, être réécrite : les historiens anciens devinrent alors des sources (parmi d'autres). La connaissance des langues diminuant, on recourut davantage aux traductions. Bref, le monde ancien s'éloignait. L'histoire, qui dans l'Antiquité ne s'enseignait pas, ne devint une discipline à part entière que dans le cours du 19e siècle, et le principal sujet fut alors les histoires nationales.

Plus généralement, avec le temps moderne, porté par le progrès, l'idée d'une histoire se tournant vers le passé pour agir sur le présent entre en crise. De quelles leçons l'histoire pourrait-elle être encore porteuse ? Le passé ne se répète pas et l'événement est unique. Si leçon il y a, c'est justement qu'il n'y en a pas ! Ou alors, pour les philosophies de l'histoire, c'est de l'histoire envisagée comme processus et marche vers le progrès qu'on peut tirer une leçon.

Malgré tout, les grands historiens anciens sont restés présents. On les lit, on les édite, on les commente largement. Thucydide, en particulier, a connu une belle postérité, et il est lu aujourd'hui encore, du côté des sciences politiques et des relations internationales. Comme toute la culture ancienne, ils font partie des bagages de la culture européenne : comme modèles de style, ils ont été imités ; comme recueils d'exemples moraux et politiques, ils ont été compilés ; comme sources, ils ont été scrutés et disséqués. Et, comme observateurs sans illusions de l'instabilité définitive des choses humaines, leur témoignage nous parle encore. ●

Propos recueillis par Régis Meyran

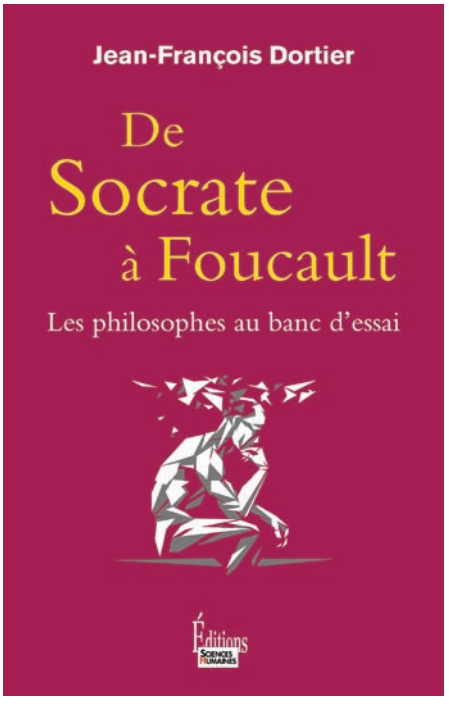
(1) **Polybe,** « Préface », in *Histoire*, édition dirigée par F. Hartog, Gallimard, 2005.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Éditions Sciences Humaines

Une introduction anticonformiste à la philosophie

En librairie ou sur commande :
editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au **03 86 72 07 00**



ISBN : 978-2-36106-501-0
192 pages - 17 €

Leemage/Getty

Achille entre Diomède et Ulysse à Scyros, fresque de pompeï.

Achille et Ulysse
force et ruse dans la Grèce antique

Jean-Vincent Holeindre

L'*Iliade* et L'*Odyssée* mettent en scène deux archétypes : Achille le combattant fort et intrépide, et Ulysse le stratège rusé et ingénieux. Ces deux modèles structurent encore la pensée militaire.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Homère met en scène deux figures du guerrier, antithétiques mais inséparables : Achille, dont la force exprime le courage et l'excellence ; Ulysse, dont les ruses dénotent l'habileté et l'intelligence. Achille est le guerrier qui brave le danger au risque d'une mort forcément belle puisque synonyme de sacrifice. Ulysse est le guerrier qui devient stratège, mettant sa prudence et son ingéniosité au service de la victoire.

Deux visions de la guerre

Si la comparaison d'Achille et d'Ulysse est éclairante, c'est parce que les deux personnages reflètent deux visions, à la fois distinctes et étroitement liées, qui se forment dans le monde grec et façonnent encore aujourd'hui le regard que nous portons sur la guerre dans le monde occidental. Avec Achille, c'est toute une conception de la guerre comme duel « à la régulière » qui trouve son origine. Le personnage d'Achille dans l'*Iliade* symbolise le combat dans lequel s'affrontent des « champions » désignés pour représenter leur communauté, ou des armées aux forces comparables engagées dans une bataille décisive se déroulant selon des règles définies à l'avance (les deux camps s'accordant par exemple sur le lieu et le moment de la bataille). À cette guerre considérée comme le jugement de la force s'oppose, dès l'origine, une guerre de ruse, faite d'embuscades et d'attaques surprises, dont le personnage d'Ulysse est l'archétype.

L'âme du guerrier grec est ainsi divisée entre l'ivresse du combat qui conduit au sacrifice et le calcul stratégique qui mène à la victoire. Pendant la guerre de Troie, Achille entre dans la légende en jetant toutes ses forces dans la bataille, allant au-devant de la mort. Ulysse, moins fort physiquement, sait qu'il peut compter sur son ingéniosité ; il demeure ce héros inoubliable « *dont les ruses sont fameuses partout et dont la gloire touche au ciel* » (*Odyssée*, IX, 16). Qui est le plus glorieux et conforme à l'idéal grec ? En dressant les portraits croisés d'Achille et d'Ulysse, Homère donne les deux réponses possibles. Ulysse n'est pas l'opposé d'Achille mais son double : la ruse n'est pas le contraire de la force, elle vient plutôt l'éclairer. La force du soldat n'est rien sans l'intelligence du stratège.

L'hoplite et le stratège

Comme l'explique Hérodote, le grand témoin des Guerres médiques (de 499 à 449 av. J.-C.), le mode de combat privilégié par les Grecs est celui de la bataille rangée, livrée ouvertement par l'infanterie lourde des hoplites et qui fait triompher l'armée la plus compacte et la mieux organisée.

> **Ulysse n'est pas l'opposé d'Achille mais son double : la ruse n'est pas le contraire de la force, elle vient l'éclairer.**

L'exemple le plus significatif en est la bataille de Marathon contre les Perses, en 490 av. J.-C. Les soldats hoplites, commandés par le stratège athénien Miltiade, fondent sur l'ennemi, qui ne peut rien contre la cohésion grecque : selon Hérodote, 6 400 Perses sont tués, contre 192 Athéniens. Cette bataille symbolise l'efficacité tactique de la phalange* hoplitique. Hérodote la décrit en détail car il considère le combat en rase campagne comme le principe fondamental de la stratégie grecque. Comme le note l'historien Yvon Garlan, les guerres grecques sont « *des sortes de concours en vase clos, avec l'unité de temps, de lieu et de moyens, indispensables pour que le verdict apparaisse juste et incontestable*, (…) *des batailles rangées qui expriment la volonté des dieux et le destin des hommes* » (1). Pour les Grecs de la première moitié du 5e siècle av. J.-C., le combat hoplitique constitue un exemple à suivre.

Toutefois, entre la guerre idéale, ou idéalisée, et les guerres réelles, il y a toujours un fossé plus ou moins grand. L'introduction du modèle de la phalange n'empêche pas l'existence d'autres procédés militaires comme le combat naval ou la guerre de siège qui, pour être minoritaires et moins valorisés que l'infanterie lourde, n'en sont pas moins employés (siège de Xanthippe à Sestos en -479, siège de Cimon à Eion en -476).

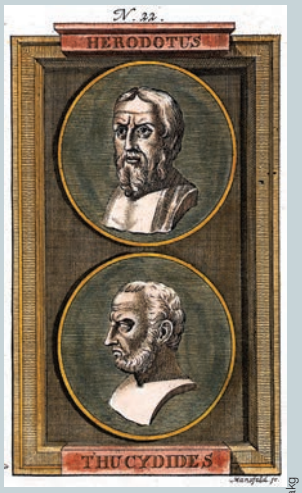
À côté du modèle hoplitique, qui exprime un attachement très fort à des principes politiques et moraux, il existe donc en Grèce un savoir spécifique du stratège qui comprend les ruses *(doloï)*, les manœuvres habiles (*mechanaï*) et les artifices *(technaï)*. L'usage de ces moyens est rendu nécessaire par les circonstances de la guerre. En cas de péril imminent, il est parfois nécessaire de faire des incartades au serment hoplitique afin de s'assurer la survie. De même, quand une guerre oppose les Grecs à un ennemi « barbare », comme les Perses, cette conception de la guerre réglée n'est plus forcément valable. Pour les Grecs, les moyens militaires sont subordonnés aux fins de la politique et, de ce point de vue, la morale militaire héritée d'Achille peut admettre des exceptions. Ainsi, les Grecs savent apprécier à sa juste valeur l'habileté du stratège et homme politique athénien Thémistocle : dans la baie de Salamine en -480, l'Athénien élabore un stratagème pour défaire →

JEAN-VINCENT HOLEINDRE
Professeur à l'Université Paris II Panthéon-Assas, auteur notamment de *La Ruse et la Force. Une autre histoire de la stratégie*, Perrin, 2017.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Points de repère
L'histoire, une invention grecque

Deux hommes presque contemporains, Hérodote et Thucydide, peuvent être considérés comme les pères de l'histoire. Ils ont inventé une nouvelle façon d'enquêter sur le passé, de décrire les conflits qui agitaient leur temps.



Gravure sur cuivre de Johann Georg Mansfeld (1764–1817).

Hérodote, grand reporter des guerres médiques

« *Hérodote d'Halicarnasse expose ici le résultat de ses recherches, afin que le souvenir des événements passés ne se perde pas avec le temps.* » Ainsi débute le premier des neufs livres de l'œuvre d'Hérodote que l'on a nommée par la suite *Historiè* (c'est-à-dire « Enquête »).

Hérodote (485-425 av. J.-C.) est d'abord un grand voyageur et un esprit curieux. Son goût pour les découvertes l'a conduit en Asie, en Afrique du Nord, en Europe. Partout où il va, il pose des questions, note et cherche à vérifier ses informations.

Durant toute sa jeunesse, la Grèce est agitée par les troubles des guerres médiques, opposant les cités grecques unies sous l'égide d'Athènes à l'Empire perse entre -490 et -479. Elles sont marquées par deux épisodes fameux. D'abord, la bataille de Marathon, en -490, où l'armée du grand roi perse Darius est défaite par les troupes d'Athènes. Le second épisode met aux prises la flotte perse de Xerxès, le fils de Darius, avec la flotte athénienne. La victoire de cette dernière entraîne le triomphe des cités grecques, libres et démocratiques, contre l'empire « barbare ».

De cette déroute qui clôt les guerres médiques, Hérodote tire une leçon mi-historique, mi-morale : les dieux punissent toujours ceux qui, par orgueil, veulent aller trop loin.

Thucydide et la guerre du Péloponnèse

Quelques dizaines d'années plus tard, Athènes va, à son tour, connaître le sort de l'empire qui vacille sous le poids de ses propres ambitions. L'histoire est relatée par Thucydide (460-396 av. J.-C.). Tout comme Hérodote, Thucydide consacre son œuvre à décrire une guerre, dont il a tiré un ouvrage inégalé, *La Guerre du Péloponnèse*. Ce conflit oppose les grandes cités grecques, particulièrement Athènes à Sparte, de -431 à -404.

Au début de la guerre, Athènes dispose d'une puissante armée, de ressources importantes, d'un grand territoire. En principe, elle devrait très vite triompher des cités rivales. Mais Périclès choisit d'obliger la population à se réfugier à Athènes dans les murs de la Cité, pendant que seule la puissante flotte mène combat. L'avantage maritime d'Athènes devrait être déterminant…

Mais la résistance des cités insurgées est plus forte que prévu. Et une épidémie de peste (plus probablement de typhus) décime une partie de la population athénienne. Les cités alliées prennent alors leurs distances avec Athènes. Après la mort de Périclès, victime de l'épidémie, la cité athénienne conduite par Alcibiade s'engage dans une entreprise aventureuse de conquête de la Sicile. Les Athéniens sont défaits à Syracuse. Sparte reprend alors les hostilités contre Athènes, affaiblie, et lui impose une paix qui la contraint à abandonner son empire et sa flotte.

Thucydide mène enquête en rassemblant des informations de toutes sortes, contrôle ses sources, scrute les motivations des dirigeants, s'interroge sur les chances de réussite de leurs actions. Il recherche enfin la cause générale de la guerre. Pour lui, la guerre du Péloponnèse s'explique par une cause unique : l'impérialisme d'Athènes. C'est l'hégémonie athénienne qui explique les craintes des autres cités, mais aussi son impopularité. C'est la logique impériale qui la conduit à vouloir conquérir la Sicile, pour renforcer ses positions. Et c'est pour mettre fin aux prétentions hégémoniques de la Cité que Sparte impose à Athènes une reddition si cruelle… ●

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

➔ les Perses en dépit de l'infériorité numérique de la flotte grecque.

Le tournant de la guerre du Péloponnèse

Si le recours à ce type de stratagème reste relativement rare pendant les guerres médiques, il devient pour ainsi dire la règle durant la guerre du Péloponnèse, qui oppose les Athéniens et les Spartiates entre 431 et 404 av. J.-C. Considérée parfois comme la « *première guerre totale de l'histoire* » (2), ce conflit marque un tournant décisif dans l'histoire politique et militaire de la Grèce antique : l'idéal d'Ulysse l'emporte alors sur celui d'Achille (ou au moins fait jeu égal avec lui).

La guerre du Péloponnèse impressionne d'abord par sa durée – près de trente ans – et par son ampleur. Ce conflit n'a pas seulement pour enjeu la résolution d'un différend, mais la domination du monde grec. La cité lacédémonienne voit d'un mauvais œil l'essor d'Athènes, qui constitue à ses yeux une menace pour son indépendance et sa prépondérance dans le Péloponnèse. Quant à Athènes, elle veut arracher à Sparte l'hégémonie morale et militaire que la stabilité et l'ancienneté de ses institutions lui ont permis d'acquérir.

Cette guerre met aux prises deux cités que tout oppose politiquement et militairement, sauf la volonté de puissance : d'un côté, Athènes, cité démocratique et puissance maritime, et de l'autre Sparte, cité oligarchique et puissance militaire terrestre. Au-delà de l'affrontement militaire, ce sont deux modèles politiques qui s'affrontent, deux façons de concevoir la vie commune dans la cité. Il ne s'agit pas seulement d'un conflit territorial, mais d'une lutte pour l'hégémonie de la Grèce, ce qui confère à cette guerre un enjeu qui dépasse les rivalités habituelles.

Ainsi, les hostilités prennent d'emblée la forme d'une guerre d'anéantissement, avec l'attaque par les Thébains de Platées, vieille alliée d'Athènes en Béotie, au printemps -431. Grâce à une trahison d'un membre du camp adverse, un corps d'élite composé de trois cents Thébains entre de nuit et par surprise dans la ville de Platées « *alors qu'on était encore en paix et que la guerre n'était pas ouvertement engagée* », *de surcroît un jour de fête religieuse* (Thucydide, III, 56, 2 ; 65, 1). Passé l'effet de surprise, les Platéens se défendent et parviennent à repousser les Thébains, qui s'enfuient à la faveur d'une averse.

Cet épisode inaugural est symptomatique d'une guerre qui ne respectera que rarement les normes hoplitiques. Avec la guerre du Péloponnèse, le conflit armé entre durablement dans les murs de la cité. L'affrontement sur une plaine à l'écart de la ville n'est plus la règle. À cause du coût humain et matériel qu'il occasionne, l'affrontement diurne en rase campagne tend à être remplacé par des intrusions nocturnes au cœur des cités, menées par des mercenaires formés pour ce type d'opérations. On assiste ainsi au développement de techniques militaires à la fois plus destructrices et plus subtiles, qui contribuent à la remise en cause profonde et durable de l'idéal hoplitique. L'infanterie lourde des hoplites est concurrencée par les troupes légères, les peltastes*, qui profitent de leur mobilité pour surprendre l'ennemi en terrain accidenté, dans des embuscades. Avec la guerre du Péloponnèse, le souci de l'efficacité stratégique tend à l'emporter sur la démonstration du courage.

Naissance de la stratégie

Thucydide est le témoin clé de cet événement capital. L'auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* est aussi le premier véritable penseur de la stratégie. À travers son récit militaire et diplomatique, l'historien athénien caractérise l'intelligence dans la guerre. Les stratèges éclairés sont ceux qui, comme Brasidas à Sparte et Démosthène à Athènes, savent adapter les moyens militaires aux évolutions de la guerre. Dans ce contexte, Thucydide fait de la ruse et des stratagèmes non seulement un facteur de réussite militaire, mais aussi un élément à part entière de la théorie de la guerre. De manière significative, c'est après la guerre du Péloponnèse qu'apparaissent les premiers traités militaires spécialisés, rédigés par Xénophon* et Énée le Tacticien*.

La guerre grecque se nourrit donc dès l'origine de cette « *tension permanente entre la bataille réglementée et la subversion adroite de ses règles* » (3). Si l'art militaire grec a évolué et a donné lieu à une véritable pensée stratégique, c'est parce que les principes de la guerre hoplitique ont été sans cesse contournés et transgressés par les stratèges soucieux de s'illustrer non plus uniquement par la force et le courage, mais avant tout par l'intelligence et la ruse. ●

MOTS-CLÉS

* **Phalange**
Mode d'organisation tactique, qui implique le combat en formation serrée : chaque combattant protège avec son bouclier son voisin de gauche. Il faut veiller à la cohésion des troupes pour éviter la désorganisation qui mène à la déroute.

* **Peltastes**
Armés d'un bouclier léger (*pélté*) et d'une lance, ces soldats agissent par leur mobilité en complément des hoplites, plus lourdement armés.

* **Xénophon (428-354** av. J.-C.**)**
Philosophe, historien et chef militaire, admiré par Machiavel, il publie les premiers ouvrages militaires spécialisés, dont la *Cyropédie* et *L'Hipparque ou Le Commandant de cavalerie*.

* **Énée le Tacticien**
Chef de mercenaires, et donc homme de terrain, il consigne, vers 360-355 av. J.-C., ses recettes pour la victoire dans le plus ancien ouvrage de tactique dont nous disposons. Il ne nous en reste que les développements sur la guerre de siège.

(1) **Yvon Garlan,** *Recherches de poliorcétique grecque*, Éditions de l'École française d'Athènes, 1974.
(2) **Michel Debidour,** *Les Grecs et la Guerre. Ve-IVe siècle. De la guerre rituelle à la guerre totale*, Le Rocher, 2002.
(3) **Jon E. Lendon,** *Soldats et Fantômes. Combattre pendant l'Antiquité*, Tallandier, 2009.

Article a été initialement publié dans « La guerre. Des origines à nos jours », *Sciences Humaines Histoire*, n° 1, novembre-décembre 2012.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Rome
le militaire au service du pouvoir

Rome a dominé l'Occident pendant près de mille ans. Cette réussite unique repose sur l'articulation subtile de trois éléments : ambition politique, vision stratégique et souplesse tactique.

La première armée romaine reste largement inconnue, faute de documents. On admet en général qu'une milice locale s'est lentement transformée en une vraie armée organisée à partir de pratiques guerrières italiennes (donc indo-européennes) ; elle est donc d'abord une phalange banale, masse d'hommes plus ou moins bien alignés. Par la suite, elle subit des influences grecques par l'Italie du Sud et par l'intermédiaire des voisins étrusques, eux-mêmes fortement hellénisés. Ensuite, elle devient une légion, une unité très structurée. Le mot légion vient du verbe *legere*, qui signifie « choisir » : le légionnaire est « choisi », les recruteurs prennent les meilleurs et cette caractéristique joue un rôle fondamental. Un autre trait permanent doit être énoncé dès maintenant : cette armée est toujours fondée sur l'infanterie lourde. Le soldat possède une panoplie, avec armement défensif (casque, cuirasse et bouclier) et offensif (glaive et javelot). Et les légionnaires sont encadrés par des nobles, car ils vivent sous un régime aristocratique.

YANN LE BOHEC
Professeur émérite à l'université Paris-IV, auteur de nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de l'armée romaine, de biographies de Jules César, de Lucullus et de Spartacus, ainsi que d'une *Histoire de la Rome antique*, Puf, coll. « Que sais-je ? », rééd. 2017.

Une cité menacée

Pendant près de deux siècles, de 508/507 à 338 av. J.-C., Rome n'est qu'une petite cité, menacée en permanence par des voisins nombreux et agressifs. Presque chaque année, quand vient la saison de la guerre (du printemps à l' été), la ville risque de disparaître. Il faut lutter contre les Étrusques (régulièrement du 6e au 4e siècle av. J.-C.), contre les Latins (aux 4e et 3e siècles) et contre des envahisseurs gaulois (4e siècle av. J.-C.). Vers la fin de cette époque, d'autres ennemis apparaissent, les Samnites des montagnes de l'Italie centrale (343-341) et les Campaniens de Capoue (343), qui finissent par se rendre aux Romains.

Deux dates méritent une attention particulière, 340 et 338. L'année 340 nous offre la première bonne description de l'armée romaine. Elle se trouve dans l'*Histoire romaine* de Tite-Live (VIII, 8) et décrit une armée formée de plusieurs légions, chacune répartie sur trois lignes (hastats en avant, principes au milieu, et triaires à l'arrière) ; chaque ligne est divisée en quinze manipules, le manipule étant le regroupement de deux centuries. Comme les lignes et les manipules sont séparés les uns des autres, ce dispositif propose deux éléments de supériorité sur tous les ennemis. D'une part, l'armée en marche possède une grande souplesse ; elle peut contourner un obstacle naturel (marais, bosquet…) sans se disloquer, et elle n'a aucune difficulté pour manœuvrer quand il faut contourner une aile de l'ennemi ou enfoncer un coin entre une aile et le centre. D'autre part, seuls combattent les hastats et les principes, qui se relaient : quand les uns sont fatigués, les autres les remplacent ; les triaires tuent ceux qui seraient tentés de fuir ou, s'ils

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Historic England/Bridgeman

Soldat romain, aquarelle (20e siècle).

interviennent contre l'ennemi, c'est parce que la situation est désespérée.

Mais en 340, Rome court le risque de disparaître : tous les Latins se sont ligués pour l'anéantir. Par bonheur pour les légionnaires, la bataille qui met un terme au conflit en 338 voit leur victoire. Contre des ennemis très nombreux, c'est déjà étonnant. Le plus étonnant vient ensuite : au lieu de réduire en esclavage les vaincus, comme le veulent le droit et la tradition, les vainqueurs leur accordent… la citoyenneté romaine. Quelles que soient les raisons de ce choix politique, encore mystérieuses, la conséquence est considérable : Rome dispose d'un vaste État territorial et de nombreux légionnaires potentiels. Vers la fin du 3e siècle, il lui est alors possible de constituer jusqu'à dix armées à la fois, une armée comptant environ 50000 hommes. La conquête peut commencer, à un rythme soutenu : défaite des Samnites (290), des Étrusques (311) et de Pyrrhus venu de son Épire jusqu'en Italie (280-275). En 272, la prise de Tarente achève l'unification de la péninsule sous l'autorité de Rome : il n'a fallu que soixante-dix ans.

La conquête

Commence alors une nouvelle phase d'expansion, avec la mise sous tutelle de territoires appelés « provinces » : Sicile après la première guerre punique, contre Carthage (264-241), Sardaigne et Corse peu après. Puis les guerres s'enchaînent : en Illyrie, une partie de l'ex-Yougoslavie (du 3e siècle jusqu'en 33), deuxième guerre punique (218-201), guerres contre la Macédoine (en plusieurs phases, de 215 à 168), contre la Syrie (192-188), dans la péninsule Ibérique (deux campagnes achevées en 72), troisième guerre punique et annexion de l'Afrique du Nord (148-146), conquête de la Gaule méridionale (125-121), guerre contre les Cimbres et les Teutons (113-101), contre le Numide Jugurtha (112-105), guerres en Anatolie contre le roi Mithridate (entamées en 88 et achevées en 63), annexion de la Syrie (63) et guerre des Gaules (58-51). Mais la plupart de ces conflits sont plus défensifs qu'offensifs. Une analyse détaillée montre que les Romains ne sont pas toujours les agresseurs et qu'ils mènent souvent des opérations en réaction à une attaque, s'efforçant de respecter des règles juridiques et religieuses strictes. Bien entendu, ils savent aussi conclure des arrangements avec leurs juges et avec les dieux quand ils veulent entreprendre une conquête.

La naissance d'un nouveau régime, monarchique, revient à Auguste, premier empereur (31/27 av. J.-C. à 14 ap.). On dit parfois que Rome est une exception dans le monde antique, cette cité passant de l'aristocratie à la monarchie sans transition démocratique, comme ce fut le cas pour tous les autres États de la Méditerranée.

Auguste précisément est souvent critiqué pour son rôle militaire : pour les uns, il se conduit avec lâcheté au combat ; pour d'autres, il n'a pas eu de vision globale du monde. En réalité, son règne correspond à une phase extraordinaire d'accroissement de l'Empire et à une transforma- →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Granger/Bridgeman

Hannibal traverse le Rhône pendant la seconde guerre punique, photogravure (1878).

Quand Hannibal faisait trembler Rome

Hannibal compte au nombre des plus grands capitaines qu'a connus l'histoire de l'humanité ; pour l'Antiquité, il peut être comparé à Alexandre, Scipion le premier Africain et César. Il n'est l'homme que d'une seule guerre, mais il la conduit avec génie. C'est la deuxième guerre punique, qui l'oppose à Rome de 218 à 201.

Hannibal n'a qu'un but de guerre, détruire Rome. Il dispose des moyens matériels (blé et or) et humains (mercenaires) qu'il trouve dans le Sud de la péninsule Ibérique. En outre, il compte sur un ralliement des Celtes qui vivent en Italie et qui détestent eux aussi les Romains. Il part de Carthagène avec 102 000 hommes et 200 éléphants. Il longe la côte espagnole, pas de trop près pour éviter les navires de guerre ennemis. Puis il traverse les Pyrénées et le Sud de la Gaule ; le passage du Rhône et des Alpes représentent deux exploits admirés et même fantasmés dès l'Antiquité. Arrivé en Italie, il ne lui reste plus que 26 000 hommes et 21 éléphants ; et là, il peut constater que pour des raisons diverses, les Celtes ne l'aideront pas beaucoup. Il n'en remporte pas moins de grandes victoires, ses « quatre glorieuses », Le Tessin et La Trébie en 218, Trasimène en 217 (une embuscade) et Cannes en 216. La bataille de Cannes reste un modèle d'intelligence manœuvrière, encore étudié dans les écoles de guerre. Il n'a pourtant pas détruit l'armée romaine, qui se reconstruit après chaque défaite grâce à la richesse démographique de l'Italie. Les Romains évitant désormais les grandes batailles en plaine, Hannibal en est réduit à se constituer un domaine dans le sud de la péninsule. Ses ennemis attaquent en Illyrie, en Sicile, en Espagne et finalement Scipion débarque en Afrique. Il affronte Hannibal et le vainc à Zama (202). Poursuivi par les Romains, le vaincu impose la paix à ses compatriotes et s'enfuit en Orient, où il s'empoisonne pour éviter d'être pris. ●

Y. Le B.

→ tion profonde de l'armée. Les terres dominées par Rome s'agrandissent d'un quart sous son règne : il ajoute à l'Empire le Nord-Ouest de la péninsule Ibérique, toutes les terres qui s'étendent sur la rive droite du Danube, ainsi que le centre de l'Anatolie (la Galatie) et l'Égypte. Au temps d'Auguste, l'armée devient sédentaire et professionnelle, ce qui a pour conséquence la création de nombreuses forteresses (ou camps) tout au long de la frontière.

Au combat, la légion de fantassins lourds joue toujours un rôle primordial. Les chefs préfèrent la bataille en rase campagne, plus conforme à leur éthique car elle met en valeur le courage individuel. Ils ne méprisent pas le siège, la poliorcétique permettant d'économiser le sang romain si la ville se rend en raison de la faim ou de la soif. Et ils maîtrisent toutes les autres formes de combat susceptibles d'exister, la bataille navale, la bataille en milieu urbain, la guérilla…

Pour les historiens des 19e et 20e siècles, cette extraordinaire conquête découle d'un plan préétabli et sa défense par des forteresses s'explique par une stratégie que Edward Luttwak qualifie même de « grande stratégie » (1). Mais un examen des sources montre pourtant qu'aucun plan de conquête n'a été élaboré par le Sénat et par les princes, qui recourent davantage à l'empirisme qu'aux théories élaborées dans un cabinet. En revanche, il est injuste de les accuser de ne pas concevoir de stratégie. S'ils ne peuvent pas élaborer de grande stratégie, ils n'en savent pas moins de quels effectifs ils disposent, quelles sont les forces de l'adversaire et quels chemins il faut emprunter pour le débusquer. Dans ces conditions, il nous paraît préférable de parler de « petite stratégie » pour l'Antiquité.

Après la mort d'Auguste, en 14 apr. J.-C., l'Empire romain ne s'accroît guère plus : Claude (41-54) y ajoute les Maurétanies (Nord du Maroc et Nord-Ouest algérien) puis la Bretagne (notre Grande-Bretagne) ; Trajan (98-117) s'emparant de la Dacie (Roumanie) et de l'Arabie (Jordanie).

La perte de l'empire

Tout change dans le premier tiers du 3e siècle de notre ère, sans que cela soit pour autant perceptible sur le moment.

D'une part, les ennemis se renforcent. Les Germains libres, qui vivent au-delà du Rhin et du Danube, adoptent la tactique des Romains et se constituent en ligues pour disposer d'effectifs suffisants : ligues des Francs et des Alamans, qui ne sont pas de nouveaux peuples mais des unions de peuples anciennement établis. Ils reçoivent des renforts : les Goths arrivent du Nord de l'Europe, et eux aussi forment une ligue. Les Iraniens, que les anciens appellent Parthes puis Perses, améliorent leur armée et deviennent eux aussi plus agressifs. D'autre part, les Romains s'affaiblissent. Les guerres, plus dures, découragent des volontaires d'autant plus hésitants que les soldes ne suivent pas les promesses qu'ils ont reçues. Septime Sévère (193-211), Caracalla (211-217) puis Maximin (235-238) ont décidé des augmentations de salaires importantes, sans se demander comment ils les financeront. Or, les nouvelles guerres coûtent cher et ne rapportent plus de butin. Il en découle une inflation énorme, qui ruine ces salariés que sont les soldats.

Dans le deuxième tiers du 3e siècle, les Romains subissent des guerres très difficiles, voire désastreuses. Des empereurs meurent au combat ou sont capturés, comme Gordien III (peut-être), Dèce et Valérien (sûrement). Les coups d'État sont permanents et l'Empire est divisé en trois : seule la partie centrale continue d'obéir à l'empereur, tandis que l'Ouest se constitue en empire autonome, l'empire des Gaules, et que l'Est passe sous le contrôle de Palmyre, notamment au temps de la célèbre reine Zénobie (2).

La première moitié du 4e siècle est très généralement considérée comme une époque de renaissance. Nous pensons que, sur le plan militaire, elle bénéficie surtout de la fatigue des ennemis. La réforme du recrutement et de l'encadrement semble avoir été très dommageable : il n'était plus possible de « choisir » de bons soldats et les carrières civiles et militaires étant séparées, les hommes compétents préfèrent le calme du palais à l'agitation des camps.

Le résultat tient en trois dates. En 378, les Goths détruisent une armée romaine à Andrinople ; l'empereur Valens y est tué. En 406, les Vandales, les Alains et les Suèves franchissent le Rhin ; en 410, les Goths prennent Rome. Aucun de ces peuples ne peut être chassé.

Les historiens discutent à l'infini de la survie de Rome après ces dates. Mais quand la frontière est percée et la capitale prise, il nous semble qu'une page est tournée et donc que l'Empire romain cesse d'exister au cours du 5e siècle. ●

(1) Expression inventée par l'écrivain militaire Basil Liddell Hart pour désigner une stratégie fondée sur une étude de la démographie et de l'économie.

(2) Reine de Palmyre au 3e siècle ap. J-C., qui anima une cour brillante.

Article publié initialement dans Jean-Vincent Holeindre et Laurent Testot (dir.), « La guerre – des origines à nos jours », *Sciences Humaines Histoire*, n° 1, nov.-déc. 2012.

Jules César
et la guerre des Gaules

La guerre des Gaules (58-51 av. J.-C.) met en scène un autre grand capitaine, César. Il est le principal responsable du conflit qui doit servir la suite de sa carrière, car il veut fournir aux citoyens la preuve qu'il sert bien la patrie. Le déséquilibre des forces est énorme. La Gaule est divisée en peuples hostiles les uns aux autres, qui possèdent peu d'armes défensives et des armes offensives de médiocre qualité, et sont organisés sur le modèle de la vieille phalange. César dispose des meilleurs soldats de son temps, 50 000 légionnaires, et des ressources d'un immense empire, apte à fournir presque sans limites du blé, de l'or et des hommes.

La chronologie des opérations doit être revue. En 58, il cherche un prétexte pour conduire la grande guerre qu'il souhaitait. En 57, il détruit les armées des Belges, les plus dangereuses (Nord de la Gaule) ; en 56, celles des peuples de l'Ouest. Il peut alors, en 55, 54 et 53, mener des expéditions en Germanie et en Bretagne pour montrer qu'il est un nouvel Alexandre, qu'il va dans des pays exotiques combattre des ennemis redoutables. En 52, il se heurte à une grande révolte organisée par Vercingétorix. Il s'efforce de punir les insurgés, mais il est victime du « *pull and push* » : par la pratique de la terre brûlée, Vercingétorix le chasse du Nord. En plaçant des armées face aux peuples du Sud, il l'attire vers cette région, car le proconsul doit protéger les peuples qui y vivent. C'est alors que le chef arverne espère détruire l'armée romaine en l'enfermant « entre le marteau et l'enclume », c'est-à-dire entre les forces présentes dans la ville d'Alésia et une armée de renfort arrivée de tout le pays. C'est compter sans la redoutable efficacité de l'armée romaine : les légionnaires enferment les uns dans Alésia, de manière hermétique, et écrasent les autres dans une bataille en rase campagne. L'année suivante ne voit que quelques batailles et sièges secondaires. La guerre des Gaules est finie. ●

Y. Le B.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Les quatre foyers de la pensée grecque

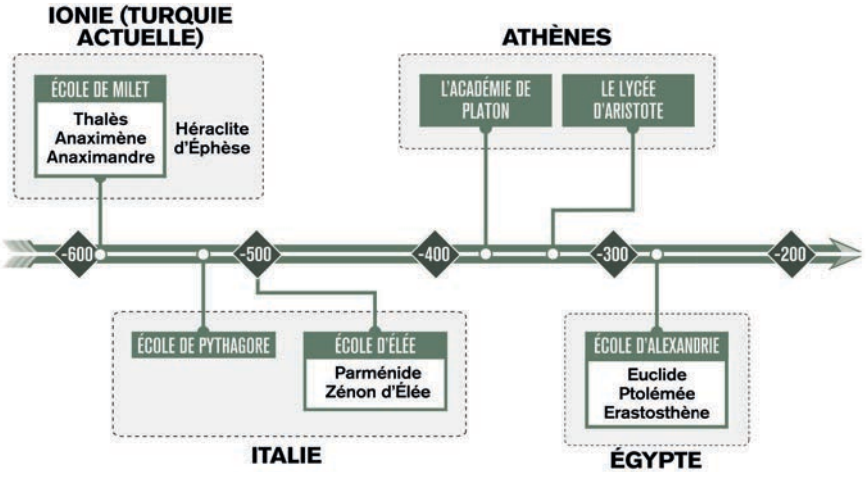
Le savoir grec s'est constitué en quatre époques, quatre lieux et quatre centres de gravité successifs. Soit peut-être quatre façons différentes d'étudier le monde.

Le « *miracle grec* » : l'expression est due à Ernest Renan. En 1883, dans ses *Souvenirs d'enfance* et de jeunesse, il l'évoque comme une « *chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale* ».

Le jeune Renan avait visité la Grèce, vu le Parthénon et les ruines de l'Acropole. Il en avait été ébloui. Pétri de culture classique gréco-latine, il associait la Grèce à l'Athènes du siècle de Périclès (5e siècle av. J.-C.), aux ruines du Parthénon, aux théâtres où se jouaient les tragédies d'Eschyle, Sophocle, Euripide ou les comédies d'Aristophane. Plus bas dans la ville se trouvait l'Agora, symbole de la démocratie grecque. Dans les faubourgs de la ville, Platon avait fait construire son Académie, tel un campus antique ; quant au Lycée d'Aristote, il était situé à côté du temple d'Apollon. Cette Athènes était aussi celle des statues d'Apollon, des gymnastes, des Jeux olympiques. Vus du 19e siècle, les Grecs semblaient donc avoir tout inventé : la démocratie et la philosophie, la science, l'histoire et la tragédie.

Mais quand on regarde de plus près, les choses sont moins nettes. S'il est vrai que la Grèce antique a connu un moment de créativité culturelle exceptionnelle, les historiens des sciences ont du mal à cerner aujourd'hui les contours d'une pensée unifiée qui aurait donné naissance à la philosophie et aux sciences postérieures.

Un regard panoramique *(tableau ci-dessous)* fait immédiatement apparaître les quatre grands foyers culturels de la « pensée grecque », correspondant à quatre époques successives. La philosophie et la science sont réputées être nées en Ionie (Turquie actuelle) avec l'école de Milet au 6e siècle av. J.C. Le centre de gravité de la pensée grecque se déplace ensuite vers le sud de l'Italie où est fondée l'école des pythagoriciens et celle des éléates (Parménide, Zénon). Puis Athènes prend le relais : au 4e siècle av. J.C., Platon fonde



JEAN-FRANÇOIS DORTIER

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

l'Académie et Aristote son Lycée. Après le déclin de la cité athénienne, c'est autour de la grande bibliothèque d'Alexandrie, en Égypte, que les élites savantes se regroupent.

Quatre époques, quatre lieux. Ne pourrait-on y distinguer quatre façons de penser différentes, plutôt qu'une science grecque unie ? C'est ce que l'on va essayer de voir.

1 - L'école de Milet

Le savoir serait donc né à Milet, en Ionie. Les manuels y font éclore la philosophie, les historiens des sciences y situent leur émergence. On oublie de dire que c'est aussi dans cette région, et à peu de chose près à la même époque, qu'apparaissent deux autres innovations fondamentales : l'alphabet et la monnaie. Il n'y a pas de hasard à cela. À partir du 6e siècle av. J.C., Milet est une florissante cité portuaire ; les caravanes y viennent de Perse, de Mésopotamie et d'Inde. Les bateaux s'y embarquent pour les ports de Méditerranée : Égypte, Italie, Grèce. Avec les marchandises circulent aussi les savoirs. L'alphabet grec, premier véritable alphabet comprenant à la fois consonnes et voyelles, est le meilleur moyen de communiquer par écrit pour des gens qui parlaient des langues différentes : il rend possible la retranscription des sons de chaque langue. La monnaie métallique permet d'échanger toutes sortes de denrées. Alphabet, argent, science et philosophie sont les produits d'un même creuset.

De Thalès, le fondateur de l'école de Milet, on ne sait pas grand-chose. La légende en a fait un des « sages », un savant universel, à la fois mathématicien, géomètre, astronome, ingénieur, moraliste, homme politique. Thalès participe aux côtés des grandes familles aristocratiques (et des tyrans) à la gestion de la cité. Son astronomie est celle d'un navigateur qui doit connaître la position des astres et étoiles. Ses connaissances d'ingénieur sont celles d'un maître d'œuvre qui pilote de grands travaux. C'est aussi un homme d'affaires avisé qui pratique la spéculation (sur le prix de l'huile ou du blé). C'est également un conseiller politique qui participe aux négociations entre cités. Enfin, c'est un éducateur, qui forme les jeunes de la bonne société aux multiples savoirs de son temps. De ce brassage de savoirs, de rencontres, notamment avec les savants mésopotamiens et égyptiens qu'il a fréquentés au cours de ses voyages, Thalès a tiré une nouvelle vision du monde.

Car à ses heures, Thalès réfléchit aussi aux lois de la nature. Thalès, et à sa suite Anaximandre et Anaximène, sont connus pour avoir élaboré une philosophie de la nature (*physis*) fondée sur la recherche des causes premières. Certes, la science n'est pas née de pied en cap à Milet : elle a puisé dans les savoirs mésopotamiens et égyptiens (qui maîtrisaient déjà le fameux « théorème de Thalès » (1)). Mais les savants milésiens innovent en recherchant les causes premières des choses. Pour Thalès, tout vient de l'eau, pour Anaximène tout vient de l'air, pour Héraclite d'Éphèse tout vient du feu. Ces explications sont de nature physique (elles ne font pas appel à des entités divines). Ce qui ne veut pas dire que Thalès est athée : il croit à l'existence des âmes et à leur immortalité (2). L'école de Milet commence à décliner lorsque la ville est défaite par les Perses. Nombre de grandes familles quittent alors la région pour s'installer dans des colonies en Corse ou en Italie. Les pythagoriciens et les éléates sont tous des exilés venus des ports ioniens. Avec eux, la science grecque prend une nouvelle direction. →

De Agostini/Getty

Euclide traçant un hexagramme, détail issu de L'école d'Athènes de Raphaël (1508-1511).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

→ 2 - Éléates et pythagoriciens

Sur la vie de Pythagore, on n'en sait guère plus que sur Thalès : c'est-à-dire pas grand-chose. Si ce n'est qu'il aurait, aussi, beaucoup voyagé. Originaire de l'île de Samos (en mer Égée), il parcourt la Méditerranée où il apprend beaucoup (dont le « théorème de Pythagore » déjà connu des Babyloniens). Il a aussi l'occasion de rencontrer Thalès et de suivre l'enseignement d'Anaximandre. À Crotone, dans le sud de l'Italie, Pythagore crée une école qui est autant un lieu d'étude qu'une secte à vocation philosophico-morale (fondée sur l'ascétisme) et une organisation politique importante, exaltant le courage au combat. La science des pythagoriciens est une sorte de mystique des nombres. De l'astronomie à l'harmonie musicale, de la destinée humaine à la géométrie : tout doit être converti en nombre dont certains ont une valeur sacrée. Cette démarche de pensée, très spéculative, doit peu à l'observation empirique, et tout à la recherche du calcul. Cette façon de rechercher une vérité dans la pureté des relations mathématiques influencera Platon, mais avant lui Parménide, l'un des fondateurs de l'École des éléates.

Élée est situé à une centaine de kilomètres au sud de Naples. C'est là que Parménide crée son école, vers 500 av. J.C. Parménide rédige un poème, *De la nature*, dont on ne connaît que quelques fragments : sa philosophie de la connaissance privilégie le raisonnement plutôt que l'expérience, comme voie d'accès à la vérité. Dépasser l'apparence des choses pour atteindre « l'être », c'est-à-dire une entité abstraite, éternelle et antérieure aux mondes des objets : voilà le but suprême de la pensée. Parménide, le premier métaphysicien : derrière la chose, il y a l'être ; derrière le multiple, il y a l'un. Cette démarche rationnelle qui se détache de la seule observation lui permet d'oser affirmer que la Terre est une sphère, ce qui exige un effort d'abstraction extraordinaire.

3 - Platon et Aristote

Après l'Italie, Athènes devient le centre de gravité de la science grecque. Selon la légende, Platon avait fait graver à l'entrée de son académie les mots suivants : *« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. »* En réalité, son enseignement est plus philosophique et moral que scientifique. En revanche, Aristote, qui ouvre cinquante ans plus tard son Lycée, peut à bon droit être considéré comme l'un des pères des sciences. La sienne est d'ailleurs moins portée vers le raisonnement pur et les mathématiques que ce que l'on nommerait aujourd'hui les sciences naturelles. L'étude des animaux forme d'ailleurs une part conséquente d'une œuvre qui comprend aussi des éléments sur l'astronomie, la logique, la rhétorique, la psychologie, la politique et la morale. Dans sa démarche, Aristote ne croit pas à l'existence d'une voie royale vers la vérité, comme le pense Platon. Selon lui, les sciences peuvent faire appel à diverses formes de pensée : le raisonnement pur, l'observation empirique, la discussion dialectique, l'enquête, l'intelligence pratique, dont chacune à ses vertus et limites.

Les écoles d'Athènes, qui vont survivre plusieurs siècles à leurs fondateurs, perdent toutefois leur éclat face à la nouvelle étoile montante, Alexandrie, fondée par l'empereur Alexandre en 332 av. J.C.

4 - Alexandrie et l'héritage grec

La grande bibliothèque d'Alexandrie est un centre d'étude et d'enseignement où seront accueillies des générations de savants qui marqueront l'histoire des sciences : Ératosthène, Ptolémée, Aristarque. Des médecins, astronomes, mathématiciens ou géographes font pendant encore trois siècles des avancées considérables avant que l'école soit saccagée et brûlée lors de la reprise en main par les autorités romaines puis par les sectes chrétiennes.

Avec le recul, il apparaît bien que les savants grecs, de l'école de Milet à celle d'Alexandrie, ont innové dans de nombreux domaines : mathématiques, astronomie, géométrie, géographie, médecine, même si leur savoir n'est pas né *ex nihilo* (ils sont redevables aux savants mésopotamiens, perses, égyptiens, notamment dans les domaines de l'astronomie, des mathématiques ou de la médecine).

Mais à chaque foyer de savoir correspondaient différentes façons de faire de la philosophie et de la science. Les savants de Milet n'utilisaient pas les mathématiques pour expliquer les phénomènes naturels comme le firent les pythagoriciens. Les pythagoriciens pensaient que les clés de la nature sont dans la magie des nombres. Hippocrate, lui, faisait davantage confiance à l'expérience et l'observation qu'au raisonnement. Parménide et les platoniciens étaient des idéalistes à la recherche de vérité pure alors qu'Aristote, l'encyclopédiste, refusait d'accorder la priorité à une méthode : à chaque science ses instruments de pensée. Certains furent des adeptes du raisonnement pur alors que d'autres vantaient les mérites de l'observation empirique.

Avec le recul, les historiens des sciences ne sont donc pas parvenus à trouver une pensée homogène qui expliquerait le « miracle grec ». Il y eut, à coup sûr, une exceptionnelle dynamique culturelle, mais qu'il est vain de tenter de réunir par une démarche unique. Les savants grecs se sont lancés dans l'exploration de la nature armés de méthodes nouvelles (variant d'une discipline à l'autre), ils ont ouvert des pistes et en ont laissé d'autres en jachère (ils n'ont pratiquement pas exploité l'expérimentation qui sera considérée à partir du 16e siècle comme un des piliers de la science). Mais ils ont sans aucun doute récolté une moisson exceptionnelle de savoirs nouveaux qui seront en partie perdus, en partie transmis (par des chemins très tortueux) aux civilisations suivantes.●

(1) Ce théorème ne lui a été attribué qu'au… 18e siècle.
(2) Vers l'abstraction mathématique pure, vers l'observation empirique, vers la construction de modèles physiques, vers la démonstration, vers la recherche des causes premières.

Article initialement publié dans Jean-François Dortier, « Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n° 48, sept.-oct.-nov. 2017.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

“Contre toute attente, le temps des sorciers, des sorcières et des enchanteurs n’a pas disparu

Chez votre marchand de journaux

En partenariat avec

MUSÉUM TOULOUSE

france culture

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **www.scienceshumaines.com**

ment est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Médecine
pourquoi il faut relire Hippocrate

Durant plus de deux millénaires, les géants de l'Antiquité que sont Hippocrate et Galien ont marqué la médecine de leur empreinte… Et leurs enseignements restent d'actualité.

DEA/A. Dagli Orti/Getty

Galien et Hippocrate, fresque de l'église d'Agnani, Italie (1231).

VÉRONIQUE BOUDON-MILLOT
Directrice de recherche au CNRS, auteure notamment de *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*, Les Belles Lettres, 2012. Dernier ouvrage paru, *Marc Aurèle*, Puf, 2020.

Que peuvent bien avoir à nous apprendre les écrits des deux plus grands médecins de l'Antiquité, Hippocrate et Galien de Pergame ? Hippocrate, né à Cos au 5e siècle avant notre ère, est considéré comme le « Père de la médecine ». Son successeur Galien, au 2e siècle de notre ère, commenta presque tous les écrits de son illustre prédécesseur. Que peut bien espérer trouver le courageux lecteur qui osera se plonger dans la soixantaine de traités attribués à Hippocrate et ses disciples, et dans les milliers de pages écrites en grec, et pour certaines non encore traduites dans une langue moderne, qui forment l'œuvre de Galien, la plus importante somme médicale connue à ce jour ?

De fait, si la médecine traditionnelle chinoise continue d'être enseignée dans les universités en parallèle de la médecine moderne, en Occident la rupture paraît consommée avec la médecine des humeurs de tradition hippocratique. À part le fameux « Serment » encore prêté de nos jours par tous les médecins, et le terme de « galénique » toujours utilisé pour désigner la forme sous laquelle se

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

présente un médicament, l'enseignement des deux plus grands médecins de l'Antiquité peut paraître bien oublié. À l'époque des scanners et des IRM, et face aux progrès spectaculaires de la chirurgie et de la biomédecine, à quoi bon continuer de lire ces auteurs antiques qui enseignent que tous les corps sont composés de quatre humeurs fondamentales (sang, phlegme, bile jaune et bile noire), que les individus possèdent tous un tempérament soit simple (chaud, froid, sec ou humide), soit composé (chaud et sec, chaud et humide, froid et sec ou froid et humide), et qui tentent d'expliquer toutes les maladies par un déséquilibre d'une de ces humeurs ou d'un de ces tempéraments ?

Entre phlegme et humeur, les traces d'une influence

Au 17e siècle, à une époque où la médecine était encore dépendante de ce savoir antique, Molière ne se privait pas déjà de brocarder ces médecins ignorants qui passaient leur temps à mirer les urines. Et pourtant, le fait même que cette médecine grecque ait été capable de se maintenir, sans réelle remise en cause, jusqu'au début du 18e siècle et parfois au-delà, est bien la preuve qu'il vaut la peine de s'y intéresser. Les Romains eux-mêmes furent les premiers héritiers de ces Grecs, dont ils reprirent les grands principes dans leurs propres traités écrits en latin (Celse, Scribonius Largus). Quant aux générations suivantes, qui ont vu les progrès décisifs de Vésale en anatomie (1543) ou la mise en évidence de la circulation du sang par Harvey (1628), si elles ont rompu avec le savoir antique, elles ont cependant continué de subir son influence jusque dans la langue courante.

Ne dit-on pas encore aujourd'hui d'une personne irascible qu'elle est de mauvaise humeur ? Ne disait-on pas hier qu'elle était atrabilaire, en référence à cette bile noire (*atra bilis* en latin) susceptible d'assombrir le caractère de ceux qui la possèdent en excès ? Ne qualifie-t-on pas de mélancoliques ceux qui, sous l'effet de cette même bile noire (*melas cholè* en grec), sont réputés voir « tout en noir » ? Et ne recommande-t-on pas à ceux qui se font du souci de ne pas « se faire de bile » ? De même, ne continue-t-on pas de qualifier de phlegmatiques ceux qui, à l'origine, étaient ralentis par un excès de phlegme, et de sanguins ceux qu'un excès de sang était réputé pousser à l'emportement ? De même, les calmes et les pondérés, aujourd'hui qualifiés de « cool », devaient autrefois cette disposition à leur tempérament froid, tandis qu'à l'inverse certains de nos contemporains continuent de « bouillir » de colère.

Mais cette influence de la médecine antique ne se limite pas à la langue courante. Elle est surtout perceptible dans la langue scientifique où la plupart des termes médicaux ont aujourd'hui encore une racine grecque, qu'il s'agisse de désigner une spécialité (gynécologie, cardiologie, otorhinolaryngologie, pédiatrie…), une maladie (néphrite, épilepsie, choléra, amygdalite, otite…), une branche de la médecine (anatomie, physiologie, pronostic, thérapeutique…) ou l'action d'un médicament (antalgique, antipyrétique, homéopathique…).

Plus profondément, les médecins de tradition hippocratique ont su imposer une conception de l'art médical et établir avec leurs patients une relation qui reste au cœur de la médecine occidentale. À une époque où la religion et la magie tenaient encore tant de place et où la maladie, vécue comme une souillure, était souvent considérée comme un châtiment envoyé par les dieux, Hippocrate a imposé la vision d'une médecine résolument rationnelle dont les savoirs doivent être basés sur une méthode. Toute maladie possède en effet une cause que le médecin doit rechercher à l'aide de signes qu'il doit être capable de correctement observer, décrire et interpréter. Le traité hippocratique de la Maladie sacrée, nom donné à l'épilepsie, dont l'auteur déclare qu'elle n'est pas plus divine qu'une autre, est emblématique de cette attitude. Car les médecins antiques sont de remarquables observateurs et les descriptions qu'ils ont laissées de telle ou telle maladie sont encore aujourd'hui enseignées dans les facultés de médecine, comme le fameux « faciès hippocratique », annonciateur d'une mort imminente. De même, les fiches de malades rassemblées dans l'ensemble de traités intitulés *Épidémies* ont valu à Hippocrate d'être salué comme l'inventeur de la clinique, étymologiquement la médecine pratiquée au lit du malade (*klinè* en grec).

Être utile et ne pas nuire

Un autre aspect remarquable et toujours actuel de cette médecine est d'avoir posé comme principe d' « *être utile ou du moins ne pas nuire* » (*Épidémies* I, 5). À une époque où les moyens étaient souvent dérisoires (potions et purgatifs à base de plantes, cataplasmes, emplâtres et saignées), où les traitements étaient souvent douloureux et les guérisons aléatoires, cette attitude implique du médecin qu'il reste toujours conscient de ses propres limites, qu'il sache suspendre un traitement voué à l'échec, voire accepte la décision du malade de s'en remettre aux dieux. Cette attitude pragmatique, attentive au bien-être du patient, repose sur une indispensable relation de confiance, formée par le fameux triangle hippocratique où le médecin est aux côtés du malade pour combattre la maladie. L'interrogatoire par lequel doit débuter, et devrait encore débuter de nos jours, toute consultation, en permettant au praticien de tout connaître de l'état du malade, est au cœur de cette relation. De sa qualité dépend le succès de la guérison. C'est en effet parce qu'il a confiance en son médecin que le malade pourra à la fois accepter des traitements difficiles sans désobéir et surtout tout lui dire sans rien cacher.

La modernité de la médecine hippocratique réside enfin dans l'attention que le médecin antique accorde à l'influence de l'environnement, dans son traité *Airs, Eaux, Lieux*; à l'importance de l'alimentation et du mode de vie, dans le *Régime*; ou encore au choix du meilleur moment (*kairos*) pour intervenir.

Mais c'est à Galien qu'il revient d'avoir assigné à la médecine sa plus haute ambition, en proclamant dans le titre d'un de ses traités, *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*. ●

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Erich Lessing/AKG

L'érotisme gréco-romain
aux sources de nos rapports au corps

Nous, êtres humains, partageons avec les animaux la sexualité, que nous pratiquons pour nous reproduire ou comme source de plaisir. L'érotisme, par contre, n'existe pas chez les bêtes. Comme l'a montré Georges Bataille dans son essai (*L'Érotisme*, Minuit, 1957), seuls les hommes et les femmes sont capables de produire des œuvres d'art, des écrits ou des scénarios imaginaires afin d'exprimer leur désir sexuel. Un désir dont les Grecs ont fait un dieu : Éros.

L'érotisme apparaît dans l'art et la littérature bien avant la naissance de la civilisation grecque, à Sumer et dans l'Égypte pharaonique, où une sexualité idéale s'exprimait à travers le culte rendu à de grandes déesses de l'Amour, comme Ishtar ou Hathor. Mais ce sont les Grecs qui ont défini les principales normes et représentations dont nous sommes encore tributaires aujourd'hui dans notre rapport érotique au corps. Cette vision, parfois impensée, fait partie de notre héritage gréco-romain. Nous commençons à nous en défaire, depuis peu, notamment sous l'influence de mouvements féministes.

Des corps inégaux

Selon qu'ils sont masculins ou féminins, les corps ne sont pas traités de la même manière dans l'art grec. Dès les *kouroi*, ces statues de jeunes hommes produites dans les années 650-500 av. J.-C., à l'époque dite « archaïque », la virilité est exhibée dans une totale nudité. Les sculpteurs cherchent à représenter des physiques parfaits selon les canons qu'eux-mêmes tentent de définir. C'est ainsi que, vers 440 av. J.-C., Polyclète d'Athènes réalise son fameux doryphore, ou « porteur de lance », un éphèbe très musclé. Un siècle plus tard, Praxitèle, autre artiste athénien, adoucit les contours de la musculature virile, désormais moins saillante.

Mais, même si les formes varient, l'homme parfait n'en demeure pas moins toujours jeune et athlétique. C'est ainsi qu'il est censé incarner l'accomplissement de toutes les potentialités masculines. Sa nudité, fièrement exhibée, est profondément ancrée dans la culture grecque. Étymologiquement, le gymnase est le lieu où les hommes doivent se dévêtir. Faire du sport, *gymnos*, c'est-à-dire « nu », est vu comme une manière d'affirmer son appartenance à la classe des citoyens et sa supériorité sur les autres groupes qui peuplent la cité : les femmes, les étrangers, les esclaves.

À l'inverse, les *korai* (« jeunes filles »), pendant féminin des *kouroi*, sont toujours drapées. Les femmes doivent attendre la fin du 5e siècle av. J.-C. pour commencer à se dénuder dans l'art grec. Ce sont surtout les images d'Aphrodite, déesse de l'Amour (Vénus pour les Romains), qui servent de prétexte à l'incarnation des canons de la beauté féminine. Un physique pulpeux : de petits seins et de larges hanches, comme le montre la fameuse Callipyge, cette Aphrodite « aux belles fesses », aujourd'hui au Musée archéologique de Naples.

Pénis exhibé et vulve effacée

Cependant, même dévêtue, Aphrodite ne montre pas son sexe, à la différence des dieux, héros et athlètes qui exhibent fièrement leurs pénis. Dans la Pompéi romaine, engloutie par l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C., des images de dieux en érection, Mercure et Priape, fonctionnent comme des allégories de la réussite et du bonheur. À l'inverse, le triangle pubien des déesses est toujours parfaitement lisse, sans lèvres ni clitoris. La vulve, jugée obscène, ne peut être →

Mars et Vénus, peinture murale, Pompéi, Italie (1er siècle).

CHRISTIAN-GEORGES SCHWENTZEL
Professeur d'histoire ancienne à l'Université de Lorraine, auteur notamment de *Le Nombril d'Aphrodite, une histoire érotique de l'Antiquité*, Payot, 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

DEA/Pedicini/Getty

Aphrodite callipyge, copie d'époque romaine, Musée archéologique, Naples.

Nimatallah/AKG

Le doryphore de Polyclète, copie d'époque romaine, Musée archéologique, Naples.

→ représentée.

Cette différence de traitement est parvenue jusqu'à nous, malgré quelques tentatives pour briser l'interdit. En 1790, le sculpteur français Jean-Antoine Houdon réalise une statue de la déesse Diane. L'œuvre s'inspire de l'art antique, si ce n'est que l'artiste sculpte une fente là où, autrefois, la vulve était inexistante. Acquise par le Louvre après la mort de Houdon, la statue est jugée scandaleuse. Sa vulve est bouchée au moyen de tiges en bronze puis martelée. C'est ainsi qu'elle est toujours visible aujourd'hui dans le grand musée parisien. En 2019, une campagne de publicité (« Viva la vulva » de la marque Nana) montrant des objets évoquant des vulves fait polémique en France, alors que les symboles liés au pénis ne provoquent pas la même réprobation, comme en témoigne Perrier qui fait régulièrement la promotion de ses bouteilles phalliques.

Des artifices exclusivement féminins

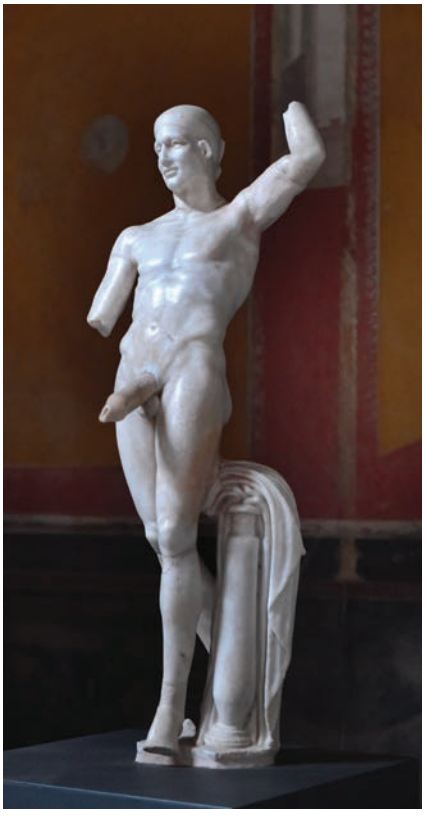
Tandis que la nudité virile suffit en elle-même à exciter l'admiration ou le désir, le physique féminin est érotisé au moyen de toute une série d'accessoires : tuniques tombantes, drapés moulants, bijoux qui sertissent le corps, sandales ou escarpins qui le rehaussent…

Le corps de la Vénus de Milo, la plus célèbre des représentations d'Aphrodite, que des touristes du monde entier viennent admirer au Louvre, surgit d'un vêtement aux nombreux plis qui s'écoulent vers ses pieds. Cette mise en scène crée un effet de déshabillage. Une sorte de striptease figé dans le marbre. La femme qui perd son vêtement est vue comme plus excitante que si elle était totalement nue.

Sur les fresques de Pompéi, les courtisanes portent le plus souvent des bracelets, des chaînes en or croisées entre les seins, ou encore un soutien-gorge de couleur vive. Autant d'éléments censés augmenter leur potentiel érotique. Le soutien-gorge devait provoquer le partenaire masculin, en suggérant un dénudement toujours en cours. Il constituait une sorte de dernier rempart avant la prise de possession du corps de l'amante par l'homme, conquérant viril.

Satisfaire le désir masculin

Ces représentations correspondent à des rôles codifiés. Elles ont pour vocation de satisfaire des désirs de domination masculine. Une véritable idéologie du corps s'en dégage, ainsi qu'une morale sexuelle qui a imprégné nos sociétés et n'a été remise en cause que



Eric Vandeville/AKG

Statue du dieu Priape, 1er siècle ap. J.-C., marbre, provenant de Pompéi. Musée archéologique, Naples. Le dieu protecteur des jardins est une sorte d'épouvantail qui écarte les forces du mal.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Print collector/Getty

Peinture représentant Mercure, dieu du commerce, 1er siècle ap. J.-C., provenant de Pompéi. Musée archéologique, Naples. Le pénis démesuré est une promesse de succès et de richesse.

très récemment, comme le rappelle Olivia Gazalé (*Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Robert Laffont, 2017). La femme, parée et habillée de manière provocante (nous devrions plutôt dire « déshabillée »), est perçue comme une charmeuse, si ce n'est une prostituée, tandis que l'homme dominant, nu et sans apprêts, symbolise la force et la souveraineté.

Les techniques pour érotiser les corps sont aujourd'hui souvent les mêmes que celles employées dans l'Antiquité, comme le montrent tant d'exemples au cinéma, dans les clips, les défilés de mode ou la publicité. Pensez à Marilyn Monroe, cette Vénus de Milo contemporaine, dont la robe se soulève au vent dans *Sept ans de réflexion* (1955). Un déshabillage devenu mythique. Imaginerait-on un homme dans la même position ?

Héritiers du virilisme gréco-romain, nous avons tendance à considérer que les femmes usent volontiers d'artifices indispensables pour plaire, tandis que la beauté masculine serait naturellement plus brute et authentique. C'est pourquoi les hommes accordant de l'importance à leur apparence sont volontiers dépréciés et féminisés par le discours ambiant, qui les traite de « femmelettes » ou de « gonzesses ».

L'Antiquité gréco-romaine nous a inculqué des représentations « genrées » dont nous avons du mal à nous défaire. Pire, il nous arrive même parfois de croire qu'elles sont « naturelles », alors qu'il s'agit au contraire de très anciennes constructions sociales. ●

Musée du Louvre

Aphrodite, statuette en bronze, époque romaine (d'après un modèle d'époque hellénistique), Musée du Louvre, Paris.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Antiquité
une économie proto-capitaliste ?

La Grèce antique a-t-elle inventé le capitalisme ? Serait-ce grâce à la démocratie ? De telles questions hantent l'histoire économique.

C'est au 19e siècle, alors que l'Europe connaît une intense industrialisation, qu'apparaît la controverse sur la nature de l'économie antique. Les exemples de la Grèce, de Rome ou des royaumes orientaux de l'Antiquité vont servir à légitimer tantôt le modèle britannique du libre-échange fondé sur l'initiative individuelle, tantôt le modèle germanique de l'économie nationale, où l'État exerce un contrôle sur le marché et sur les mécanismes d'importation.

De la nature de l'économie antique

Ce débat se développe dans des milieux universitaires français, anglais et allemands. Il représente un moment important dans l'analyse socio-économique des sociétés anciennes, rendue possible grâce aux grandes fouilles menées en Grèce dès les années 1870. Celles-ci livrent, à Délos, à Delphes, à Épidaure, des séries considérables d'inscriptions, dont une grande partie consiste en comptes et inventaires des cités grecques. L'énorme intérêt de la documentation épigraphique pour l'analyse économique est alors très rapidement perçu par les historiens.

D'autres données documentaires affluent lors de fouilles menées en Orient : à Uruk, à Babylone et sur d'autres sites de Mésopotamie, des documents cunéiformes révèlent quantité d'informations sur les productions et les ventes dans les systèmes palatiaux. En Égypte, les découvertes de milliers de papyrus au Fayoum dès les années 1880, puis à Oxyrhynque, permettent d'obtenir des séries de prix et des informations sur le système économique des Ptolémée (dynastie grecque qui règne sur l'Égypte du 3e au 1er siècle avant notre ère). Ces découvertes viennent compléter les révélations provenant des vestiges de Pompéi et d'Herculanum (figés en 79 de notre ère), connus dès le 18e siècle, lors de fouilles qui avaient livré ateliers, villas, tablettes financières. On collecte des faits, on met en série des données.

Dans ces études, l'économie de l'Antiquité est vue comme une économie d'échanges ouverte à la concurrence, mais aussi influencée par les monopoles de grandes puissances, avec des phénomènes de prolétarisation liés aux hausses de prix, et des déplacements de capitaux liés aux contraintes du change. C'est l'occasion pour les chercheurs de débattre, à travers l'étude des économies anciennes, de la vraie nature du capitalisme alors en plein essor dans l'Occident du 19e siècle. L'enjeu est aussi de démontrer, dans une perspective évolutionniste qui mène au progrès contemporain, à quel stade il convient de situer les mondes anciens. Pour les uns, le progrès technique de la révolution industrielle rend par contraste les économies antiques « primitives », car elles ne disposent ni de machines ni d'instruments financiers adéquats. D'autres, au contraire, mettent en avant le caractère résolument « moderniste » des économies antiques, avec le développement urbain associé au développement de la production monétaire et du marché.

VÉRONIQUE CHANKOWSKI
Professeure d'histoire égéenne et économie antique à l'Université Lumière-Lyon 2, directrice de l'École française d'Athènes et présidente du Réseau des Écoles françaises à l'étranger.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

National Geographic Image Collection/Alamy

Un marchand quitte le port grec de Délos.

Ces controverses ont constitué le socle de développement de l'histoire économique de l'Antiquité. Par la suite, et au fur et à mesure que s'installait le clivage entre blocs capitaliste et communiste, les économies antiques restèrent le miroir de débats contemporains. Ainsi les études des systèmes économiques des royaumes hellénistiques ont favorisé l'expérimentation des concepts d'économie dirigée et de contrôle des terres, en référence à des modèles marxistes.

En étudiant les systèmes économiques de l'Antiquité, on cherchait aussi à expliquer leur fin : si des civilisations brillantes ont fini par disparaître, était-ce le résultat d'un système économique qui les vouait à l'échec ? Là encore, la question ne pouvait manquer d'interroger, à travers les économies antiques et la question du capitalisme, le devenir de nos propres civilisations.

Les sources et leurs révélations

Comprendre comment fonctionnaient les économies antiques est d'abord une question de sources. La littérature antique, transmise de manière partielle, ne donne qu'une vision tronquée du fonctionnement des échanges, des marchés, des finances. Aux documents d'archives des sociétés antiques (inscriptions, papyrus, tablettes), qui permettent de comprendre des mécanismes de fiscalité, d'hypothèque, de prêts bancaires, de comptabilité, il convient d'associer le témoignage des objets : fragments de céramique et objets artisanaux attestant par leurs caractéristiques de fabrication de circuits d'échanges, monnaies caractérisées par la marque de l'État émetteur, équipements de contrôle des échanges comme les poids et mesures… Mais aussi le témoignage des bâtiments : ateliers de production, bâtiments de stockage pour les marchandises, agoras servant de marchés, épaves de navires de commerce. Apparaissent alors les acteurs de ces activités économiques : esclaves, paysans, artisans, revendeurs, navigateurs et transporteurs, grands commerçants, banquiers, propriétaires terriens, magistrats.

Prenons l'exemple des cités grecques. Depuis leur émergence entre les 8e et 6e siècles av. J.-C. jusqu'aux premiers siècles de notre ère, elles ont constitué des organismes politiques autonomes, fondés sur des régimes impliquant la participation des citoyens aux charges publiques et capables d'autogérer leur territoire, y compris lorsqu'elles devinrent partie intégrante de royaumes hellénistiques puis de l'Empire romain.

La première caractéristique de la →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

→ production dans ces cités est qu'elle implique une main-d'œuvre largement constituée d'esclaves (achetés dans des régions voisines du monde grec et revendus sur des marchés en Grèce), à laquelle se mêlent aussi des citoyens, dans le cadre de petits ateliers et de fermes qui constituent des patrimoines familiaux. Pourtant, la production n'est pas limitée à l'autosuffisance. Le développement de la monnaie, dès le 6e siècle avant notre ère, a constitué un puissant accélérateur des échanges en servant de réserve de valeur. Ainsi, la production agricole ou artisanale vendue sur le marché permet d'obtenir un capital monétaire qui pourra servir à d'autres investissements.

Le marché apparaît donc dès l'époque classique comme l'élément déterminant du développement des cités grecques. Celles-ci ont connu un accroissement démographique considérable depuis leurs fondations au cours du 8e siècle avant notre ère, en partie compensé par le développement de la colonisation sur le pourtour méditerranéen. Ce développement a conduit, au cours de la période archaïque, à une forte immigration et à la création de nouvelles cités grecques. Au 4e siècle avant notre ère, la Grèce continentale et les Cyclades étaient plus peuplées qu'elles ne l'étaient au 19e siècle de notre ère, et l'approvisionnement de cette importante population était liée aux échanges.

Disposant de ressources agricoles peu abondantes, les cités du monde grec ont construit leur développement économique sur l'économie de marché. C'est là un phénomène unique en Méditerranée antique. Les royaumes voisins, dits « à grenier », fonctionnaient en économies tributaires, fondées sur le prélèvement obligatoire de ressources agricoles centralisées dans des greniers royaux et produites par une paysannerie asservie. Or ces royaumes d'Égypte, de Perse, des côtes de la mer Noire ont développé des relations privilégiées avec les cités grecques, qui leur permettaient de transformer leurs avoirs en nature en avoirs monétarisés. En nourrissant les cités grecques dont les commerçants venaient se fournir en denrées agricoles dans leurs greniers, ces rois ont fait circuler certains produits artisanaux comme la céramique corinthienne ou attique, mais surtout des capitaux monétaires, qui leur ont permis d'entretenir la défense de leurs empires par le paiement de mercenaires.

Les cités grecques ont ainsi largement contribué à diffuser et à entretenir en Méditerranée un système global d'échanges fondé sur la monnaie. Avec l'unification politique créée par la domination romaine et la construction de l'Empire romain à partir du 1er siècle avant notre ère, l'intensité des échanges monétarisés s'accroît à l'échelle de toute la Méditerranée.

Les cités grecques ont contribué à diffuser un système global d'échanges fondé sur la monnaie.

Cette intense activité d'échanges eut pour effet une prospérité visible dans les vestiges urbains dès l'époque archaïque et plus encore aux époques classique et hellénistique. Fontaines et bains publics, voierie, portiques et agoras, gymnases et stades, temples, fêtes et panégyries dans les sanctuaires, théâtres et concours, sont autant de témoignages de la capacité des cités grecques à investir dans la construction de bâtiments et de services publics et à en assurer la gestion et l'entretien. Elles s'appuient pour cela sur des capitaux financiers qui proviennent à la fois de prélèvements publics par la fiscalité, et de contributions de riches citoyens bienfaiteurs. L'idéal du bon citoyen s'exprime ainsi par une forme de contribution qui, plutôt que l'impôt anonyme, met en valeur la générosité de l'individu à l'égard de sa communauté civique.

Les cités mettent ainsi en œuvre de grands programmes de constructions publiques, qui constituent des pôles d'emploi pour des centaines d'artisans et des opportunités de développement économique pour les commerçants à diverses échelles : producteurs spécialisés, grands importateurs, mais aussi petits revendeurs sur les marchés alimentaires. Au cours du 5e siècle, le grand chantier de reconstruction de l'Acropole d'Athènes, initié par Périclès après les guerres médiques, en témoigne.

Le capital, clé du progrès économique

L'accumulation de capitaux entre les mains de riches citoyens est visible dès l'époque classique dans les cités grecques, mais ceux-ci sont loin d'être de simples rentiers sur des domaines fonciers. Dans le corpus des plaidoyers athéniens attribué à Démosthène, on trouve de nombreux témoignages de commerçants qui ont fait fortune dans les échanges maritimes. Certains cessent de naviguer pour faire fructifier leur capital par le prêt à intérêts. Si les domaines agricoles constituent souvent la base des fortunes, on y trouve souvent aussi des ateliers de production et des capitaux. Ainsi, un ensemble d'inscriptions de la cité de Kymè en Éolide (Asie mineure) révèle la fortune d'une femme, Archippè, constituée à la fois de terres, d'ateliers de briques et tuiles et de capitaux monétaires ; une fortune qui lui permet d'être l'évergète de sa cité au 2e siècle avant notre ère.

Le prêt à intérêts connaît ainsi un développement considérable au cours de l'époque hellénistique. Cette situation est en grande partie due à la conquête de l'Empire perse par Alexandre le Grand, qui a mis fin à la thésaurisation des trésors du royaume perse en les transformant en monnaies grecques. Une masse consi-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

dérable de monnaie arrive en quelques années sur le marché méditerranéen : on l'estime à 5 200 tonnes de métal précieux, or et argent – l'équivalent de ce que les conquistadores rapporteront du Nouveau Monde au 16e siècle.

Dès le 4e siècle avant notre ère, on voit grâce aux sources épigraphiques que des catégories très diversifiées de population peuvent emprunter des sommes d'importance variable. À côté de banquiers privés impliqués dans des opérations avec des commerçants et hommes d'affaires dans les échanges maritimes, les sanctuaires, qui possèdent souvent des capitaux dont la gestion est confiée aux autorités civiques, proposent à des particuliers des prêts à intérêts dont les montants correspondent au prix d'un bœuf, ou d'un esclave, soit quelques centaines de drachmes. La très grande diffusion de ce phénomène dans les cités grecques montre qu'à différents échelons de la société, il est possible d'investir en trouvant des capitaux auprès de sources publiques ou privées. En retour, la diffusion des produits de consommation et de produits de luxe dont témoigne la céramique montre que les populations des cités grecques vivaient, aux époques classique et hellénistique, dans des niveaux de confort significatifs, malgré d'évidentes variations régionales.

Démocratie et capitalisme

Pour comparer la performance économique des cités grecques, organisées le plus souvent en régimes démocratiques, à la performance économique des empires qui les entourent, de nombreuses études sont encore nécessaires. Toutefois, il est frappant de constater que la cité grecque démocratique (une ville et son territoire autogérés par des citoyens engagés pour la défense de leur bien commun et régis par des lois) représente un système qui assure la confiance nécessaire au développement des échanges : cette fameuse *pistis*, qui apparaît à maintes reprises dans la documentation grecque, est à la base du fonctionnement économique. C'est bien la stabilité du système démocratique de la cité, s'exprimant à travers des lois et des institutions décidées par l'ensemble des citoyens, qui permet d'investir en contrôlant autant que possible les risques.

Économies fondées sur le marché et la monétarisation des échanges, les cités grecques représentent un modèle que de nombreuses recherches en cours sont en train de préciser et qui, à bien des égards, se rapproche des sociétés capitalistes. À ce titre, l'Antiquité, pour l'économie aussi, est un miroir qui renvoie à nos sociétés contemporaines bon nombre d'interrogations. ●

NOUVEAUTÉ

De nombreux spécialistes redéfinissent la démocratie après les multiples crises de ces dernières années

Sous la direction de
Jean-Vincent Holeindre

ISBN : 9782361066079
304 pages - 12,70 €

En librairie ou sur commande :
editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au 03 86 72 07 00

Éditions Sciences Humaines

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Le droit romain
aux racines de l'Occident

Depuis cinq siècles, l'Occident s'attache à voir dans le droit romain un monument monolithique. C'est méconnaître le legs des juristes romains, au fondement de notre modernité.

On conçoit souvent le droit de la modernité occidentale comme issu d'un itinéraire complexe. Ce chemin part de l'humanisme de la Renaissance (Jacques Cujas, Grotius…), passe par le rationalisme et les Lumières (Jean Domat, Leibniz, Kant) avant de buissonner aux 19e et 20e siècles (Friedrich Carl von Savigny, Max Weber, Carl Schmitt, Santi Romano, Hans Kelsen…). Le développement de cette raison juridique a accompagné les grands événements qui ont façonné notre monde : la naissance de l'État en France, en Angleterre et en Espagne, comme l'affirmation de la révolution industrielle et de l'Europe capitaliste bourgeoise qui lui ont succédé. Puis, sur le plan intellectuel, l'enracinement de l'économie politique comme science sociale de la modernité, depuis les physiocrates, en passant par Adam Smith et David Ricardo, jusqu'à Karl Polanyi et John M. Keynes…

ALDO SCHIAVONE
Historien et juriste, auteur notamment de *IUS. L'invention du droit en Occident*, trad. fr. Geneviève et Jean Bouffartigue, Belin, 2009. Dernier ouvrage paru : *Ponce Pilate*, trad. fr. Marilène Raiola, Fayard, 2016. Dernier livre paru : *Une histoire de l'égalité. Leçons pour le XXIe siècle*, Fayard, 2020.

L'âme de l'Occident

Ce paradigme du droit a contribué de manière décisive à fixer dans tout l'Occident ce que nous pourrions définir comme la forme individualiste de la subjectivité privée, un modèle qui nous conditionne encore complètement. Et à lui conférer des traits avant tout juridiques. En ce sens, on peut dire que l'âme de l'Occident est une âme essentiellement juridique.

Cet aspect constitutif de la modernité est issu du droit romain. Et la puissance formelle de ses concepts renvoie par maints aspects à un noyau qui ne s'est pas cristallisé dans l'Europe des Temps modernes. Examinons, par exemple, les cinq catégories autour desquelles l'ordre juridique de l'Occident s'est structuré depuis des siècles : souveraineté, subjectivité (avec l'émergence de la notion de personne), légalité (en tant que conformité à l'ordre juridique), propriété, contrat. En réalité, aucune de ces catégories – même la plus moderne, celle de la souveraineté – ne saurait être pensée sans s'appuyer, directement ou indirectement, sur un socle romain, c'est-à-dire sans y intégrer des éléments anciens.

Ceci vaut aussi sans aucun doute pour la théorie politique : ses développements seraient inconcevables sans présupposer l'utilisation de matériaux grecs ou romains. En droit, cependant, le décalage ininterrompu – entre l'ancien et le moderne, entre le moderne déguisé en ancien et l'ancien imitant le moderne – a créé des problèmes d'attribution presque insolubles. Et il a fini par faire des juristes européens ce qu'ils sont encore aujourd'hui : les gardiens d'un savoir ayant un rapport difficile et problématique avec le temps et l'historicité.

Le Digeste de Justinien

Mais qu'est-ce exactement que ce droit romain qui s'est retrouvé au cœur de la nouvelle Europe ? Quelle est cette « non-modernité » plongée au sein du changement ? Constatons tout de suite que la réponse est moins évidente qu'il y paraît et qu'une sorte de véritable révolution historiographique s'est opérée autour d'elle ces dernières années.

D'un point de vue généalogique, le moment est venu d'admettre que l'idée de droit romain sur laquelle s'est bâtie la tradition juridique moderne est le résultat d'une authentique falsification, d'une distorsion de perspective aux consé- →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

L'empereur Justinien représenté avec le *Corpus Juris Civilis.* Eugène Delacroix, 1826.

akg-images / Maurice Babey

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

→ quences incalculables : un malentendu aussi grave qu'heureux.

L'équivoque provient du fait que presque tout ce que nous savons du droit romain est contenu dans une unique œuvre d'envergure : le *Corpus juris civilis* de Justinien (empereur byzantin, r. 527-565) et, en particulier, sa section principale, le *Digeste* : un texte composé pour défier les siècles, destiné à être un succès retentissant et qui perdurera au-delà du millénaire d'existence de l'Empire byzantin.

Selon les intentions du grand empereur, le *Digeste* devait être, avant tout, un code. Et encore aujourd'hui, lorsque les juristes de notre époque pensent au contenu de ce livre, ils le voient comme un seul bloc : une sorte de monument du droit, hors du temps et de l'histoire. Ils le perçoivent uniquement de la manière dont la culture byzantine du 6e siècle voulait qu'il soit perçu : comme un système organique et compact de prescriptions, avec une vie propre, totalement indépendante des contextes historiques dans lesquels ces règles ont été conçues.

Et pourtant, cette image ne correspond pas du tout à la réalité. Cette vision a imprimé au droit romain un modèle – celui du code – qui ne s'est affirmé que dans l'Antiquité tardive (4e-8e siècles de notre ère). Durant tout le développement de la culture occidentale, je ne connais aucun autre événement d'importance comparable qui ait subi un renversement aussi complet de la réalité historique. Du fait de ce bouleversement, le socle antique du droit moderne ne nous a jamais ramenés vers l'Histoire, comme cela aurait dû être le cas, mais uniquement vers la représentation d'une origine presque métaphysique.

En réalité, le *Digeste* n'est pas seulement un code : il est surtout une anthologie. Une extraordinaire mosaïque composée de milliers et de milliers de fragments tirés des œuvres (sans cela presque toutes perdues) des principaux juristes romains ayant vécu dans la période de trois siècles s'étendant de la fin de l'époque républicaine (au milieu du 1er siècle avant notre ère) à l'intégralité du 3e siècle.

Mais les maîtres byzantins n'avaient cure de la véritable histoire du droit romain. Leur souhait était plutôt de sauver de l'oubli une grande tradition, en la remodelant sous une forme qui lui était certes étrangère mais qu'ils considéraient comme tout à fait actuelle, et qui (pensaient-ils) pouvait garantir sa régénération : celle d'une codification.

Ces érudits avaient raison. Le *Digeste* s'est révélé être un réceptacle malléable et très résistant, capable en effet de franchir les siècles. Mais cette chance nous a aussi empêchés de concevoir le droit romain pour ce qu'il était vraiment. C'est-à-dire, non pas un ordre normatif contenu dans un code, mais un droit jurisprudentiel vivant – un *case law** coutumier infléchi par les magistrats et surtout par les experts, les juristes –, dans leur double fonction d'inventeurs d'une science et de bâtisseurs d'un ordre normatif au sein d'un empire mondial. Connaissance et pouvoir, savoir et domination.

Ce changement de perspective n'a été possible qu'après un authentique bond historiographique, qui a débuté dans les années 1970. Au fondement de la raison juridique moderne, on n'a plus vu une sorte de mathématique universelle donnée une fois pour toutes, porteuse de principes naturels et éternels, miraculeusement façonnée par les Romains et transmise par la codification de Justinien. Mais au contraire un univers en constant mouvement, un réseau de rapports de force et de constructions idéologiques, un entrelacs de relations où l'ordre formel des rapports privés – la grande invention romaine – se mêlait à l'accumulation du pouvoir issu d'une domination mondiale et à la transformation des citoyens d'une modeste *res publica* en sujets d'un empire sans limite.

De la singularité des juristes romains

Selon une croyance de longue date, que l'on peut faire remonter à une intuition de l'humaniste italien Lorenzo Valla au 15e siècle, les juristes romains auraient été intrinsèquement indistincts les uns des autres ; ils auraient tous été des « *personnes fongibles* », selon une expression utilisée par le juriste allemand Savigny au 19e siècle. Leurs voix seraient confondues en un seul son : le chœur serait leur destin. En ce sens, les compilateurs du *Digeste* avaient vu juste en considérant les écrits de ces auteurs comme les tesselles d'une même mosaïque.

Ce point de vue contient sans aucun doute une part de vérité que nous ne pouvons pas négliger. Et il est sans doute exact de penser que, à travers leurs textes, la singularité des juristes romains était constamment conditionnée par l'existence d'un élément irrépressible d'impersonnalité*. Ceci s'explique par la conscience des juristes de participer à l'élaboration commune d'un grand dessein ontologique* dans lequel la réalité sociale – les rapports privés au sein de la société impériale romaine – fut transcrite en un univers de faits abstraits, de proportions et de mesures quantifiables, dotées d'une consistance propre, spectrale mais incontestable (les *res incorporales*, « choses incorporelles » dans la langue du juriste romain Gaïus [≈ 120 / ≈ 180]).

Et pourtant, dissimulées sous l'épaisseur de cette chape d'objectivité, les singularités ont persisté, bien qu'à un niveau plus caché. Du reste, dans aucune tradition intellectuelle – ancienne ou moderne –, l'élaboration d'un savoir ne peut totalement se détacher de la spécificité de chaque protagoniste. Notre tâche est de découvrir comment fonctionne la dialectique entre impersonnalité et singularité telle qu'elle s'opère au cœur de chaque discipline.

Ainsi seulement peut-on mettre au jour la trame des liens particuliers qui rattachent chaque juriste romain à un environnement précis, à une époque, à une circulation des idées, à une perception de ses tâches et de son rôle, à sa relation avec le pouvoir politique. Des éléments qui tous ont conditionné même les choix les plus techniques, dans un jeu subtil mais déce-

MOTS-CLÉS

* **Ontologie**
En philosophie, champ de réflexion traitant de ce qui concerne l'être.
* **Impersonnalité**
Qualité de l'humain qui n'appartient pas spécifiquement à une personne.
* **Case law**
Partie du droit anglo-saxon reposant sur la jurisprudence.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

lable entre les connaissances reçues et le nouveau savoir produit.

Il semble donc clair que retrouver la trace des juristes romains n'est pas uniquement un exercice d'archéologie intellectuelle, destiné à mettre en lumière un contexte dénué d'importance et de signification – une érudition privée de vie. Mais c'est au contraire la seule façon de ramener à la dimension de l'histoire un ensemble de dispositifs conceptuels et normatifs – avec le cadre ontologique qui les soutient – autrement destinés à paraître hors du temps, comme s'ils étaient la projection d'un système archétypal destiné à régler à jamais l'existence de toute forme juridique. Une dangereuse illusion à laquelle nous n'avons pas complètement échappé.

Il ne fait aucun doute que le droit en Occident se fonde sur des concepts et des catégories qui précèdent la modernité. Mais prendre ces données pour une projection tendancielle des formes juridiques sur le caractère éternel et absolu d'une nécessité sans histoire est un malentendu aux conséquences catastrophiques, qui ne relève malheureusement pas du seul passé. Restituer les juristes romains dans toute leur historicité perdue est le moyen le plus important d'échapper à cette tromperie.

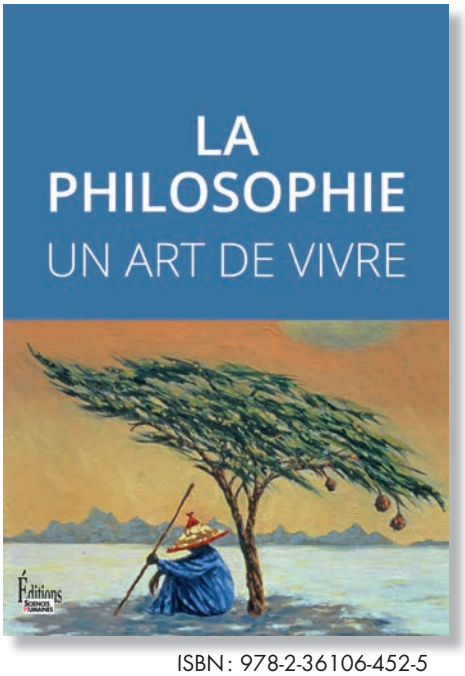
Qu'est-ce donc alors que l'origine de cet aspect de l'Occident que nous appelons droit, pour la première fois séparé de la pensée romaine ? Quel est le secret de sa naissance et de sa durée ? Et pourquoi le droit s'est-il construit comme une raison distincte, et quels sont les liens qui le rattachent à la géographie des pouvoirs sociaux qui ont toujours accompagné son chemin : l'économie, la technologie, et surtout la politique ?

Les juristes romains avaient une conscience floue mais envahissante– surtout dans la dernière partie de leur histoire – de la nature exceptionnelle de leur travail. Le contrepoint continu entre l'abstraction glaciale de l'ontologie qu'ils élaboraient et la réalité brûlante des cas concrets constamment évoqués, la défense jalouse de leur rationalité séparée et, dans le même temps, la quête d'un lien direct avec le politique, tout en eux nous montre leur conscience d'être à la jonction de toute une civilisation. Le lieu où le pouvoir – celui d'un empire qui avait unifié le monde – était devenu ordre, règle, norme. La ligne de crête qui avait transformé la force en consensus et l'a justifiée. L'intersection où la force était devenue forme.

Et c'est précisément à ces carrefours que nous devons aujourd'hui interroger ces figures. Telle est la seule leçon que nous voulons encore apprendre d'elles, et non d'autres, plus vieilles et ressassées, désormais inutiles. Cela afin de retrouver la généalogie d'une équation entre ordre et pouvoir qui, bien que désormais dépassée, continue à nous montrer une voie : celle de la recherche d'un ordre du monde dans lequel la légalité a su s'ouvrir à la fois à la science qui l'a fondée et au consensus qui en a mesuré l'efficacité et la légitimité substantielle. Un enseignement que nous devrions garder en mémoire. ●

Texte traduit de l'italien par Sophie Bajard

Voir le monde et la place de l'homme sous un autre jour, pas simplement pour penser mais aussi pour vivre différemment.



En librairie, et sur commande à :
editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Livraison sous 72 h en France métropolitaine

ISBN : 978-2-36106-452-5
272 pages - 22 €

Éditions Sciences Humaines

http://editions.scienceshumaines.com/

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

La chute de Rome
éternel miroir de nos peurs

L'histoire de l'effondrement de l'Empire romain reflète souvent les préoccupations de ceux qui la mettent en scène.

Un frêle adolescent tremblant devant un vigoureux guerrier… En 476, le dernier empereur de Rome, Romulus Augustus, est déposé par le Skire Odoacre, qui met ainsi un terme à l'Empire. Hélas, la vraisemblance historique est bien plus complexe que ce que nous apprend ce conte, pourtant maintes fois répété et enseigné…

Dans *La Chute de l'Empire romain. Une histoire sans fin* (Perrin, 2017), l'historien Bernard Lançon nous propose un jeu de piste : identifier les multiples miroirs que tend ce thème de la désintégration de Rome, et s'interroger sur ces images. Ce n'est pas une mince affaire, puisqu'en 1984, son collègue allemand Alexander Demandt, au terme d'un examen des thèses de tous les auteurs ayant écrit sur ce sujet depuis la Renaissance, avait recensé un total de 210 causes possibles à la chute de l'Empire.

LAURENT TESTOT

N°1 : Le moment de l'effondrement

Interrogeons d'abord l'idée qu'il puisse y avoir une journée décisive, un événement tel que Rome soit là un jour et morte le lendemain. Cela se passerait à la manière hollywoodienne, grandiose et irréfutable. L'événement décisif pourrait se situer en 476 ou en 410.

• **En 476, un enfant de 14 ans est renversé du trône impérial** par un officier barbare du peuple germanique des Skires… Mais la réalité est plus complexe. L'impérial enfant, Romulus Augustus, est le fils d'Oreste, Romain qui a été secrétaire d'un certain Attila (roi des Huns), puis a fait carrière comme magistrat militaire dans les Gaules. Il a utilisé sa popularité auprès des légions et des mercenaires barbares pour forcer à la fuite le précédent empereur, Julius Nepos, jusqu'à contrôler ce qu'il reste alors de l'Empire d'Occident : sa capitale, Rome. Il institue son fils empereur en octobre 475. Moins d'un an plus tard, il est tué par ses troupes, qui se révoltent sous l'égide d'Odoacre. Ce dernier confisque les attributs impériaux et les envoie à l'empereur d'Orient, à Constantinople.

L'acte se comprend comme la soumission d'Odoacre à l'Empire : le chef barbare se déclare vassal de l'empereur, attendant en retour d'être reconnu comme administrateur de l'Italie, au détriment de Julius Nepos. Odoacre, pas plus que ses semblables, ne veut la fin de Rome. Il veut y faire carrière, bénéficier du luxe dont jouissent les élites romaines, être intégré à l'Empire comme gouverneur. Cet Empire qui, loin d'être enterré, persistera en Orient, avec pour capitale Constantinople, jusqu'à la prise de la ville par les Ottomans, en 1453.

En 410, les Wisigoths entrent dans Rome sous la conduite d'Alaric, leur roi… Mais le pillage est limité. Il s'agit surtout pour Alaric de se faire payer des arriérés. Les Goths sont présents dans l'Empire depuis une quarantaine d'années. Désireux d'intégration, faute d'être traités décemment, ils se sont révoltés, ont écrasé les troupes impériales de Valens à Andrinople, en 378. Puis ils ont accepté des charges militaires, défendant le nord de l'Italie contre les Huns, travail pour lequel ils n'ont pas été rémunérés. La première prise de Rome (il y en aura d'autres) est symbolique. La moitié des Romains fuient la ville, les plus riches emportant leurs biens dans leurs possessions d'Afrique du Nord ou d'Orient. L'événement marque surtout un tournant majeur du christianisme.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Car dans *La Cité de Dieu* (rédigée de 411 à 425), le théologien saint Augustin donne sens au scandale du viol de la cité matrice du monde : il faut accepter que Rome n'est pas éternelle, dissocier la cité terrestre, périssable, de la Cité céleste, éternelle. Pour l'évêque d'Hippone, si les États meurent, demeure éternelle la promesse divine d'une vie dans l'au-delà. Alors que les chrétiens donnent sens à l'événement, Rome survit à sa chute.

n°2 : Les invasions barbares

Point commun des événements de 476 et 410 : des étrangers, des barbares, ayant pénétré armes à la main dans l'Empire, sont supposés y mettre fin. Ce pourquoi ces dates ont fait l'objet d'une prolixe historiographie au 19e siècle – alors que les événements de 476 ont été peu commentés par leurs contemporains, les chroniqueurs de l'époque n'y voyant qu'un épisode parmi d'autres du *Game of Thrones* que se livraient les armées présentes en Italie. Mais au 19e siècle, sur fonds de conflit avec la Prusse, la France nationaliste pouvait se délecter de cette analogie des sauvages venus d'outre-Rhin saper la civilisation. Des auteurs ont consacré des pages apocalyptiques à l'hiver 306 (ou peut-être était-ce 305 ?, le doute est permis tant les sources sont vagues) qui vit une horde traverser le Rhin gelé.

Après la seconde guerre mondiale, l'image d'Épinal du Germain haineux disparut des manuels scolaires, construction d'une Europe commune oblige. Elle a refait surface dans les mouvances d'extrême droite, qui aiment confondre les réfugiés d'aujourd'hui et les Barbares d'il y a seize siècles, tous supposés détester la prospérité européenne. Cette littérature-là omet un parallèle (barbares et réfugiés souhait(ai)ent s'intégrer et non détruire leur société d'accueil) et des divergences : l'Europe actuelle est axée sur la partie occidentale du continent, quand l'Empire englobait la Méditerranée ; les barbares étaient structurés en fédérations de peuples se déplaçant en armes, quand les migrants contemporains fuient des conditions politiques ou économiques désastreuses…

Heritage Image/Getty

Joseph-Noël Sylvestre, Le sac de Rome par les Wisigoths (1890).

n°3 : Le déclin de la force militaire

Si Rome aurait été incapable de se défendre, c'est à l'incapacité de réformer son armée qu'elle le devrait. Son territoire était resté plus ou moins constant depuis les débuts de l'Empire, au 1er siècle : 5,5 millions de km² terrestres, 10 millions avec la Méditerranée – vitale car la cité de Rome ne pouvait nourrir son million d'habitants qu'en mobilisant les ressources agricoles d'Afrique du Nord, par le biais d'une flotte de navires.

Mais entre 405 et 439, l'Empire occidental se désintègre, perdant l'essentiel des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord. Il serait faux d'y voir un effondrement généralisé de structures militaires centralisées. Les armées sont toujours dirigées par des militaires de carrière, des citoyens romains parfois issus d'alliances avec des élites →

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Aidar/Adobe

Climat, épidémies, effondrement… de Rome

Dans *Comment l'Empire romain s'est effondré* (La Découverte, 2019), l'historien Kyle Harper défend que les agents décisifs de la chute de Rome ont été les pathogènes et le climat. On sait que l'apogée de Rome coïncide avec un *optimum* climatique. Le climat très chaud « boosta » l'agriculture, et permit d'optimiser le commerce sur les larges étendues conquises, en assurant leur pacification par la prospérité.

Mais insidieusement, cette stabilité climatique, indispensable à la stabilité de l'Empire, glissa vers un état plus froid à partir de la fin du 2e siècle, avant de plonger dans les années 530, quand des éruptions volcaniques refroidirent considérablement les températures. Le tout fut accompagné d'épidémies, commençant avec une flambée de fièvre (variole ?) en 165, et s'achevant sur l'apocalyptique peste de Justinien, qui emporta à partir de 541 environ la moitié de la population.

Le processus décrit par K. Harper, au fil d'une synthèse transdisciplinaire associant l'archéologie, l'économie et les archives, est tout sauf déterministe : il narre comment un climat de moins en moins favorable et des épidémies de plus en plus dévastatrices érodèrent la puissance militaire et administrative de l'Empire, alors que les Germains et les Perses faisaient pression aux frontières. La mondialisation romaine avait connecté toute la Méditerranée et offert un boulevard aux pathogènes, ce qui sapa à terme l'édifice. Virus tropicaux, rougeole et tuberculose festoyèrent dans cet univers de cités liées par le commerce.

Climat et pathogènes… Même écrit bien avant l'apparition de la Covid-19, ce livre nous renvoie un parfait témoignage de nos angoisses, alors que tels les Romains, nous basculons vers un nouveau régime climatique. ●

L.T.

➔ immigrées. Ces armées comportent des corps mercenaires remplissant diverses fonctions (telle la cavalerie), des expédients déjà en vigueur au temps de Jules César. Ce qui change surtout, c'est que le politique est fractionné. Les décisions se prennent non plus à Rome, mais dans les cités restées suffisamment importantes pour assurer elles-mêmes leur sécurité.

La situation tient à la fois du déjà-vu – au 3e siècle, lors de la crise de l'Empire, qui s'est traduite par des sécessions en Orient et dans les Gaules – et de l'inédit, en ce que les empereurs d'Orient, solidement campés sur leur capitale Constantinople, ne sont pas étrangers au fractionnement de l'Occident. À l'issue de la bataille d'Andrinople, en 383, où les Goths ont défait l'armée impériale d'Orient, la politique des empereurs d'Orient a consisté à déporter la menace des Goths vers l'Occident, mêlant prébendes et menaces. Plus tard, la cour de Constantinople enverra un certain Théodoric, prince barbare par elle éduqué, reprendre l'Italie en main. Théodoric détrônera Odoacre. Mais lui et ses successeurs mèneront une politique de plus en plus indépendante, qui donnera finalement prétexte à l'empereur d'Orient Justinien d'entamer une conquête éphémère de l'Italie… Difficile dans ces conditions d'attribuer une cause unique à la chute de Rome. Celle-ci tient plutôt de l'érosion lente et de hasards géopolitiques.

n°4 : La décadence des mœurs

L'idée que les Romains aient été décadents, donc vulnérables, ne résiste pas à l'examen. D'abord parce que cela faisait longtemps (près de cinq siècles) que les légions s'étaient professionnalisées et que les citoyens n'étaient plus contraints au service militaire. Ensuite parce que la période des festins fastueux, si souvent mise en scène dans les péplums, a plutôt coïncidé avec l'apogée de l'Empire, au 2e siècle. Retenons que les orgies (probablement très ponctuelles) de quelques

riches, dénoncées en leurs temps par des moralistes tel Sénèque, *ne faisaient pas non plus système. L'ethos* romain considérait d'un mauvais œil les excès, comme l'abandon de la discipline que chacun devait avoir sur son corps et de son esprit. Cela est encore plus vrai au crépuscule de l'Empire. La moralité chrétienne comme les réflexions des derniers païens exaltent la tempérance.

n°5 : Le christianisme assassin

Depuis le très voltairien historien anglais Edward Gibbon, qui écrivait son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (1776-1788) au siècle des Lumières, il est de bon ton de considérer que le christianisme a tué l'Empire. L'idée a connu un âge d'or peu après la seconde guerre mondiale, quand l'historien André Piganiol exaltait la laïcité et déclarait que « *la civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée.* » Une telle assertion se comprend dans le contexte français d'une école laïque se confrontant à une Église vue comme obscurantiste.

Depuis, comme le montre Paul Veyne dans *Quand notre monde est devenu chrétien*, les opinions ont évolué. Le christianisme a accompagné la dislocation de l'Empire, en donnant sens aux troubles qui l'affectaient. Il a surtout apporté un nouveau cadre à l'assistance sociale, ciment de la société. Jusqu'au 4e siècle, les riches entretiennent leurs concitoyens moins fortunés par l'annone (distribution gratuite de nourriture), les spectacles de cirque et la mise à disposition des thermes, en échange du soutien politique de leurs débiteurs (système connu comme évergétisme). Les chrétiens convainquent les riches de donner à l'Église, qui redistribue aux pauvres, ce qui fait basculer la société dans une régulation des richesses adaptées à un contexte où les ressources sont plus rares et relocalisées. Pour Pierre Grimal, la « *civilisation romaine n'est pas morte, mais elle donne naissance à autre chose qu'elle-même, appelé à assurer sa survie* ».

n°6 : Le collapsus économique

De nombreuses sources mentionnent des terres laissées en friche faute de main-d'œuvre agricole, sur des surfaces de plus en plus étendues à partir du 3e siècle. Le constat a nourri diverses hypothèses, sur une chute démographique, une baisse des salaires rendant le travail agricole moins attractif, une raréfaction des esclaves. Il est possible qu'il traduise au premier chef une montée en puissance de l'évasion fiscale – voir ses terres classées en *agri deserti* permet au propriétaire foncier d'échapper au fisc – liée à une baisse d'efficacité de l'administration. À partir du 5e siècle, les auteurs chrétiens, devenus omniprésents, évoquent la perte du confort matériel. Leurs écrits reflètent effectivement le repli localiste des économies de part et d'autre de la Méditerranée. Mais ils dévoilent aussi des obsessions propres aux moralistes chrétiens, obsédés par une vie frugale, idéalement monastique, rejetant tout luxe et plaisir corporel. Les critères d'appréciation des biens matériels avaient changé alors que le commerce longue distance, autrefois structurant dans l'Empire, s'étiolait. Cette situation complexe permet d'illustrer toutes les peurs économiques, sur le dirigisme tatillon des États comme sur le laisser-faire débridé.

n°7 : La désintégration de l'État

D'un point de vue juridique, l'usage extensif du droit romain et du latin est conservé dans les sociétés issues de la désintégration de l'Empire romain d'Occident. Tout juste parfume-t-on cette structure administrative de quelques coutumes « barbares ». Issus de la romanité, des hommes forts, tel Aetius en Gaule, s'imposent. Ils incarnent la continuité d'une autorité impériale désormais morcelée, conjointement aux évêques et chefs de guerre barbares.

Le pouvoir bascule alors. Si l'empereur est dépouillé de son autorité au bénéfice de nouveaux pouvoirs, ces derniers s'efforcent de conserver par-devers eux tout ce dont le pouvoir impérial était l'incarnation. Ils en transfèrent la jouissance à une nouvelle caste d'administrateurs s'inscrivant dans des traditions romaines, qui allaient perdurer encore cinq siècles. C'est ainsi que se comprend la déposition de Romulus Augustule : un accord tacite d'euthanasie de l'Empire d'Occident, entre les nouvelles élites des royaumes émergents en Occident et l'empereur d'Orient. Cette histoire-là a beaucoup nourri les réflexions des idéologues conservateurs états-uniens, préoccupés de dénoncer dans le précédent romain ce qu'ils analysent comme les dérives de leur pays.

L'histoire s'écrit au présent

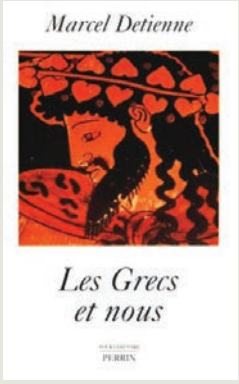
Émergeant de ce labyrinthe, nous pouvons en retenir que l'histoire ne s'écrit guère qu'au présent. Que depuis la Renaissance, premier moment où on imagine que Rome a connu une fin, chaque époque a projeté ses obsessions dans le récit qu'elle faisait de cette chute. En conclusion, B. Lançon estime que cette « chute » est une histoire sans fin. Et qu'il conviendrait peut-être, plutôt que de multiplier les ouvrages sur une chute inidentifiable, travailler à expliquer la vrai particularité de Rome : son exceptionnelle stabilité. Après tout, quelle civilisation peut se flatter d'avoir duré plus d'un millénaire, surmontant les changements sociétaux, politiques, environnementaux et militaires ? ●

À LIRE

● **La chute de l'Empire romain**
Bernard Lançon, Perrin 2017.

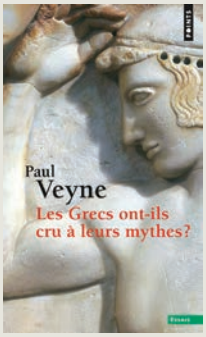
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

BIBLIOGRAPHIE



▪ LES GRECS ET NOUS
Une anthropologie comparée de la Grèce ancienne
Marcel Detienne
Perrin, 2009.

▪ LES RUSES DE L'INTELLIGENCE.
La mètis des Grecs
Marcel Detienne et Paul Veyne
Flammarion, rééd. 2018.



▪ LES GRECS ONT-ILS CRU EN LEURS MYTHES ?
Paul Veyne
Seuil, rééd. Points, 2014.

▪ DÉMOCRATIE ANTIQUE ET DÉMOCRATIE MODERNE
Moses I. Finley, trad. fr. Monique Alexandre
1973, rééd. Payot, 2019.

▪ REGARDS SUR LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE
Claude Mossé
Perrin, 2013.

▪ L'ÉNIGME GRECQUE.
Histoire d'un miracle économique et démocratique (VIe - IIIe siècle avant J.-C.)
Josiah Ober, trad. fr. Philippe Pignarre
La Découverte, 2017.

▪ LA CITÉ ET SES ESCLAVES.
Institution, fictions, expériences
Paulin Ismard
Seuil, 2019.

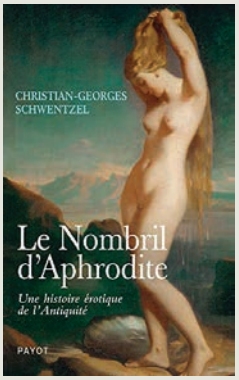
▪ LE MIROIR D'HÉRODOTE
Essai sur la représentation de l'autre
François Hartog
Gallimard, rééd. 2001.

▪ L 'ÉCONOMIE DE LA GRÈCE DES CITÉS
Alain Bresson
2 vol., Armand Colin, 2007-2008.

▪ L'EMPIRE GRÉCO-ROMAIN
Paul Veyne
Seuil, rééd. Points, 2015.

ENTREPÔTS ET CIRCUITS DE DISTRIBUTION EN MÉDITERRANÉE ANTIQUE,
Véronique Chankowski, Xavier Lafon, Catherine Virlouvet (dir.),
École française d'Athènes, 2018.

▪ L'AVENIR DES ANCIENS.
Oser lire les Grecs et les Latins
Pierre Judet de la Combe,
AlbinMichel, 2016.



▪ LE NOMBRIL D'APHRODITE.
Une histoire érotique de l'Antiquité
Christian-Georges Schwentzel,
Payot, 2019.

▪ LES LARMES DE ROME.
Le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité
Sarah Rey
Anamosa, 2017.

▪ LA PHILOSOPHIE ANTIQUE.
Essai d'histoire
Pierre Vesperini
Fayard, 2019.

▪ HISTOIRE DE LA ROME ANTIQUE.
Les armes et les mots
Lucien Jerphagnon
Hachette, rééd. 2011.

▪ HISTOIRE ROMAINE
Yann Le Bohec, Marcel Le Glay, Jean-Louis Voisin
Puf, rééd. 2019.

▪ SPQR
Histoire de l'ancienne Rome
Mary Beard, trad. fr. Simon Duran
Perrin, 2016.

▪ URBS.
Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste Alexandre Grandazzi
Perrin, 2017.

▪ UNE JOURNÉE DANS LA ROME ANTIQUE. Sur les pas d'un Romain dans la capitale du plus puissant des empires
Alberto Angela, trad. fr. Catherine Pierre-Bon
Payot, 2020.

▪ EMPIRE.
Un fabuleux voyage chez les Romains avec un sesterce en poche
Alberto Angela, trad. fr. Mario Pasa et Nathalie Bouyssés
Payot, 2016.

▪ L'ÉCONOMIE DU MONDE ROMAIN
Jean Andreau
Ellipses, 2010.

▪ IUS
L'invention du droit en Occident
Aldo Schiavone, trad. fr. Geneviève et Jean Bouffartigue
Belin, 2011.

▪ HISTOIRE DES GUERRES ROMAINES.
Milieu du VIIIe siècle avant J.-C. -410 après J.-C.
Yann Le Bohec
Tallandier, 2017.

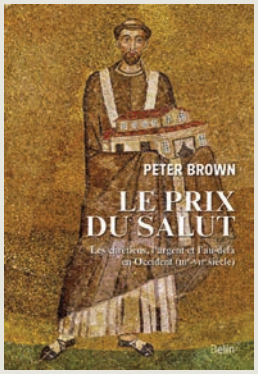
GALIEN DE PERGAME.
Un médecin grec à Rome
Véronique Boudon-Millot
Les Belles Lettres, 2012.

▪ LA RELIGION DES ROMAINS
John Scheid
Armand Colin, rééd. 2019.

▪ RITES ET RELIGION À ROME
John Scheid
CNRS Éd., 2019.

▪ QUAND NOTRE MONDE EST DEVENU CHRÉTIEN (312-394),
Paul Veyne
Albin Michel, 2007.

▪ LE PRIX DU SALUT.
Les chrétiens, l'argent et l'au-delà en Occident



(IIIe-VIIe siècle)
Peter Brown, trad. fr. Christophe J. Goddard
Belin, 2016.

▪ À TRAVERS UN TROU D'AIGUILLE.
La richesse, la chute de Rome et la formation du christianisme en Occident, 350-550
Peter Brown, trad. fr. Béatrice Bonne
Les Belles Lettres, 2016.

▪ LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN. Une histoire sans fin
Bernard Lançon
Perrin, 2017.

▪ LE DÉCLIN DE L'EMPIRE ROMAIN
Joël Schmidt
Puf « Que sais-je ? », 2017.

▪ COMMENT L'EMPIRE ROMAIN S'EST EFFONDRÉ.
Le climat, les maladies et la chute de Rome
Kyle Harper, trad. fr. Philippe Pignarre
La Découverte, 2019.

▪ L'HISTOIRE BRISÉE.
La Rome antique et l'Occident moderne
Aldo Schiavone, trad. fr. Jean et Geneviève Bouffartigue

Belin, 2003.

▪ ROME ÉTERNELLE.
Les métamorphoses de la capitale
Géraldine Djament-Tran
Belin, 2011.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

Sciences Humaines
à portée de clic

Optez pour le
100%
NUMÉRIQUE

UNE RESSOURCE **DOCUMENTAIRE UNIQUE !**

- **30 000** articles de synthèses
- **5 000** recensions de livres
- **500** dossiers thématiques
- **300** fiches auteurs

ABONNEZ-VOUS À PARTIR DE **6 €** SEULEMENT /MOIS*

PARUTIONS DE L'ANNÉE
(téléchargeables en PDF)

- **11** mensuels
- **4** Grands Dossiers
- **2** hors-séries
- **+** Accès **illimité** aux archives (pendant la durée de votre abonnement)

Les Grands Dossiers des Sciences Humaines
Bonheur d'apprendre et d'enseigner
ENQUÊTE SUR CES PROFS QUI CHANGENT L'ÉCOLE

Retrouvez tous nos tarifs à l'adresse
www.scienceshumaines.com

* 6 € pour les étudiants en France métropolitaine, 6,50 € pour les particuliers en France métropolitaine 8,25 € pour les institutions et 12 € si vous êtes un particulier qui réside à l'étranger.

SCIENCES HUMAINES

MENSUELS

Hors frais de port

>>Sommaires et commandes sur www.sciences humaines.com

25 ❑ Les défis des sciences humaines
50 ❑ Tiers-monde : la fin des mythes
57 ❑ Où va le commerce mondial ?
62 ❑ L'esprit redécouvert
67 ❑ Nouveaux regards sur la science
71 ❑ Comment nous voyons le monde
80 ❑ Les sciences humaines sont-elles des sciences ?
82 ❑ La lecture
83 ❑ Du signe au sens
84 ❑ Médiations et négociations
85 ❑ Nouveaux modèles féminins
86 ❑ La liberté
87 ❑ L'émergence de la pensée
88 ❑ Anatomie de la vie quotidienne
89 ❑ Violence : état des lieux
90 ❑ L'imaginaire contemporain
91 ❑ L'individu en quête de soi
92 ❑ Les ressorts de la motivation
93 ❑ Échange et lien social
94 ❑ La vie des groupes
95 ❑ Aux frontières de la conscience
96 ❑ Le destin des immigrés
97 ❑ Rêves, fantasmes, hallucinations
98 ❑ Apprendre
99 ❑ Normes, interdits, déviances
100 ❑ Les sciences humaines
101 ❑ La parenté en question
102 ❑ Les récits de vie
103 ❑ L'altruisme
104 ❑ Un monde de réseaux
106 ❑ Les sagesses actuelles
107 ❑ Souvenirs et mémoire
108 ❑ Homme/animal : des frontières incertaines
109 ❑ Les logiques de l'écriture
110 ❑ Cultures
111 ❑ L'école en mutation
112 ❑ Les hommes en question
113 ❑ Freud et la psychanalyse aujourd'hui
114 ❑ Travail, mode d'emploi
115 ❑ Les nouvelles frontières du droit
116 ❑ L'intelligence : une ou multiple ?
117 ❑ Autorité : de la hiérarchie à la négociation
118 ❑ La pensée orientale
119 ❑ La nature humaine
120 ❑ L'enfant
121 ❑ Quels savoirs enseigner ?
122 ❑ Le changement personnel
123 ❑ Criminalité
124 ❑ Société du risque
125 ❑ Organisations
126 ❑ Les premiers hommes
127 ❑ Le monde des jeunes
128 ❑ Les représentations mentales
129 ❑ La fabrique de l'information
130 ❑ La sexualité aujourd'hui
132 ❑ Le souci du corps
133 ❑ Les métamorphoses de l'état
134 ❑ La littérature, une science humaine ?
136 ❑ Les nouveaux visages des inégalités
137 ❑ Les savoirs invisibles
138 ❑ Les troubles du moi
139 ❑ Les mondes professionnels
140 ❑ Les nouvelles frontières de la vie privée
141 ❑ La force des passions
142 ❑ L'éducation, un objet de recherches
143 ❑ Cultures et civilisations
144 ❑ Les mouvements sociaux
145 ❑ Voyages, migration, mobilité
146 ❑ Hommes, femmes. Quelles différences ?
147 ❑ Où en est la psychiatrie ?
148 ❑ Contes et récits
149 ❑ Les nouveaux visages de la croyance
150 ❑ Amitié, affinité, empathie...
151 ❑ Aux origines des civilisations
152 ❑ À quoi sert le jeu ?
153 ❑ L'école en débat
155 ❑ Où en est la psychanalyse ?
156 ❑ Où va la famille ?
157 ❑ Qui sont les travailleurs du savoir ?
158 ❑ Les nouvelles formes de la domination au travail
159 ❑ Pourquoi parle-t-on ?
160 ❑ Dieu ressuscité
161S ❑ Enquêtes sur la lecture
163 ❑ La sexualité est-elle libérée ?
165 ❑ Où est passée la société ?
166 ❑ De Darwin à l'inconscient cognitif
167S ❑ La pensée éclatée
169 ❑ L'intelligence collective
170 ❑ Qui a peur de la culture de masse ?
173 ❑ Art rupestre
174 ❑ Qu'est-ce que l'amour ?
175S ❑ Agir par soi-même
176 ❑ Comment devient-on délinquant ?
177 ❑ Le souci des autres
178S ❑ La guerre des idées
179 ❑ Travail. Je t'aime, je te hais !
180 ❑ 10 questions sur la mondialisation
181 ❑ Le nouveau pouvoir des institutions
182 ❑ Conflits ordinaires
183 ❑ Imitation
184 ❑ Les lois du bonheur
185 ❑ Des Mings aux Aztèques
186 ❑ Que vaut l'école en France ?
187 ❑ D'où vient la morale ?
188 ❑ Faut-il réinventer le couple ?
190 ❑ Au-delà du QI
191 ❑ Inégalités : le retour des riches
192 ❑ Enseigner : L'invention au quotidien
194 ❑ Les animaux et nous.
196 ❑ Nos péchés capitaux
197 ❑ Les rouages de la manipulation
198 ❑ Les neurones expliquent-ils tout ?
199 ❑ Psychologie de la crise.
200S ❑ Pensées pour demain
201 ❑ Les troubles de la mémoire
202 ❑ Pauvreté. Comment faire face ?
203 ❑ École. Guide de survie.
204 ❑ Démocratie. Crise ou renouveau ?
205S ❑ Changer sa vie
206 ❑ Repenser le développement
207 ❑ La nouvelle science des rêves
208S ❑ L'enfant violent.
209 ❑ L'art de convaincre.
210 ❑ Le travail en quête de sens.
211S ❑ Le clash des idées : 1989 à 2009
212 ❑ De l'enfant sauvage à l'autisme.
213 ❑ L'énigme de la soumission
214 ❑ L'ère du post-féminisme
215 ❑ L'analogie moteur de la pensée
216S ❑ Les épreuves de la vie
217 ❑ Les secrets de la séduction
218 ❑ La littérature : fenêtre sur le monde.
219S ❑ À quoi pensent les enfants ?
220 ❑ L'autonomie, nouvelle utopie ?
222S ❑ 20 ans d'idées, le basculement
223 ❑ Le retour de la solidarité
224 ❑ La course à la distinction
225 ❑ Sommes-nous rationnels ?
226S ❑ Le monde des ados
227 ❑ Conflits au travail
228 ❑ L'état, une entreprise comme une autre ?
229S ❑ Nos vies numériques
230S ❑ Pourquoi apprendre ?
231 ❑ Tous accros ?
232 ❑ Comment être parent aujourd'hui ?
233S ❑ Et si on repensait TOUT ?
234 ❑ Inventer sa vie
235 ❑ Les identités sexuelles
236 ❑ Dans la tête de l'électeur.
237S ❑ Qui sont les Français ?
238 ❑ Comment naissent les idées nouvelles ?
239 ❑ Peut-on ralentir le temps ?
240S ❑ L'imaginaire du voyage
241S ❑ L'intelligence.
242 ❑ Le travail. Du bonheur à l'enfer
243 ❑ L'autorité. Les nouvelles règles du jeu
244S ❑ 2012-2013. Les idées en mouvement
245 ❑ Vivre en temps de crise
246 ❑ Le langage en 12 questions
247S ❑ Violence
248 ❑ Comment pensons-nous ?
249 ❑ La fin de l'homme ?
250 ❑ Faut-il se fier à ses intuitions ?
251 ❑ L'ère culinaire
252S ❑ Générations numériques
253 ❑ Écrire Du roman au SMS
254 ❑ Reprendre sa vie en main
255S ❑ La bibliothèque des idées d'aujourd'hui
256 ❑ L'Individu Secrets de fabrication
257 ❑ Apprendre par soi-même
258 ❑ Le climat fait-il l'histoire ?
259S ❑ Psychologie de l'enfant État des lieux
260 ❑ Peut-on vivre sans croyances ?
261 ❑ Devenir garçon, devenir fille
262 ❑ 15 questions sur nos origines
263 ❑ Éduquer au 21e siècle
264 ❑ Les clés de la mémoire
265 ❑ L'art de négocier
266 ❑ Les grandes questions de notre temps
267 ❑ Inégalités
268 ❑ La motivation
269 ❑ Vieillir, pour ou contre ?
270S ❑ La philosophie aujourd'hui
271 ❑ La confiance Un lien fondamental
272 ❑ Le sport, une philosophie ?
273 ❑ Les pouvoirs de l'imaginaire
274 ❑ L'enfant et le langage
275 ❑ Liberté Jusqu'où sommes-nous libres ?
276 ❑ Aimer au 21e siècle
277S ❑ 25 ans Numéro anniversaire
278 ❑ Les lois de la réputation
279 ❑ Violence 15 questions pour comprendre
280 ❑ Passions quand la passion nous embarque
281S ❑ Nature culture la fin des frontières ?
282 ❑ Apprendre à coopérer
283 ❑ Les nouvelles psychothérapies
284 ❑ Le sexe en 69 questions
285S ❑ Qu'est-ce qu'une bonne école ?
286 ❑ Comment allons-nous travailler demain ?
287 ❑ La manipulation
288S ❑ Et si on changeait tout ?
289 ❑ Les nouveaux visages de la précarité
290 ❑ La mondialisation en questions
291S ❑ Les troubles de l'enfant
292 ❑ Qu'est-ce que le racisme ?
293 ❑ L'empathie
294 ❑ Nos vies intérieures
295 ❑ Les grands mythes de l'histoire de France
296S ❑ Comment apprend-on ?
297 ❑ La société française
298 ❑ Psychologie de l'attention
299 ❑ Les livres de l'année

NUMÉROS 2018-2020

Prix unitaire hors frais de port

300S ❑ Comment va le monde ? 6,90 €
301 ❑ Jusqu'où féminiser la langue française ? 5,50 €
302 ❑ Qu'est-ce qu'une belle vie ? 5,70 €
303S ❑ Les intelligences de l'enfant 6,70 €
304 ❑ Penser l'emprise... et s'en défaire 5,70 €
305 ❑ L'invention des vacances 5,70 €
306S ❑ Qu'est-ce que l'amour ? 6,70 €
307S ❑ Éduquer. Le conflit des modèles. 6,70 €
308 ❑ La motivation au travail 5,70 €
309 ❑ Humains. Nos origines repensées 5,70 €
310S ❑ Le cerveau en 12 questions 6,70 €
311 ❑ Abécédaire des idées d'aujourd'hui 5,70 €
312 ❑ L'art de parler 5,70 €
313 ❑ Etre un homme aujourd'hui 5,70 €
314S ❑ L'attachement, un lien vital 6,70 €
315 ❑ Radicalités 5,70 €
316 ❑ Que devient la famille ? 5,70 €
317S ❑ Corps et esprit 6,70 €
318S ❑ Réussir à l'école 6,70 €
319 ❑ Comment manager aujourd'hui ? 5,70 €
320 ❑ Quand les émotions déraillent 5,70 €
321S ❑ Le pouvoir des livres 6,70 €
322 ❑ Réparer la planète 5,70 €
323 ❑ Penser par soi-même 5,70 €
324 ❑ Croire en Dieu aujourdh'ui 5,70 €
325S ❑ L'autisne en 10 questions 6,70 €
326 ❑ Altruisme et solidarité 5,70 €
327 ❑ Les peuples premiers 5,70 €
328 ❑ La force de vivre 6,70 €
329 ❑ Grandir aujourd'hui 6,70 €
330 ❑ L'estime de soi 5,70 €
331 ❑ La connerie décryptée 5,70 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

SCIENCES HUMAINES

>>Sommaires et commandes sur www.sciences humaines.com

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

1 ❑ L'origine des cultures
2 ❑ La moralisation du monde
4 ❑ France 2006
5 ❑ L'origine des religions
6 ❑ Peut-on changer la société ?
7 ❑ Psychologie
9 ❑ L'origine des sociétés
11 ❑ Entre image et écriture
13 ❑ Paroles d'historiens
14 ❑ Idéologies
15 ❑ Les psychothérapies
16 ❑ Les ressorts invisibles de l'économie
17 ❑ Villes mondiales
18 ❑ France 2010
19 ❑ Les pensées vertes
21 ❑ Freud, droit d'inventaire
22 ❑ Consommer
23 ❑ Apprendre à vivre
24 ❑ L'histoire des autres mondes
25 ❑ Affaires criminelles
26 ❑ Guide des cultures pop
27 ❑ Transmettre
28 ❑ L'histoire des troubles mentaux
29 ❑ Un siècle de philosophie
30 ❑ Les penseurs de la société
31 ❑ Histoire des psychothérapies
32 ❑ L'amour un besoin vital
33 ❑ Vers un nouveau monde
34 ❑ L'art de penser
35 ❑ Le bonheur
36 ❑ Changer le travail
37 ❑ Les grands mythes
38 ❑ Innovation et créativité
39 ❑ Élever ses enfants
40 ❑ Villes durables
41 ❑ De la formation au projet de vie
42 ❑ La psychologie aujourd'hui
43 ❑ La philosophie, un art de vivre
44 ❑ Les métamorphoses de la société française
45 ❑ Les grands penseurs de l'éducation
46 ❑ Les grands penseurs du langage
47 ❑ Les âges de la vie
48 ❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes
49 ❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire
50 ❑ La psychologie en débats

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,90 € hors frais de port

51 ❑ Les sagesses orientales ..... 7,90 €
52 ❑ Le pouvoir des images ..... 7,90 €
53 ❑ Soigner. Une science humaine ..... 7,90 €
54 ❑ Les grands psychologues... ..... 7,90 €
55 ❑ Devenir soi-même ..... 7,90 €
56 ❑ Les lumières ..... 7,90 €
57 ❑ Les grandes controverses de la philosophie ..... 7,90 €
58 ❑ Bonheur d'apprendre et d'enseigner 7,90 €
59 ❑ Psychologie 7,90 €
60 ❑ Magies et sorcelleries 7,90 €

HORS-SÉRIE DES GRANDS DOSSIERS (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
2 ❑ La nouvelle histoire des empires	8,50 €	4,50 €
4 ❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la Chine	8,90 €	4,50 €
8 ❑ La grande histoire de l'Afrique	8,90 €	4,50 €
9 ❑ Rome, Athènes	8,90 €	4,50 €

HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
2 ❑ Comprendre le monde	12,00 €	7,20 €
4 ❑ Femmes, combats et débats	7,90 €	4,50 €
5 ❑ L'école en questions	7,90 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la psychologie	8,50 €	4,50 €
8 ❑ Comprendre Claude Lévi-Strauss	8,50 €	4,50 €
9 ❑ Les grands philosophes	8,50 €	4,50 €
10 ❑ Le sexe dans tous ses états	8,50 €	4,50 €
11 ❑ La grande histoire du capitalisme	8,50 €	4,50 €
12 ❑ Une autre histoire des religions	8,50 €	4,50 €
13 ❑ À quoi pensent les philosophes ?	8,50 €	4,50 €
14 ❑ À la découverte du cerveau	8,50 €	4,50 €
15 ❑ L'œuvre de Pierre Bourdieu	8,50 €	4,50 €
16 ❑ La philosophie en quatre questions	9,80 €	4,50 €
17 ❑ De la pensée en Amérique	8,50 €	4,50 €
18 ❑ Edgar Morin	8,50 €	4,50 €

	non abonnés	abonnés
19 ❑ Michel Foucault	8,50 €	4,50 €
20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21 ❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
23 ❑ Comprendre le Moyen-Orient	8,90 €	4,50 €
24 ❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps	8,90 €	4,50 €
25 ❑ 30 ans. Les grands entretiens	8,90 €	4,50 €

HORS-SÉRIE (hors abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

PSYCHO : COMMENT SE SOIGNER ?

Non abonnés 8,50 €
Abonnés 4,50 €
124 pages

LES 100 PENSEURS DE L'ÉCONOMIE

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages

LES GRANDS ENJEUX DU MONDE CONTEMPORAIN

Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
188 pages

LA NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE

Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
116 pages

LES 100 PENSEURS DES SCIENCES HUMAINES

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
172 pages

QUELLES VILLES POUR DEMAIN ?

Non abonnés 8,90 €
Abonnés 4,50 €
84 pages

LA GUERRE DES ORIGINES À NOS JOURS

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
132 pages

PHILO LES AUTEURS, LES THÈMES, LES TEXTES

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

>> Sommaires et commandes sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
	5,50 € x		=
	5,70 € x		=
	6,70 € x		=
	6,90 € x		=
	Total		

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
	Total		

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
	7,50 € x		=
	7,90 € x		=
	Total		

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
	Total		

Retrouvez toutes nos publications
et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT .....

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,00 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
	9,80 € x		=
	12,00 € x		=
	12,50 € x		=
	Total		

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00

PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code HS9GD**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL ..... **VILLE** .....

.....

PAYS ..... **TÉL** .....

PROFESSION .....

E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquitée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de ..... € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »

☐ Virement CCP N° 0522594 A 025 à Dijon

☐ C.B. n° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Expire le : _ _ _ _ Cryptogramme _ _ _

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

HS9GD

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 27-11-2020

POUR LES FRANÇAIS LE PLAISIR DURE EN MOYENNE 27 MINUTES*

*Les lecteurs de magazines consacrent en moyenne 27 minutes par jour au plaisir de la **Presse Magazine.**

INFORMER. DÉCOUVRIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2020

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

RELAY

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2020

Découvrez chez RELAY et sur relay.com les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO

Guillaume Bovary ACPM /ONE NEXT 2020

NOUVEAUTÉ

L'échiquier politique : ses fous, ses rois, ses pions

Sous la direction de Jean-François MARMION
PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE EN POLITIQUE
Analysée par Jean Garrigues, Janine Mossuz-Lavau, Anne Muxel, Pascal Perrineau, Myriam Revault d'Allonnes, Brice Teinturier...
Éditions Sciences Humaines

collection

ISBN : 978-2-36106-616-1
416 pages - 18 €

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur internet **editions.scienceshumaines.com**

document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 27-11-2020